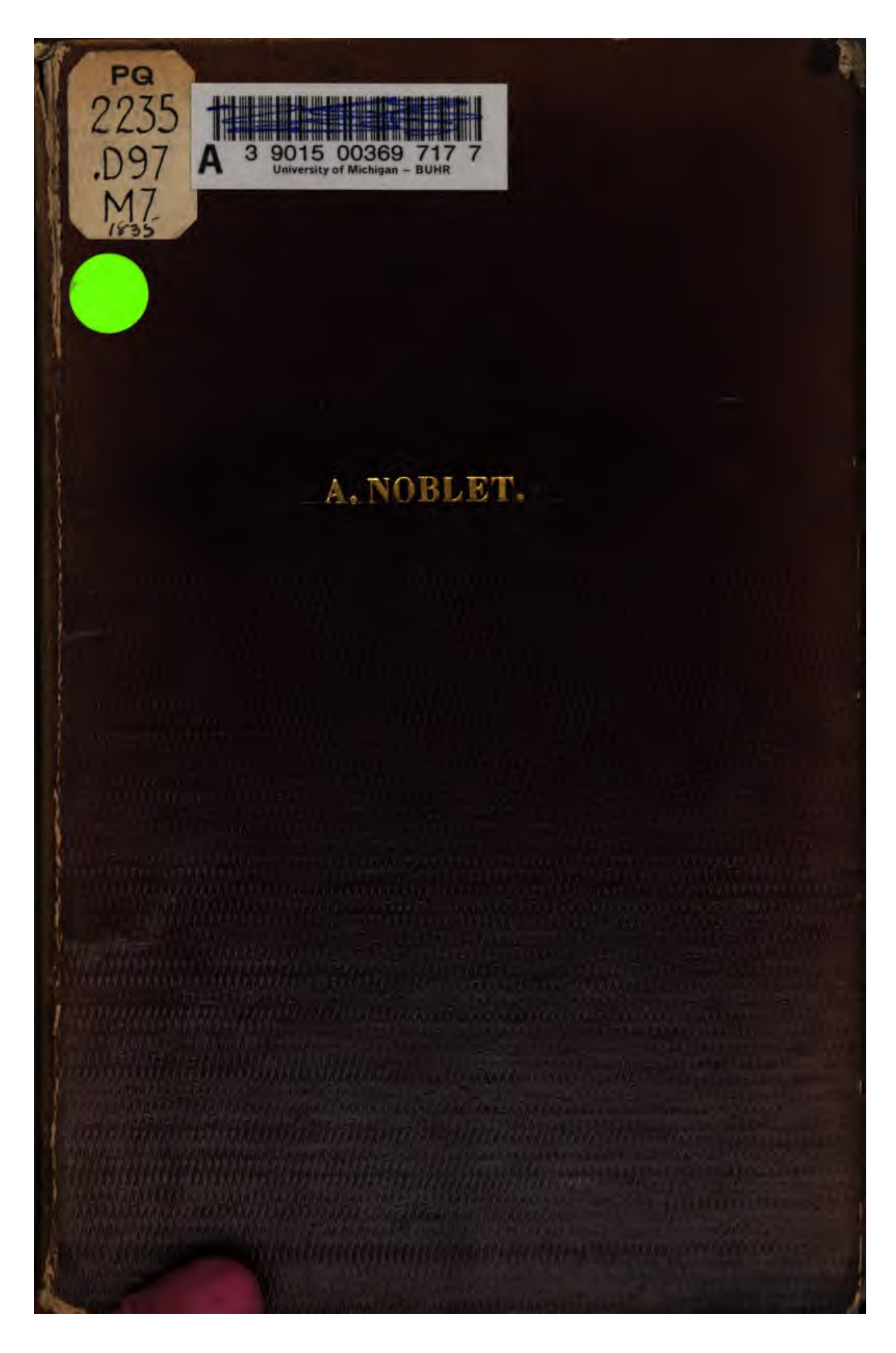


A. NOBLET.





LE
MONOMANE.

Paris. — Éverat, Imprimeur, rue du Cadran, 16.

LE MONOMANE

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

CHARLES DUVEYRIER,

MUSIQUE DE PICCINI.

PARIS,

BUFQUIN-DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE, 7.

1835.

LE MONOMANE.

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
BALTHAZAR, avocat-général à Colmar.	MM.	LOCKROY.
SIMON, maire et médecin à Longwill, à une lieue de Colmar.		SERRES.
HENRI CLAUDET, son neveu.		CHILLY.
ÉMILE, beau-frère de Balthazar.		ALFRED.
PIERRE, domestique de Simon.		LEBEL.
POPLIQUET, garde-champêtre à Longwill.		MOESSARD.
JÉROME, gendarme, cousin de Popliquet.		TOURNAN.
PATRUCCIO, personnage muet.		
LE PRÉSIDENT DES ASSISES.		AUGUSTE.
UN JUGE D'INSTRUCTION.		HERET.
UN GREFFIER.		FONBONNE.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.		VISSOT.
GENDARMES MUETS.		
DEUX ÉLÈVES EN MÉDECINE.		
LE CONCIERGE DE L'ATHÉNÉE DE COLMAR.		RIFFAUT.
UN PAYSAN.		MARCHAND.
UN AVOCAT.		PRÉVAL.
UN JURÉ.		BERNARD.
UN OFFICIER DE LIGNE, avec son détachement.		VICTOR REL.
LÉONTINE, femme de Balthazar.	Mesd.	NOBLET.
MARIANNE, gouvernante de Simon.		MÉLANIE.
UNE SOMNAMBULE endormie.		GEORGES CAD.
UNE PAYSANNE ET SON ENFANT.		DUPONT.

Au premier acte la scène se passe à Colmar, dans un salon de l'Athénée; au second et au troisième, chez le docteur Simon, à Longwill, petit village à une lieue de Colmar; au quatrième, à la cour d'assises de Colmar; au cinquième, chez Balthazar.

I.

PERSONNAGES.

BALTHAZAR.
LÉONTINE.
SIMON.
CLAUDET.
ÉMILE.
UNE SOMNAMBULE.
UN GREFFIER.
UNE PAYSANNE.
DEUX ÉLÈVES EN MÉDECINE.
UN DOMESTIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; portes vitrées au fond donnant sur une pièce d'attente. A droite, une fenêtre donnant sur la place. Portes de côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, CLAUDET, arrivant.

SIMON.

Que je t'embrasse encore, mauvais sujet! après dix ans d'absence!... et le retrouver docteur encore!! mon neveu docteur... faisant un cours public dans l'athénée de Colmar... lui qui s'était engagé volontaire dans l'armée de Russie plutôt que de prendre sa première inscription!...

CLAUDET.

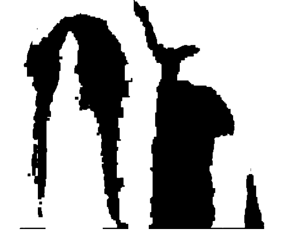
Et c'est bien moi, pourtant, mon oncle!

SIMON.

Depuis quand à Colmar?

CLAUDET.

Depuis deux jours... je suis venu concourir pour la place de médecin en second de l'hôpital... les élèves voulaient rendre publiques quelques expériences... ils m'ont offert de présider la réunion, de porter la parole...



LE
MONOMANE.

Paris. — Éverat, Imprimeur, rue du Cadran, 16.

LE

MONOMANE

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

CHARLES DUVEYRIER,

MUSIQUE DE PICCINI.

PARIS,

BUFQUIN-DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE, 7.

1835.



LE MONOMANE.

imagina de l'endormir avant l'heure fatale, espérant ainsi en prévenir le retour. Cet essai réussit; le lendemain, même succès... Enfin, grace à cet étrange traitement, les crises n'ont plus reparu, et c'est ainsi que la pauvre fille est devenue somnambule.

SIMON.

Il n'y a rien là de bien merveilleux... endormir un malade..... il me semble qu'avec deux grains d'opium. .

CLAUDET.

Ah! vous n'avez pas vu ce sommeil plein de mystères et de prodiges, où toutes les facultés sont déplacées... les unes éteintes, les autres élevées à un degré inouï de puissance et d'énergie.

Regardant à travers la porte vitrée du fond.

— Mais, chut! la voici!

SIMON, se retournant.

Hem! comment?... je ne veux pas la voir... je n'y crois pas d'abord... je...

Il va et vient.

SCÈNE QUATRIÈME.

[illegible] CLAUDET, SIMON.

CLAUDET.

Demeure, mon [illegible]

SIMON.

Encore! et [illegible]

CLAUDET.

Eh bien! est-ce que [illegible] somnambules?

SIMON.

Les somnambules [illegible] fois... je ne dis pas [illegible] la somnambule, qui n'a été [illegible] moyen de...

[illegible]

CLAUDET.

Il n'y a rien d'effrayant dans cette physionomie grave et souffrante... rien qui inspire la défiance... voulez-vous lui parler?

SIMON, [illegible]

Du tout! ne va pas me mêler à tout ça... ni me faire jouer un rôle ridicule...

CLAUDET.

Bien! bien!

Il fait signe aux deux élèves, qui sortent par la gauche avec la somnambule.

SCÈNE CINQUIÈME.

CLAUDET, SIMON.

CLAUDET.

Mais au moins, par amitié pour moi, vous consentirez à assister...

SIMON.

Moi! je garde mon bon sens..... je m'y cramponne pour te sauver! car je ne te laisserai pas courir à ta perte, tu ne resteras pas ici un instant de plus!... Claudet! pauvre enfant prodigue! renonce à ta vie de don Quichotte, ne cours plus après les moulins à vent! Que diable! à trente ans! c'est bien l'âge de se fixer... Et puisqu'il y a ici une place vacante que tu désires... eh bien! nous te pousserons... tes autres camarades! Eh, parbleu! notre avocat général! Bálthazar!

CLAUDET, *avec contrainte.*

Balthazar!

SIMON.

C'était ton camarade à Sonèze! ton ami le plus cher!

CLAUDET.

Oui, je l'aimais bien! tout était commun entre nous! peines, plaisirs, révoltes, succès!... Ah!

c'était un joyeux camarade alors... mais maintenant !

SIMON.

Maintenant c'est un magistrat considérable.... le plus grave et le plus respecté du département ! un vrai Caton !

CLAUDET.

Eh bien ! c'est là ce que je ne comprendrai jamais : lui si brillant, si frivole, qui débuta au milieu des élégans de Paris par une vie dissipée... des chevaux... des maîtresses... des aventures dans toutes les capitales de l'Europe... qu'il ait changé à ce point !...

SIMON.

Ah ! c'est que ce jeune étourdi avait ici, à Colmar, un père, dernier rejeton d'une famille de robe, qui ne plaisantait pas quand il s'agissait de la gloire de son nom et de l'avenir d'un fils qu'il chérissait. Balthazar résista long-temps, sous prétexte que la poursuite des délits criminels répugnait à son cœur, à ses goûts, à son caractère... Il refusait d'être magistrat ; mais le papa tint bon, et Balthazar finit par céder... Il y avait du mérite à lui... et sa résistance avait été fondée... car, à peine commença-t-il à exercer les fonctions de substitut du procureur-général que ce spectacle continuel... ces émotions auxquelles il n'était pas accoutumé... il en fit une maladie terrible qui le mit en danger...

CLAUDET.

Ah! et laquelle?

SIMON.

Je ne l'ai jamais su au juste. Chose étonnante! on y mit un mystère... Son père l'emmena bien vite dans une terre loin d'ici; hormis un médecin, vieil ami de la famille, qui l'avait suivi, personne ne l'approchait; impossible de le voir, de lui écrire même... Tant de précautions firent supposer que c'était quelque désordre dans les idées... un peu de délire... Mais voici le plus singulier!—Au bout d'une année, il reparut... guéri, à ce qu'on assurait... Ce n'était plus le même homme! Autant il avait montré de répugnance pour sa profession, autant il y apportait maintenant de vigueur et de passion. Les nécessités les plus cruelles ne l'épouvantaient plus..... il avait pris goût au métier! dès qu'il se sentait sur la piste d'un coquin... il le poursuivait avec un zèle... une patience... une énergie inimaginable! Cela le fit bien vite remarquer... avocat-général aujourd'hui, quand il va à Paris, il dîne chez S. M. Louis XVIII! Eh bien! il n'en est pas plus fier pour ça... je le vois rarement..... ma mairie... ma clientèle..... mais il me reçoit toujours très-bien... et il t'aidera!

CLAUDET.

Mon oncle!

SIMON.

Je te dis qu'il t'aidera! que diable! et sa femme

aussi! ma bonne Léontine! ma filleule!... Allons, ça ne réveille pas dans ton cœur de tendres souvenirs? tu ne te rappelles pas que quand je te menais chez sa mère... pendant les vacances... et que vous couriez bras dessus, bras dessous... dans les rochers... ça me fait penser à Paul et Virginie. Et, tu ne le croiras pas! j'ai souvent regretté alors qu'elle n'eût pas une cinquantaine de mille livres de rente de moins....... tu te serais fixé au milieu de nous! tu n'aurais pas été au diable...

CLAUDET, avec effusion.

Mon bon oncle!

SIMON.

Des bêtises! auxquelles tu n'as jamais pensé! Mais, enfin, puisque tu les trouves tous deux établis.... en bonne position... c'est bien le moins qu'ils te donnent un petit coup de main...

CLAUDET.

Eh bien, non! je ne veux rien de Balthazar! un homme qui ne vit maintenant que des douleurs des autres... qui rend sa femme malheureuse...

SIMON.

Quelle idée!...

CLAUDET.

Oui, mon oncle! c'était le bruit de Paris quand je suis parti: on disait que cette existence lui était insupportable, qu'elle se mourait de tristesse et

de langueur..... et que ce serait une bonne œuvre... de venir à son secours! de la sauver... de l'enlever...!

SIMON.

Allons donc!

CLAUDET.

Propos fort exagéré sans doute..... ne croyez pas au moins que j'aie ajouté foi!... En arrivant ici, ma première visite a été pour Léontine....... c'était naturel..... comme vous disiez..... une ancienne connaissance... votre filleule, mon oncle! Pourquoi vit-elle enfermée, cachée à tous les yeux? Elle est donc malheureuse, emprisonnée, puisque personne ne peut parvenir jusqu'à elle?

SIMON.

Où diable vas-tu prendre ces histoires-là? elle était aux eaux avec sa mère... elles ne sont revenues qu'hier soir...

CLAUDET.

Aux eaux? Ah!.. et elle est revenue? elle est à Colmar?

SIMON.

J'ai passé chez eux tout à l'heure pour une affaire qui intéresse tout le village. J'étais fort pressé, car j'ai là-bas, dans la commune, un accouchement et un mariage qui m'attendent avec une égale impatience... et comme on m'a dit que Balthazar et sa femme allaient venir ici...

CLAUDET, *avec joie.*

Ici ! elle va venir ! Je vais la voir ! lui parler !...

SIMON.

Allons donc ! que diable ! de vieux amis ! ils viennent pour toi, d'abord, c'est clair.... et puisque nous les aurons là, ce sera une occasion toute naturelle...

CLAUDET.

Oui..... Léontine..... je veux vérifier par moi-même jusqu'à quel point son sort est digne d'envie..... Mais, lui !..... Balthazar!..... tenez, n'en parlons pas ! dans ses yeux caves... sur son front pâle... il y a comme un signe fatal, qui vous repousse, qui vous glace malgré vous.

SIMON.

Tu l'as donc vu ?

CLAUDET.

Hier, par hasard... à la Comédie. J'étais dans le foyer... seul ; je pensais à ce temps heureux, à ces mois entiers passés chez la mère de Léontine..... Ce n'était plus ce joyeux compagnon d'il y a dix ans... ce teint frais, cette physionomie ouverte et animée... c'était une espèce de fantôme qui semblait se dresser avec effort à toute sa hauteur. J'allai à lui, pourtant, le cœur plein de nos derniers adieux, quand, aux concours, échangeant nos couronnes, nous jurâmes, en quelque lieu que le hazard nous réunît, d'être toujours l'un pour l'autre ce que nous avions été jusque là.... Le croiriez-vous ? il reste raide et glacé !

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, BALTHAZAR, LÉONTINE, au fond.

La porte du fond s'ouvre ; Balthazar entre, suivi de Léontine.—Balthazar, entendant Claudet parler de leur rencontre, contient sa femme. Toute sa personne exprime le tableau que décrit Claudet, qui, sans voir Balthazar, continue.

Pas un signe ! pas la plus légère trace d'émotion ! Seulement il fixait sur moi un regard menaçant, un regard étrange, qui me pénétrait jusqu'au fond du cœur d'un funeste pressentiment ; un regard qui semblait me dire : *Condamné à mort !*

Léontine pousse un cri. Claudet rencontre les yeux fixes de Balthazar et dit à son oncle, en le lui montrant.

—Tenez ! tenez (1) !

LÉONTINE, courant à Claudet.

Non, ce n'est pas possible ! Vous vous êtes abusé.... Une amitié d'enfance, c'est un souvenir que rien n'efface.... Nous l'avons bien senti à la joie que nous a faite la nouvelle de votre retour...

Attirant son mari vers Claudet.

—C'est bien lui ; enfin, nous le retrouvons !...

CLAUDET, près de Léontine.

Léontine !

SIMON, allant à Balthazar, dont il presse la main.

Il se fait des idées.... Allons !... sautez-lui au cou ! et que ça finisse.

(1) Claudet, Léontine, Balthazar, Simon.

BALTHAZAR.

Non, docteur!... lui seul a lu dans ma pensée; et s'il fouille au fond de son cœur, s'il s'interroge lui-même avec bonne foi... il comprendra qu'il est une raison qui légitime la défiance et la froideur de mon accueil.

LÉONTINE, *à son mari.*

Ah! c'est impossible!

SIMON, *se rapprochant de Claudet.*

Comment?

CLAUDET, *troublé.*

Que veut-il dire?

BALTHAZAR.

Pouvez-vous affirmer que vous n'avez été conduit à Colmar que dans l'intérêt de votre carrière et de votre profession?

CLAUDET.

Moi!

A part.

—Grand Dieu! soupçonnerait-il?...

BALTHAZAR.

Pourquoi ce voyage? Quel intérêt, quel espoir vous a fait choisir cette ville plutôt que toute autre?

SIMON, *vivement.*

Il me l'a dit! Il savait que vous y étiez établi, ainsi que votre femme.

CLAUDET, le faisant taire.

Mon oncle !

BALTHAZAR.

Mais ne savait-il pas aussi que de sourdes menées agitaient le département, que des rassemblemens avaient lieu... des menaces de guerre civile... et qu'un complot...

CLAUDET.

Un complot ! je respire !

Haut.

—Voilà une reconnaissance qui a tout l'air d'un interrogatoire !

Répondant aux regards supplians de Léontine.

—Mais par égard pour des liens anciens et sacrés qu'il me serait plus douloureux que jamais de voir se briser, je répondrai à toutes les questions que l'on m'adressera. Autant s'expliquer franchement une fois pour toutes.

SIMON.

C'est ça.... Que diable ! de pareils soupçons n'ont pas le sens commun.... Et puisqu'il s'agit d'une simple explication....

Il passe entre eux deux.

BALTHAZAR, à Claudet.

Vous avez été carbonaro ?

SIMON.

Lui ? jamais ! !...

CLAUDET, à Balthazar.

Je l'ai été.

LÉONTINE.

Grand Dieu !...

SIMON.

Comment ?

A Balthazar.

—Un fou ! une tête renversée ! N'y faites pas attention !... Je suis sûr qu'il ne savait pas seulement de quoi il était question.

BALTHAZAR, à Claudet.

Vous avez juré solennellement de renverser le gouvernement de Louis XVIII ?

SIMON.

Pure calomnie !

CLAUDET, à Balthazar.

C'est vrai !

LÉONTINE, à Simon.

Docteur ! il se perd !

SIMON.

Et il ne me dit rien de tout cela !

A Balthazar.

—Propos en l'air alors... des paroles que le vent emporte... mais il était incapable de se permettre la moindre démarche.

BALTHAZAR, à Claudet.

Vous avez assisté, il y a un an, à la réunion

où furent arrêtées les bases du complot qui devait éclater à La Rochelle et à Saumur?

SIMON, regardant Claudet.

Malheureux! tu avais donc là des amis?

A Balthazar.

—Il avait là des amis! il a été entraîné ... C'est une manie chez lui que de se compromettre pour les autres.

CLAUDET, passant près de Balthazar.

Laissez-moi répondre, mon oncle (1)! Oui, j'assistais à cette réunion.... Je n'avais pris aucun engagement.... Inconnu, perdu dans la foule.... j'observais en silence l'attitude et le visage de ceux qui tour à tour émettaient leur opinion.... Il y en avait un surtout dont l'accent italien me frappa... Il se donnait pour réfugié piémontais.... J'ai su depuis qu'il se nommait Patruccio....

BALTHAZAR.

Patruccio!

CLAUDET.

Je le vois encore... Le front aplati, le regard oblique, une physionomie basse et fausse.... Cet homme parlait tant qu'il me devint suspect. Il se retira, je le suivis. Il allait droit à la préfecture de police. Je revins alors prévenir mes amis, qui se séparèrent fort à propos, car, dix minutes après, la maison était environnée de troupes...

(1) Claudet, Léontine, Simon, Balthazar.

C'est alors que, ne pouvant contenir mon indignation....

BALTHAZAR.

Vous prîtes un couteau et jurâtes de tuer cet homme, ce dénonciateur, s'il se présentait devant vous.... Les garçons et le maître de l'hôtel vous ont entendu... ils étaient présens!...

CLAUDET, calme.

Oui! menace que la colère eût arrachée à tout homme d'honneur dans ce moment-là, et que je n'ai pas eu, du reste, l'occasion de réaliser, car le misérable s'est bien gardé de reparaître.... Mais j'ai fait plus que cela... et voyant les indignes manœuvres que la police employait pour grossir le nombre de ses victimes, pour perdre de braves jeunes gens pleins de cœur... d'enthousiasme...

BALTHAZAR.

Eh bien?

CLAUDET.

J'ai voulu dès ce moment partager leurs dangers, je me suis fait carbonaro!

BALTHAZAR et LÉONTINE.

Malheureux!

SIMON.

Là! quand je le disais... il lui suffit de voir quelqu'un dans l'embarras pour s'y fourrer jusqu'au cou!

CLAUDET, contenant son oncle.

Il fait un pas vers Balthazar.

Oui! j'ai été fidèle au serment qui me liait aux carbonari; j'ai exposé ma tête aux mêmes dangers qui ont fait tomber celle des quatre sergens de La Rochelle. Jusqu'au dernier moment, j'ai tenté, au péril de ma vie, de les sauver.... Je n'ai rien pu faire pour eux, pas même les suivre; car la cour d'assises, devant laquelle j'ai été traduit, m'a absous.

LÉONTINE et SIMON, avec joie.

Absous!

CLAUDET.

Et maintenant que ce complot n'existe plus, que les chefs l'ont abandonné, j'ai repris ma liberté... Ce qui était hardi, mais noble, il y a un an, serait une vaine témérité aujourd'hui, que la vengeance du pouvoir est éveillée. Je vous répète que je suis libre, et j'affirme sur l'honneur que je ne conspire pas!

BALTHAZAR, traversant le théâtre.

Oui! bien téméraires seraient ceux qui tenteraient de réveiller nos dissensions civiles...... de troubler la paix publique! Et pourtant, il y en a, ici même, autour de Colmar! des cerveaux brûlés, le désespoir de leurs familles!... Ceux-là trouveront la justice vigilante, pleine de force et de courage (1)!

(1) Balthazar, Claudet, Simon, Léontine.

Changeant de ton.

—Il en a fallu, Claudet, pour aborder un ami, comme je l'ai fait, le cœur navré de soupçons et d'angoisses, tremblant de trouver dans un ancien compagnon d'études un coupable. Vous étiez dénoncé! l'ordre exprès de vous surveiller était arrivé ici en même temps que vous.... Pouvais-je alors vous ouvrir mes bras? Provoquer vos épanchemens, c'eût été presque une trahison! Mais vous avez compris la rigueur du devoir que la loi m'imposait. J'accepte la parole que vous me donnez; et sûr de vous comme de moi-même, voilà ma main! Redevenons ce que nous avons été! deux amis! deux frères!

CLAUDET, hésitant.

Deux frères!

SIMON, le poussant.

Allons donc!

Claudet tombe dans les bras de Balthazar.

LÉONTINE.

O mon Dieu! que je suis heureuse! voilà tous les objets de votre affection réunis, docteur! Ils s'aiment! ils s'embrassent!

SIMON, essuyant une larme.

Certainement! ils me devaient bien cela, après la peur qu'ils m'ont faite!

BALTHAZAR.

Oui! c'est bien lui! Le voilà enfin, ce Claudet

dont nous avons tant parlé, Léontine ! votre ami d'enfance et le mien ! mon compagnon d'études, de jeux ! mon frère ! mon rival !...

CLAUDET.

Oh ! rival malheureux ! Il avait tous les prix....

BALTHAZAR.

En philosophie ! c'est vrai ! je l'ai emporté d'une voix !

CLAUDET.

Et c'était juste ! vous aviez choisi une thèse si belle ! si éloquente !

BALTHAZAR, souriant.

Je voulais abolir la peine de mort !

CLAUDET, avec tristesse.

Et vous l'appliquez maintenant !

BALTHAZAR, prenant le bras de Claudet.

Causons de vous, de votre carrière qui est un peu en retard.. dix ans d'un travail assidu m'ont acquis quelque crédit que je suis heureux de mettre au service de mes amis... Voyons ! quel avenir rêvez-vous ? quelle est votre ambition ? je veux que vous me confiiez vos projets... causons de tout ça !

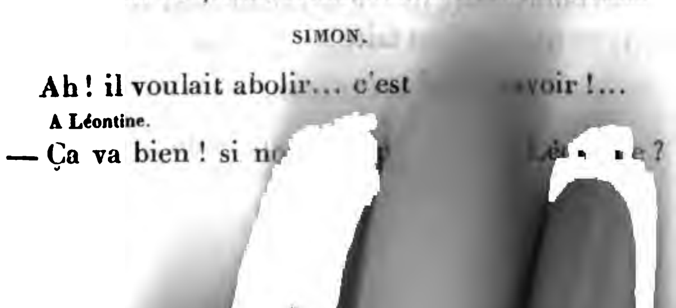
Il l'emmène et se promène au fond avec lui en causant familièrement.

SIMON.

Ah ! il voulait abolir... c'est [illegible] voir !...

A Léontine.

— Ça va bien ! si n[illegible]



Je ne vous ai pas vue ce matin, et j'avais bien des choses à vous dire ; car, depuis ma dernière lettre, l'affaire de ce pauvre diable a marché vite !... Condamné à mort ! et peut-être qu'au moment où je parle, le pourvoi a été rejeté... Il n'y a plus qu'une ressource... la demande en grâce... que Balthazar la forme, son nom fera autorité ! je suis sûr du succès !

LÉONTINE.

Ah ! docteur ! j'ai souvent pensé à ce que vous exigez de moi ! à vous, l'ami de ma mère, mon ancien tuteur, je n'ai rien à refuser... Mais depuis cinq ans que nous sommes mariés, jamais, au milieu des rigueurs que sa position lui impose, je n'ai osé faire intervenir mes prières et mes larmes... C'est la première fois, et c'est en tremblant que je m'y décide.

SIMON.

Allons, du courage ! songez à cette brave femme qui n'a pas envie d'être veuve... elle est arrivée ce matin à pied avec son enfant.

LÉONTINE.

Grand dieux ! l'avez-vous flattée de quelque espérance ?

SIMON.

Je lui ai dit ce que nous faisions pour elle : je lui ai donné rendez-vous ici...

LÉONTINE.

Pauvre malheureuse ! et si notre démarche est inutile, si nous échouons... quel affreux désespoir !

SIMON.

Laissez donc ! la chose la plus simple... J'ai remis à votre mari un petit mémoire sans réplique sur la monomanie... La monomanie ! tout le monde sait ce que c'est... des envies qui vous prennent de tuer, de voler... c'est plus fort que vous, et on n'en est pas plus méchant pour ça ! il faut des douches ! beaucoup de douches ! Et je suis sûr qu'il me suffira maintenant de lui dire : J'ai idée que le condamné Paturin est monomane... — Chut ! vous allez voir ! il sourit ! c'est le moment !

Balthazar et Claudet reviennent en scène.

BALTHAZAR, à Simon.

Montrant Claudet.

Je lui disais qu'il est bon dans le commencement de sa carrière d'être prudent, circonspect... Une séance comme celle de ce matin... une fois par hasard... la curiosité publique l'autorise ; mais il ne faudrait pas se faire le champion de toutes les opinions hasardeuses...

SIMON, à Claudet.

Tu l'entends !

A lui-même.

— Un esprit droit ! à qui rien n'échappe ! il doit être parfaitement disposé...

Il passe entre eux deux, et s'apprête à parler (1).

BALTHAZAR.

C'est comme vous, docteur, avec votre mémoire sur la monomanie...

SIMON, interdit.

Ah, diable ! est-ce que par hasard !...

Claudet, pendant la fin de cette scène, s'est rapproché de Léontine et la contemple. Léontine suit avec anxiété la dispute de Simon et de Balthazar.

BALTHAZAR, continuant.

Votre idée est insoutenable, dangereuse, subversive de tout principe d'ordre et de morale.

SIMON.

Ah, mon Dieu !

BALTHAZAR.

Grace à ce nouveau système de maux de nerfs et de lésions au cerveau, les actions les plus atroces pourraient se commettre le plus innocemment du monde ! il n'y aurait ni crimes ni coupables ! bien plus ! il n'y en aurait jamais eu !

SIMON.

Permettez ! je n'ai pas dit...

(1) Claudet, Léontine, Simon, Balthazar.

BALTHAZAR.

Et nous, qui pensions accomplir au nom de la société un devoir pénible, mais nécessaire, nous n'aurions, jusqu'à ce jour, que torturé bien inutilement de pauvres malades, de malheureux insensés à qui l'hôpital convenait mieux que les bagnes et que l'échafaud... c'est nous qui étions les vrais meurtriers et les vrais assassins !

SIMON.

Quelle idée !

A Léontine.

— Ça va mal.

Léontine se rapproche.

BALTHAZAR.

Cette opinion est bonne tout au plus pour amuser les bancs des écoles ; mais qu'elle s'impose à la loi, que les hommes graves l'adoptent ! jamais ! docteur, jamais !

LÉONTINE.

Ciel !

CLAUDET, à Léontine.

Qu'avez-vous ?

SIMON, continuant.

En thèse générale... c'est possible !

A Léontine.

— Il faut lui faire des concessions.

Haut.

— Voyons ! je ne suis pas entêté, moi ; je recon-

nais tout de suite que je peux avoir tort en thèse générale... mais il pourrait arriver telles circonstances... une fois seulement !... par hasard ! un condamné, par exemple, un seul condamné... ?

BALTHAZAR.

Vous aviez donc quelqu'un en vue, en rédigeant ce mémoire ?

SIMON.

Du tout !... c'est-à-dire... eh bien, oui !

La figure de Balthazar se rembrunit.—Entre un domestique de l'Athénée.

— Mais un instant ! il faut savoir de quoi il est question ! quand on ne sait pas !... il est difficile de juger.

LE DOMESTIQUE, à Simon.

Monsieur, une paysanne et son enfant...

SIMON.

Tout à l'heure !

LE DOMESTIQUE, baissant la voix.

Elle dit qu'elle ne peut pas attendre... elle est tout en larmes et comme égarée... elle monte l'escalier dans la plus grande agitation...

SIMON, à part.

Une scène pathétique ! lui qui ne peut pas les souffrir !

Au domestique.

—Empêchez-la d'entrer. J'y cours...

Le domestique sort. — A Balthazar.

— Et je reviens sur-le-champ, pour que nous nous expliquions... que nous nous entendions... Ce cher Balthazar ! nous vivons tous deux au milieu des douleurs et des misères humaines... nous savons ce que c'est... seulement, lui, il tranche dans le vif... moi, j'adoucis, je console, je guéris le plus que je peux... chaque monomane que l'on fait... Dame ! c'est un client de moins... et un pauvre médecin de campagne qui n'a que sa petite clientèle...

BALTHAZAR.

Ah çà ! mais c'est une requête en grace que vous me demandez de former ?

SIMON.

Là ! tout à l'heure... nous nous dirons tout ça !

A Léontine.

— il a l'air plus calme... je cours contenir cette pauvre femme, l'empêcher de faire un éclat, et je reviens frapper les grands coups !

LÉONTINE, le reconduisant.

Ah, docteur ! hâtez-vous ! seule, je n'oserai jamais.

Simon sort par le fond. — Léontine disparaît un instant avec lui.

SCÈNE SEPTIÈME.

CLAUDET, BALTHAZAR, LÉONTINE, qui redescend du fond.

BALTHAZAR, s'exaltant par degrés.

Lui aussi ! le voilà comme tout le monde ! il va me solliciter pour quelques misérables ! car c'est une fièvre... un vertige ! De la miséricorde et de la pitié ! il n'y en a plus aujourd'hui que pour les scélérats ! soyez incendiaire, faux monnayeur, voleur, assassin ! il n'y aura pas assez de larmes pour s'attendrir ; pas assez d'efforts, d'intrigues pour vous sauver. — Mais les honnêtes gens, les pauvres diables dévorés de besoins, et qui, au milieu de toutes les privations, conservent intact leur honneur à force de travail et de vertu... ceux-là ! qu'ils soient dépouillés, assassinés ! qu'on déshonore leurs enfans, qu'on brûle jusqu'au chaume qui les couvre, jusqu'à la dernière gerbe qui les nourrit... Mon Dieu ! le monde ne s'inquiétera même pas de savoir leurs noms, et ne leur donnera ni un regret ni un souvenir !

CLAUDET.

Est-il possible ? est-ce bien vous qui parlez ainsi ? vous qui vous révoltez à l'idée de cette indulgence universelle, pleine de consolation et

d'espérance pour l'avenir ? Mais si l'intérêt s'attache à ceux que la justice poursuit, c'est qu'en l'état d'abondance, de lumières et de paix où nous vivons, les lois ne sont plus ce qu'elles doivent être, et que l'instinct public vaut mieux qu'elles ; c'est que la société se sent assez forte pour ne plus rendre le mal pour le mal, et que dans l'intérêt de sa dignité et de son propre bonheur, elle ne veut plus frapper en ennemis ceux même qui la méconnaissent et se révoltent dans son sein ! — Voyez dans les familles, si jamais les peines que l'on inflige ont l'air d'une vengeance ? un enfant ingrat ! le plus vicieux... le plus perverti... un monstre ! parle-t-on de le tuer ? de l'envoyer au bagne ? Non ! on veut le corriger, le rendre meilleur à tout prix... soins, tendresse, sacrifices d'argent, rien ne coûte !... Eh bien ! le temps n'est pas loin peut-être où l'on se dira que le budget est, après tout, la plus riche fortune de France... et qu'il est juste enfin que l'état fasse pour ceux qu'il impose et qu'il nomme ses enfans, ce que le plus misérable d'entre nous ne refuserait pas aux siens.

BALTHAZAR, avec une chaleur croissante.

L'avenir ? toujours l'avenir ! Mais jusque-là, vous voulez que l'honneur et le repos des citoyens soient assurés, n'est-ce pas ? vous voulez qu'en tout lieu, à toute heure, la justice veille sur vos personnes et vos fortunes, et qu'au détour d'une

rue, le premier misérable ne vienne pas vous piller, vous égorger impunément ?

CLAUDET.

Eh, qui pense à nier cela? si les lois telles qu'elles sont ne nous rendent ni meilleurs ni plus heureux, elles nous empêchent de tomber dans un état pire. Il faut des juges qui les appliquent ; et s'ils le font avec honneur, avec intégrité, la reconnaissanee du pays leur est acquise. Mais, vous l'avouerai-je ? Et bien ! jamais je n'aurais pensé que cette destinée dût être la vôtre. — Vous, si bienveillant, si ouvert, si généreux, autrefois ; vous, dont toute l'ambition était de vivre exempt de soucis, le cœur tranquille et content, et surtout aimé de tout le monde !.. Ah ! si, avant de nous séparer au collége, vous m'aviez demandé de former un vœu pour votre avenir, je vous aurais dit : Mon ami, pour votre repos, pour le bonheur de ceux qui vous seront chers un jour, faites-vous plutôt l'avocat des malheureux, que leur accusateur !

BALTHAZAR.

Monsieur !!

LÉONTINE, le suppliant.

Mon ami !

BALTHAZAR, se contenant.

Oui ! j'ai tort !... Il n'a rien su de ma vie... il était absent !

Il s'approche de Claudet. Pendant tout le reste de la scène, Léontine suit tous les mouvemens et toutes les paroles de son mari ; son regard et ses gestes expriment la douleur et l'inquiétude.

— Écoutez-moi, Claudet ! nous vivons en un siècle d'étranges contradictions, où la société disloquée et chancelante n'a de point d'appui, d'ancre de salut que la loi, et où tout le monde, cependant, la méconnaît, l'injurie, blasphème contre elle... dans un siècle d'égoïsme, de jalousies, de petites passions, d'intérêts misérables et sordides que chacun veut imposer à l'intérêt de tous !... Eh bien ! au milieu de ce monde amolli et usé, j'ai juré, moi, qu'il y aurait un homme, au moins, en qui revivrait la fermeté et la vertu antiques ! un homme qui ferait plier ses penchans, ses passions, ses intérêts les plus chers au salut public ! un homme qui se devouerait tout entier à la loi, et, pour la défendre, se ferait impassible et inébranlable comme elle ! — Accusez cette résolution d'orgueil, d'ambition ; dites qu'elle est barbare, qu'elle n'est pas de notre époque ... mais acceptez-la au moins comme un fait accompli ; car j'ai tenu mon serment. Ces qualités faciles et douces, que vous voulez bien me prêter, je ne les ai plus ! Cette bienveillance, cette bonhomie, cette chaleur généreuse du jeune âge, j'ai chassé tout cela comme autant de faiblesses... j'ai voulu faire la place libre, afin que la loi y fût à l'aise, qu'elle pût s'emparer de ma vie entière, pénétrer ma chair et mon sang, marcher victorieuse à travers mes pensées et trôner au milieu d'elles en souveraine ! J'ai tenu

mon serment, vous dis-je! le Balthazar que vous avez connu, le jeune écolier de Sorrèze n'existe plus; et ce n'est ni un bon compagnon, ni un homme du monde, ni un philosophe que vous avez devant vous... c'est l'homme de la loi!

— Maintenant vous me connaissez! épargnez-vous des regrets superflus... prenez-moi comme je suis... et surtout laissez de côté cette philanthropie larmoyante dont le premier avocat imberbe nous assomme à chaque audience!

— De la pitié, pardieu! non! je n'ai pas de pitié pour des misérables qui, s'ils étaient libres, n'en auraient pour personne!

— Vous avez été soldat, n'est-ce pas? un soldat qui combat pour ses foyers, n'éprouve ni remords, ni pitié quand l'ennemi tombe sous ses coups! il songe qu'il a sauvé la fortune et la vie de ses concitoyens, et il s'enorgueillit, il se réjouit de sa victoire!... Eh bien! la justice, c'est la guerre aussi, et la seule légitime, la guerre aux méchans! C'est là que j'ai mis désormais mon orgueil et ma joie! C'est l'espoir de ma vie entière! C'est ma première et mon unique pensée. Partout où le crime a passé, j'accours sur sa trace, j'interroge, j'épie le moindre indice, je ne laisse aux coupables ni paix ni trêve; je ne prends pas de repos qu'ils ne soient tombés en ma possession. Et, si partout mes recherches sont couronnées de succès, si les prisons regorgent de malfaiteurs, alors, je contemple au dehors la tranquillité de la ville et

des campagnes, je vois les voyageurs en paix sur les routes, les ouvriers dans les ateliers; partout, dans les boutiques, au coin des rues, au sein des familles, je vois l'ordre et le calme, et je me glorifie dans mon ouvrage; je suis fier, heureux comme un général qui a cerné l'ennemi et l'a réduit à l'impuissance. Et quand vient mon jour de bataille, à moi, le grand jour des assises, j'attaque, sans faiblesse, sans ménagemens; point de quartier! La mort aux empoisonneurs, aux incendiaires, aux assassins!... la mort! afin qu'ils ne tuent plus personne! — Je la demande, je l'obtiens, je la signe d'une main ferme et assurée... pas une larme! pas un serrement de cœur! je signe, et je dors tranquille après; car ma conscience me dit que la miséricorde eût été de l'iniquité, et qu'en restant inexorable j'ai rendu la justice.

Il s'arrête un moment, la tête haute, le regard triomphant, devant Claudet, puis il traverse le théâtre (1).

CLAUDET, *ému et atterré.*

Que puis-je répondre? ma raison est muette et confondue... et toutes les sympathies de mon ame se révoltent cependant. — Les larmes m'étouffent. — O mon Dieu! se peut-il qu'au moment où l'indulgence et la bonté sont si près d'entrer dans la loi, il y ait un homme qui donne tort à son siècle et se fasse gloire de réveiller les rigueurs d'un autre âge!... et que cet homme, ce soit vous...! Ah! si Dieu vous a laissé concevoir une

(1) Balthazar, Claudet, Léontine.

pareille mission, il n'a pas voulu sans doute qu'elle fût au-dessus de vos forces...—Mais, moi! la pensée seule d'une condamnation me glace d'horreur... et l'incertitude, le doute, la crainte de me tromper... j'en deviendrais fou!

BALTHAZAR, violemment.

Fou! dites-vous?

LÉONTINE, à Claudet.

Grand Dieu! ne l'irritez pas!

CLAUDET, avec étonnement, à Léontine.

Comment! quel danger?

BALTHAZAR.

Fou! oui! tous l'ont dit! nos camarades, nos meilleurs amis. « La force et le courage lui man- » queront! il y perdra la santé, l'esprit! il en » deviendra fou! » —Eh bien, voilà dix ans qu'ils m'ont assassiné de cette cruelle prophétie; et depuis ce temps, cependant, ma voix n'a pas cessé un jour d'être ferme! pas un jour où le cœur m'ait failli! Voilà dix ans! et que vous semble? à travers la pâleur que les veilles ont imprimée sur mon visage, lisez-vous beaucoup de signes de décadence? suis-je vieilli, cassé avant l'âge? et mes yeux, allons, regardez mes yeux..... ai-je l'air d'un fou?

CLAUDET.

Balthazar!

LÉONTINE, avec désespoir.

O mon Dieu!

BALTHAZAR, se remettant et souriant (1).

Non, Claudet, vous ne deviendrez pas fou, non plus! car, ces erreurs que vous redoutez ne sont plus possibles aujourd'hui. Se tromper, c'était bon au temps où la justice opérait à huis clos, avec l'appareil effrayant des instrumens de torture, sans jury; alors que l'accusé n'avait pour se défendre, ni témoins à décharge, ni avocats, ni la publicité de l'audience, ni celle des journaux. Maintenant... la justice peut être lente dans sa procédure; mais jamais elle ne frappe l'innocent pour le coupable. Et tenez! un exemple bien frappant est encore sous vos yeux! Nous avons dans les prisons un condamné à mort...

LÉONTINE, à part.

Que va-t-il dire?

BALTHAZAR.

Un nommé Paturin...

LÉONTINE, à part.

C'est lui! le protégé de ce pauvre docteur!

BALTHAZAR.

Il y a deux ans, un réfugié italien, le général Guiellmi, mourut ici empoisonné. Plusieurs réfugiés, ses compatriotes, furent soupçonnés et mis

(1) Claudet, Balthazar, Léontine.

en jugement. Sous l'ancien régime, avec les charges qui existaient contre eux, on en aurait pendu la moitié; mais, grace à l'impartialité des débats, les charges furent éclaircies, les accusés reconnus innocens et rendus à la liberté. Les choses en étaient là depuis près de deux ans, lorsqu'aux dernières assises, des vols furent commis en plein auditoire. Paturin, un domestique de place qui depuis quelque temps suivait toutes les audiences avec une assiduité que rien ne pouvait justifier, fut arrêté. Je l'interrogeai... Il me dit qu'il ne savait quelle passion fatale l'entraînait chaque jour à la cour d'assises... que ce spectacle lui donnait de mauvaises pensées.... bref, il battit la campagne... mais il avoua qu'il était l'auteur des vols. Son regard soucieux m'avait inspiré des soupçons. L'empoisonnement du général italien me revint en mémoire. J'allai moi-même aux informations, et j'appris que pendant tout son séjour à Colmar, Paturin avait été attaché à son service, que c'était lui qui achetait les médicamens, qui les préparait, qui les administrait au malade; et qu'enfin c'était par ses mains que le général avait touché chez son banquier les bons napolitains qu'on lui adressait d'Italie..... Alors, je fis comparaître de nouveau Paturin... Je lui racontai tout, franchement, sans détour... Il fut d'abord accablé!... il se troubla, implora ma pitié! mais enfin...

CLAUDET ET LÉONTINE.

Eh bien ?

BALTHAZAR.

Il avoua qu'il avait aussi empoisonné le général Guiellmi.

CLAUDET, avec douleur.

Il l'avoua !

LÉONTINE, elle-même.

O mon Dieu! plus d'espoir!

BALTHAZAR, à Claudet.

Voyons! y a-t-il là de quoi devenir fou? auriez-vous l'ombre d'un doute, après un tel aveu? — Eh bien! c'est l'histoire de tous les procès criminels. Il n'y en a pas un aujourd'hui qui ne finisse ainsi!

Jetant les yeux sur la porte vitrée du fond, à travers laquelle on voit déjà le monde arriver dans la salle d'attente et s'asseoir sur les banquettes.

— Mais on vient!... les salons se garnissent! et je vous fais oublier le but de votre réunion. Pour accomplir les merveilles que vous nous promettez, vous avez sans doute besoin de quelques préparatifs et de recueillement... tous les magiciens ont leur sacristie...

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, UN GREFFIER, un instant après, SIMON.

BALTHAZAR, au greffier qui s'avance.

Qu'est-ce ?

LE GREFFIER, lui remettant un paquet.

Ce paquet vient d'arriver au greffe.

BALTHAZAR, le décachetant avec humeur.

Me poursuivre jusqu'ici!... J'avais pourtant dit...
Il jette les yeux sur les papiers.

Ah, bien !

A Claudet.

— Pourrais-je disposer d'un moment de liberté ? — des papiers à lire... un ordre à signer...

CLAUDET, le conduisant à la porte de droite.

Ici (1)!

BALTHAZAR, au greffier.

Attendez !

Le greffier sort par le fond. — A Claudet, en le suivant.

— Et croyez-moi, suivons chacun notre destinée, et ne perdons plus le temps en vains débats qui ne changent jamais les convictions et qui enveniment les affections les plus sacrées. Je suis si heureux

(1) Léontine, Claudet, Balthazar.

d'avoir retrouvé mon vieux camarade, mon bon Claudet ! Je reviens !

Il entre à droite; Claudet, tout pensif, le regarde partir. Léontine, qui s'est assise en silence et qui essuie une larme, se lève tout à coup à l'entrée de Simon et va au-devant de lui.

SIMON, *entrant par la gauche, à Léontine.*

Où est-il ?

LÉONTINE, *indiquant la porte de droite.*

Là ! mais bien mal disposé, docteur !

SIMON.

Ah! ça ne souffre plus de retard. Une lettre reçue de Paris !... le pourvoi est rejeté !...

LÉONTINE.

Ciel !

SIMON.

Il ne reste plus que la grace... qu'il la demande, et on la lui accorde... il le fera pour nous... Je vais affronter la première bourrasque..... Tenez-vous là, prête à m'appuyer.....

Il entre à droite. Claudet revient du fond.

SCÈNE NEUVIÈME.

LÉONTINE, CLAUDET.

CLAUDET.

Son ami! Il a retrouvé son ami, dit-il! Ah! je n'ai pas retrouvé le mien, moi!

LÉONTINE.

Que dites-vous? N'en croyez pas les dehors que sa position lui impose! Son cœur est resté le même... toujours bon, généreux... Songez, Henri, que votre amitié à tous deux est aussi ancienne que la nôtre(1). * Il avait toute l'année, lui!... moi, je n'avais que les vacances que vous veniez passer avec votre oncle au château de ma mère. Ce bon temps reviendra : nous nous y reverrons; nous retrouverons tous nos vieux souvenirs!

CLAUDET.

Léontine! vous êtes toujours la même; vous n'avez oublié ni les rêves ni les jeux de notre enfance.

LÉONTINE.

Les oublier!... c'eût été de l'ingratitude. Je n'avais pas un chagrin que vous ne le partagiez,

(1) Ce qui est compris entre les deux étoiles est supprimé à la représentation.

pas un plaisir qui ne me vînt de vous !... Oh, mon Dieu ! jamais enfant ne fut aimée ainsi ! Et quand on s'effraya de notre tendresse... c'est vous encore qui avez eu du courage pour nous deux... vous qui m'avez donné le généreux conseil d'obéir à ma mère. Je l'ai fait, Henri... Mais* de tous ceux qui recherchaient ma main, j'ai choisi celui qui me parlait sans cesse de vous... celui à qui vous aviez juré de le retrouver dans le monde, de vous établir près de lui... Moi, je comptais toujours sur cette promesse... Puisqu'il a promis, me disais-je, il reviendra... et j'attendais !... Mais parlons de vous, de vos projets d'avenir, de votre bonheur auquel je serais si heureuse de contribuer. Depuis dix ans, Dieu le sait ! c'est mon vœu le plus cher ! c'est ma prière de tous les jours !...

CLAUDET.

Le bonheur !..... je l'ai cherché partout..... j'ai mené la vie de soldat, de corsaire ; je me suis jeté dans les conspirations... jusqu'aux émotions douces et calmes de la science, j'ai voulu tout connaître... Non, il n'y avait plus qu'un bonheur au monde pour moi, désormais ; c'était de vous savoir heureuse, tranquille, contente de votre sort !

LÉONTINE, émue et inquiète.

Et je le suis... que puis-je désirer ? que me manque-t-il, mon Dieu ? Henri, croyez-moi ! je suis heureuse...

Un coup de sonnette. — Mettant la main sur son cœur.

— Ah !!

Le greffier entre par le fond ; Léontine le suit des yeux ; il entre à droite où est Balthazar.

CLAUDET.

Non !... J'ai assez vu de ce caractère sombre et impitoyable, pour comprendre quelle est aujourd'hui votre existence !

Le greffier reparaît, un papier à la main ; il sort par le fond.

LÉONTINE, à part.

Oh ; mon Dieu ! voici le moment ! le docteur va faire sa demande (1) !

CLAUDET, continuant.

Voir se renouveler sans cesse sous vos yeux le spectacle de toutes les douleurs, de toutes les misères !... et penser qu'il ne soupçonne même pas le mal qu'il vous fait ! qu'il est insensible aux mouvemens de votre ame indulgente et bonne ! qu'il ne sent pas qu'à chaque coup que porte son bras de fer, il la brise et l'étouffe sans pitié !...

LÉONTINE, écoutant.

Assez, Henri, assez !

BALTHAZAR, dans la chambre de droite.

Toutes les puissances de la terre ne l'obtiendraient pas !

CLAUDET.

Ah ! n'espérez pas me tromper ! vous voilà

(1) Claudet, Léontine.

pâle.... émue... la seule pensée de cette vie d'angoisse et de tristesse vous fait tressaillir !...

LÉONTINE.

Que dites-vous ?

CLAUDET, vivement.

Eh bien, oui ! on vous dit malheureuse, désespérée ! Vos amis de Paris se bornaient à vous plaindre ; eux ! mais moi, je suis accouru.... pour vous ! pour vous seule ! Ah ! j'ai pu vous fuir... me condamner à ne plus vous voir ! votre mère l'exigeait... il y allait de votre avenir... je partis... Mais cette destinée si belle ! ce bonheur qui devait être le prix de ma soumission et de mon sacrifice ! vous ne l'avez pas connu ! non ! le monde a dit vrai... vous souffrez... vous avez besoin d'appui, de secours ! je n'ai rien promis, Léontine, et me voici !

LÉONTINE.

Grand Dieu ! mais que voulez-vous ? que prétendez-vous ? Henri, n'en croyez pas de vains bruits que rien n'autorise, que l'indifférence et l'envie ont pu seules répéter.

CLAUDET.

Eh bien ! je les vérifierai par moi-même ! Je serai là ! je saurai si ces bruits ne sont que mensonge...

LÉONTINE.

Ah ! vous ne le ferez pas ! non : si vous m'aimez,

vous ne le ferez pas!—Vous avez détruit d'un mot tous les projets de bonheur, toutes les idées de confiance et de joie que m'avait inspirés votre retour. Je suis femme et mère, avant tout, Henri! et penser maintenant... que vous allez venir entre nous, armé de ce doute cruel, épiant nos moindres paroles, un signe, un regard!... et y cherchant la preuve de vos soupçons.... un juge, — un juge sévère et prévenu! —Oh! mais il y a de quoi irriter et lasser la tendresse la plus éprouvée! vous allez jeter la froideur et la désunion dans ma famille, et attirer sur ma tête le malheur que vous voulez m'épargner!

CLAUDET.

Eh bien! vous avez un moyen d'éviter ma présence... votre bonheur, je le veux à tout prix! mais le voir... en être témoin... mon courage ne va pas jusque-là! Jurez-moi donc que vous êtes heureuse... Jurez-le! et je pars à l'instant!

Léontine est sur le point de parler, quand elle voit entrer Simon dans la plus grande agitation.

LÉONTINE, courant vers Simon qui entre.

Ah!!!

SIMON, hors de lui, à Léontine

Venez! venez!! calmez-le, au nom du ciel!... je n'y puis plus rien!

Il entraîne Léontine, qui sort précipitamment par la porte de droite.

SCÈNE DIXIÈME.

CLAUDET, SIMON.

CLAUDET.

Ah ça ! mais que se passe-t-il donc, mon oncle?

SIMON.

Il me refuse! moi! la première autorité du pays! Figure-toi que pas un enfant de l'endroit, de mémoire d'homme, n'est mort par les mains de la justice... alors, ces pauvres gens, des cœurs simples... ils s'imaginent que si ça arrive une fois, ça ne s'arrêtera plus.—Que veux-tu que je dise? c'est une superstition ; mais... c'est respectable.

CLAUDET.

Il s'agit donc d'un condamné?

SIMON.

Pour empoisonnement.

CLAUDET.

Et qui a avoué son crime.

SIMON, s'échauffant par degrés.

Il a avoué!... ils n'ont que ça à la bouche! Oui, il avoue tout ce qu'on veut, mais ça n'en est pas

plus clair pour ça! Un pauvre homme qui envoyait tout ce qu'il gagnait à sa femme et à son enfant... et qui maintenant pleure et se lamente nuit et jour, en demandant à Dieu de lui faire rendre au moins les objets qui ont disparu... C'est une idée fixe... il en a la fièvre, le délire! — Ces diamans, ces papiers que j'ai volés, dit-il, ils sont cachés ici! là! courez les chercher! Il nomme vingt endroits... on y va... et l'on ne trouve rien! — C'est-à-dire qu'il y a un mystère là-dessous... quelque chose, vois-tu, que ce malheureux n'ose pas dire par fausse crainte, sans doute, par ignorance... car je ne sais pas pourquoi j'ai le pressentiment que, s'il disait tout, Balthazar lui-même accorderait un sursis!...

CLAUDET.

Eh bien! il faut le forcer de parler.

SIMON.

Je m'y suis pris de toutes les manières. Dix fois, dans sa prison, j'ai sué sang et eau. — Bah! ces paysans sont quelquefois inexplicables! — Il restait muet, ouvrant de grands yeux... et à moins d'être sorcier...

CLAUDET, vivement.

Sorcier, dites-vous? J'ai ce qu'il vous faut!

SIMON.

Qu'est-ce qui te prend?

CLAUDET, indiquant la porte de gauche.

Notre somnambule!

SIMON, le retenant.

Malheureux! compromettre la destinée d'un homme!...

CLAUDET.

Je ne compromets rien! vous-même la jugez sans ressources... aux grands maux les grands remèdes. Quand les médecins désespèrent, ils laissent la place libre aux empiriques et aux charlatans.

SIMON.

Mais moi! moi! après mes malheurs... tu veux que je m'expose une seconde fois?...

CLAUDET.

Vous avez du cœur, mon oncle; et il est beau d'être martyr d'une vérité nouvelle! Tous les grands hommes l'ont été: pensez à Galilée, à Christophe Colomb!

SIMON.

Mais je n'ai jamais eu l'ambition du martyre! Que diable! on ne peut pas forcer quelqu'un d'être grand homme malgré lui!

CLAUDET.

Enfin voulez-vous le sauver?

SIMON.

Il n'y a pas de doute.

CLAUDET.

Vous consentez donc?

SIMON.

Du tout!

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, UNE PAYSANNE entrant par la gauche; un instant après, LA FOULE, qui arrive par le fond.

LA PAYSANNE.

Ah! venez! venez! Cette femme qui est là endormie... mon enfant s'est approché d'elle... il est sur ses genoux... elle parle... elle voit mon mari dans sa prison... Dieu veut faire un miracle pour le sauver!

SIMON, lâchant le bras de Claudet.

Que dit-elle?

CLAUDET à la paysanne.

Pas un mot! restez là immobile, silencieuse!

Il va au fond, fait ouvrir les portes et dit un mot aux deux élèves qui traversent le théâtre et entrent par la porte de gauche. La foule les suit et se dirige lentement vers la porte de gauche, par laquelle doit arriver la somnambule.

SIMON, près de la paysanne.

Pauvre femme! faites ce qu'il dit... il y a de l'espoir encore! nous ferons tous nos efforts.

A Claudet, montrant la foule qui l'entoure.

—Mais devant tout ce monde qui arrive avec un air goguenard, le sourire à la bouche.

CLAUDET.

Ils sauront qu'il s'agit de la vie d'un homme...

personne ne rira, et tous resteront spectateurs impassibles de ce qui va se passer. Quant à vous, mon oncle...

SIMON, tout tremblant.

Comment? moi!

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES, LÉONTINE, suivie de BALTHAZAR; un instant après, LA SOMNAMBULE endormie

BALTHAZAR, dans la coulisse.

Jamais! jamais ! ne m'en parlez plus !

LÉONTINE, bas à Simon.

Je l'avais prévu, docteur ! mon insistance et l'opiniâtreté de ses refus nous ont glacés l'un et l'autre ; j'ai compromis à jamais le charme et l'union de notre intérieur, et je n'ai rien obtenu, rien !

CLAUDET, à Simon qui est atterré.

Refusez-vous encore de me seconder? Non, vous aller le préparer... adroitement, et le retenir ici cloué à cette place ; quelque chose qui se passe, il faut qu'il en soit le témoin... qu'il ne puisse s'échapper!

SIMON.

Qu'est-ce que tout cela va devenir, grand Dieu !

CLAUDET.

Du sang-froid! du courage !

SIMON.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !

Claudet va à gauche auprès de la somnambule, endormie sur un fauteuil que l'on roule jusque sur l'avant-scène. Elle tient un petit enfant sur ses genoux. Elle est masquée par le groupe d'hommes et de femmes auxquels parle Claudet; et de manière à ce que Balthazar ne puisse encore la voir. La foule se renouvelle. On voit Claudet instruire l'assemblée de ce qui va se passer. Pendant ce jeu muet, Simon se place entre Léontine et Balthazar.

SIMON, s'approchant de Balthazar (1).

Eh bien ! voyons !... il ne faut pas se fâcher !... nous avions pensé que, sans indiscrétion, on pouvait... n'y pensons plus !... Et puisque nous voilà tous réunis pour assister aux expériences de mon neveu Claudet, voyons quelles questions nous allons adresser à la somnambule.

BALTHAZAR.

Vous allez mettre dans ses mains le mouchoir ou le gant d'une de ces dames, et lui demander à qui il appartient ; ou bien encore, placer une montre entre ses deux épaules et lui faire dire l'heure qu'il est.

SIMON.

Non, non ! il faut une question qui en vaille la peine. Je veux. — Mais n'allez pas vous fâcher ! — Je veux savoir à quoi pense Paturin dans sa prison.

BALTHAZAR.

Encore !

SIMON, le calmant.

Je commence par vous dire que je ne crois pas

(1) Simon, Balthazar, Léontine.

au magnétisme... Mais une fois, par hasard, on ne sait pas ce qui peut arriver... C'est une idée de médecin... Il y a quelque chose de bizarre et d'obscur dans cet homme... je veux savoir ce qu'il a, ce qui se passe en lui... il n'y a pas là de quoi vous faire peur.

BALTHAZAR.

Peur! quand le jury a prononcé, que l'arrêt est rendu, le pourvoi rejeté, je n'ai peur de rien! Mais pour que cette femme consente à parler de ce malheureux... il faut quelque chose qui lui ait appartenu.

SIMON.

La moindre des choses...... son enfant, par exemple.

BALTHAZAR.

Son enfant!

Le groupe qui entourait le fauteuil se disperse; les yeux de Simon et de Balthazar se tournent de ce côté. On voit la somnambule tenant l'enfant sur ses genoux; la mère est à côté d'elle, agenouillée.

SIMON, calmant et retenant Balthazar.

Balthazar!!!

BALTHAZAR.

Et sa femme!... C'est une scène préparée... une dernière tentative!... et je souffrirais!...

SIMON, le forçant à s'asseoir.

Au nom du ciel! tous les yeux sont fixés sur nous... silence! silence!

Tout le monde est assis, excepté Claudet, qui se tient debout devant la somnambule. — Musique sourde et mélancolique.

CLAUDET, à la somnambule.

Caroline, où êtes-vous ?

LA SOMNAMBULE.

Dans un cachot obscur... et humide... J'ai froid !... Ah ! il y a là un homme pâle... les yeux hagards !... Il sourit tristement... il se frappe le front... il pleure !... Pauvre homme ! il n'a pas mangé son pain !

BALTHAZAR, à Simon.

Vous écoutez cela, docteur ? une leçon qu'on lui a faite...

SIMON.

Je vous jure... qu'il n'y a qu'un instant elle ignorait... j'en suis étourdi, ébahi !

LA SOMNAMBULE.

Il se reproche d'avoir été si souvent à la cour d'assises... oui, cela lui a été fatal !... Sa tête est pleine de meurtres et de vols... et il s'accuse lui-même de tout ce qu'il a vu et entendu.

SIMON.

Comment ?

Il suit avec anxiété toutes les paroles de la somnambule, en se levant peu à peu.

LA SOMNAMBULE.

Il dit qu'il a volé... il dit qu'il a empoisonné...

mais ce n'est pas vrai... il n'a rien fait de tout cela ! son cœur est pur ; c'est son esprit qui est égaré... il est fou !

SIMON, ne se contenant plus.

Fou ! grand Dieu ! et c'est là sa folie ! J'en suis sûr maintenant... il est innocent !.. je le guérirai !.. j'en réponds !

CLAUDET, le forçant à s'asseoir.

Contenez-vous, mon oncle !

LA SOMNAMBULE.

Ah ! c'est singulier !.. il n'y a plus personne dans le cachot ! la porte est ouverte... il est parti... on lui a donc fait grace ? Pauvre enfant ! on a rendu ton père à la liberté.

LA FEMME DU CONDAMNÉ.

Libre ! il nous serait rendu ! ô bon Dieu ! vous avez donc pitié de nous ?

CLAUDET, lui fermant la bouche.

Silence !

BALTHAZAR, à Simon qui lui a parlé.

Eh ! non, docteur ! Je vous répète qu'il n'y a pas eu de grace, et qu'il n'y en aura pas ! C'est une preuve de plus de la fausseté et de l'impudence de la jonglerie dont vous êtes la dupe.

La somnambule pousse un cri d'horreur. Tout le monde se lève.

LA SOMNAMBULE.

Ah! là! là!

Elle indique la fenêtre.

— Sur la place! cet échafaud! ce fer en haut qui brille au soleil!... C'est pour le tuer!... il est fou! et ils vont le tuer!...

Tout le monde se précipite vers la fenêtre et pousse un cri d'horreur.

SIMON, revenant de la fenêtre, à Balthazar.

Il est vrai! comment! mais ce n'est pas possible! tout à l'heure encore il n'y avait rien! aucune exécution ne peut avoir lieu sans votre autorisation!...

BALTHAZAR.

Eh bien?

SIMON.

Il faut que vous en donniez l'ordre!

BALTHAZAR.

Il est donné.

SIMON.

Grand Dieu! tout à l'heure... ce papier! c'était donc!...

La foule quitte la fenêtre et revient précipitamment sur l'avant-scène.

TOUS.

Le voici! le voici!

SIMON, dans le plus grand trouble.

Balthazar! par votre enfant dont je suis le par-

rain ! par votre mariage que j'ai fait ! par Léontine qui est là vous priant avec moi ! Léontine, dont j'ai été le tuteur !.. il me faut la vie de cet homme ! je la veux !

BALTHAZAR.

Vous aussi, vous ajoutez foi à de pareilles folies !

SIMON.

Eh bien, oui ; j'y crois ! je le crois innocent... je suis sûr de le guérir... de le sauver !.. un signe ! un mouchoir à cette fenêtre ! et tout est arrêté... il en est temps encore !

LÉONTINE.

Grace, par pitié !

CLAUDET.

Mon ami !

TOUS, revenant du fond.

Grace ! grace !!

BALTHAZAR, entouré.

Non, je vous le répète : lorsque le jury a prononcé sur le sort d'un homme, que son arrêt est rendu, son pourvoi rejeté, il n'y a plus pour lui de pitié dans le monde ! il n'y a que Dieu et le bourreau !

La femme du condamné pousse un cri, arrache son enfant des bras de la somnambule et sort par le fond. On voit Balthazar, dont les traits sont raides et contractés, employer ses forces pour étouffer son émotion. Sa femme, en proie à un tremblement convulsif, appuie sa tête contre le sein de son mari ; son visage est tourné vers le public. — On entend un bruit sourd sur la place.

LÉONTINE.

O mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous!

Moment de silence. Tous les assistans baissent la tête.

CLAUDET, revenant du fond.

Tout est fini!

A lui-même, montrant Léontine.

Je ne pars pas maintenant! oh! non, je ne pars pas!

La somnambule se lève tout à coup. Léontine tombe affaissée; Claudet la soutient.

LA SOMNAMBULE, debout et les yeux baissés.

Pauvre homme! il ne souffre plus, lui!

Étendant les bras dans la direction du groupe de Simon, Balthazar, Claudet et Léontine.

— Mais il y a ici maintenant quelqu'un qui est plus malade que lui.

Tous les regards se dirigent avec étonnement vers la somnambule. — La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

II.

PERSONNAGES.

BALTHAZAR.
SIMON.
LÉONTINE.
CLAUDET.
ÉMILE.
MARIANNE.
POPLIQUET.
PAYSANS, PAYSANNES.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de vieille maison de campagne. Au fond, un escalier montant à droite à la chambre de Simon. A la suite de l'escalier, en allant de droite à gauche, est une large croisée. Cette croisée du fond donne sur la cour et laisse voir dans l'éloignement un paysage montagneux, boisé de sapins. Sous l'escalier est un lit à rideaux; à côté, une toilette avec pot à l'eau, serviette, etc. A droite, porte de sortie donnant sur un perron dont l'escalier descend sur la route; porte d'appartement et un placard. A gauche, une cheminée sur laquelle est une pharmacie de campagne à tiroirs étiquetés, et deux portes; table au milieu, chaises et fauteuils antiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPLIQUET, garde-champêtre, PAYSANS, attablés avec deux gendarmes et buvant; JEUNES PAYSANNES dansant à côté, au milieu desquelles est une mariée; MARIANNE.

CHOEUR.

Air nouveau de M. Piccini.

JEUNES FILLES DANSANT.

A demain
Le chagrin,
Fi de la tristesse.
Par ce refrain
Célébrons leur hymen.
A demain

PAYSANT BUVANT.

A demain
Le chagrin,
Noyons la tristesse.
Le verre en main,
Célébrons leur hymen.
A demain

Le chagrin.	Le chagrin.
Comme leur ivresse,	Comme notre ivresse,
Que nos amours	Que leurs amours
Durent toujours!	Durent toujours!

LES PAYSANS seuls, choquant leurs verres.

Ah! quel plaisir qu'un mariage!
Amis, trinquons à ce beau jour!
Puiss' tout' les filles du village
Avoir ainsi bientôt leur tour!

LES JEUNES FILLES, seules.

Et quand, enfin, à la mairie
Nos amoureux nous conduiront,
Chacun dira : Qu'elle est jolie!
Et tous en chœur répéteront :

ENSEMBLE.

A demain, etc.	A demain, etc.

LES PAYSANS.

Du vin! du vin! mamzelle Marianne!

MARIANNE, prenant une bouteille.

Me v'là! me v'là!

A Pierre qui arrive avec une falourde.

— Allons vite, un bon feu qui flambe, dans la chambre de not' maître.

Pierre monte l'escalier du fond. — Aux paysans.

Dame! quand il va revenir, faut pas qu'il s'enrhume, le brave homme!

Elle verse à boire.

POPLIQUET, frappant la table avec son sabre.

Oui! que c'est un municipal du Bon Dieu que

le père Simon! un maire qu'est le père du peuple! « Popliquet, qui m'a dit, j'vas t'en ville! j'y ai z'une affaire... fais demain z'attendre la noce chez moi... et si j'suis long-temps, buvez de mon vin! » Ainsi faut s'griser, c'est la consigne!

Tendant son verre.

Respect au gouvernement!

Marianne lui verse à boire.

— Dites donc, mamzelle Marianne, où ce qu'est vot' petit' filleule?

MARIANNE, indiquant le groupe de jeunes filles.

Elle est là, à sa toilette de mariée !...

POPLIQUET, caressant Marianne.

Ah! queu zyeux! queu jambe a vous a! pourquoi z'avoir baillé c'te jeunesse à un conscrit de gendarme?

MARIANNE, se défendant.

Un cousin à vous! dont vous avez soigné l'éducation !...

POPLIQUET, avec importance.

J'dis pas! j'lui ai z'appris t'a lire z'et a écrire! j'lui ai zenseigné l'français, parce qu'il est Français, et moi z'aussi que je suis Français!! mais pourquoi c'qui méconnaît mes bienfaits? pourquoi c'qui se fait gendarme?

MARIANNE.

Tiens! pour arrêter les voleurs, les conspira-

teurs! avec ça qu'on dit qu'il y a des mouvemens dans les environs de Colmar...

POPLIQUET.

C'est pas vrai qu'il n'y a pas de voleurs! qu'il n'y a pas de mouvemens! c'est les gendarmes qu'a tout fait!

MARIANNE.

Allons! n'allez-vous pas accuser vot' cousin?...

POPLIQUET.

C'est les gendarmes! J'aime mes cousins, mamzelle Marianne, mais j'haïs les gendarmes... c'est ma philosophie, quoi! Qu'est-ce qui mange la soupe du troupier qu'a trimé de dessus la neige et de dessous le soleil, de l'ancien retiré présentement dedans ses foiliers, t'où c'qu'il exerce la modeste attribution de garde-champêtre? c'est les gendarmes! qu'est-ce qui touche sa paie aux anciens que le grand Napoléon leur z'avait enfouie dedans les caves des Tuileries, de quoi leur faire z'à tous et à leu z'enfans, des pensions avec la croix d'honneur? c'est les gendarmes! — Pour lors les gendarmes, qu'est malin, il présuppose un tas d'histoires... des révolutions... tout le tremblement... pour que le bourgeois il se dise : « Tiens! c'est mes bons gendarmes qu'empêche ça! » Eh qu'non! que les bons n'en font pas des révolutions! Et, ils en feraient!... on connaît son d'voir! j'suis t'un

magistrat z'irréprochable... dévoué zà mon roi zet au beau sesque !

Il embrasse Marianne.

— Vive l'empereur !

MARIANNE.

Laissez-moi, monsieur Popliquet ! vous me chiffonnez ; c'est toujours comme ça que ça finit avec vous ! vous en contez à toutes les filles du village ! à votre âge ! avec des cheveux gris ! fi !

POPLIQUET.

L'âge est une erreur de la nature, dont z'un troupier n'est pas la dupe !

MARIANNE, se débarrassant de lui.

Vous feriez mieux de ne pas tant boire, et d'vous résérver pour la contredanse que vous m'avez demandée... J'vas voir si M. le maire revient.

Elle sort par la droite.

POPLIQUET, s'élançant vers elle.

Dieu de Dieu ! qu'on le pincera le rigodon !...

Se sentant un peu étourdi.

— C'est vrai que je m'suis abandonné passionnément aux instructions de mon supérieur !

Tout le monde boit à la fois.

—Mais v'là z'un silence qu'est favorable aux vues d'l'autorité... j'peux prendre haleine ! l'ordre public est satisfaite !

MARIANNE, accourant.

V'là monsieur le maire !

Il monte l'escalier.

POPLIQUET, aux paysans.

Allons, enfans, debout, et vive not' municipal !

TOUS, se levant.

Vive monsieur le maire !

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, SIMON, JÉROME, JEUNES FILLES, et LA MARIÉE.

SIMON, pâle et ébouriffé.

C'est bien ! c'est bien, mes amis ! rendez-vous à la mairie !... je vous y rejoins ! — Marianne, mon écharpe !...

MARIANNE.

Ah, mon Dieu, not' maître qu'est que vous avez donc ? comme vous v'là ébouriffé !

SIMON, lui fermant la bouche.

Silence ! !

La noce se forme en rang, la mariée en tête au bras de Popliquet et précédée de deux violons. Elle sort par la porte de gauche, par où est entré Simon.

CHŒUR, en sortant.

A demain, etc.

Tout le monde sort excepté Simon et Marianne.

SCÈNE TROISIÈME.

SIMON, MARIANNE.

SIMON.

Ce que j'ai, ma pauvre Marianne! une multitude de révolutions qui me sont arrivées coup sur coup! je te conterai tout ça! mon neveu Claudet, d'abord, qui me tombe des nues!

MARIANNE.

Monsieur Henri! ah, qu'c'est heureux! il n'est pas mort! il va venir nous voir!

SIMON.

Il va venir! il n'a pas l'air d'en avoir envie du tout. Il s'établit à la ville... grand bien lui fasse! Mais quelle scène il nous a fait voir! une somnambule!... tu ne sais pas ce que c'est. — Une vraie somnambule, ma chère!... je n'aurais jamais consenti... mais il s'agissait de ce pauvre malheureux pour qui j'avais été là-bas...

MARIANNE.

Eh bien! monsieur Balthazar?

SIMON.

Il l'a fait exécuter... mort! mort, sous mes yeux!

MARIANNE.

Grand Dieu !

SIMON.

Silence, que la noce ignore... ces pauvres gens n'oseraient plus s'amuser. Mort, Marianne! et au moment où il m'a été prouvé qu'il était innocent! Et moi qui croyais bonnement que la justice... Ah, bien oui! je l'ai vue de près... et maintenant on m'accuserait d'avoir volé le clocher de Colmar avec la grosse cloche... comme disait un juge d'autrefois, un homme d'un grand sens, je commençerais par prendre la poste et passer la frontière...

MARIANNE.

Vous, not' maître !...

SIMON.

Je n'y manquerais pas!

Prenant l'écharpe des mains de Marianne et la mettant.

— Ce matin, Balthazar s'est éveillé dans un état effrayant... l'aventure d'hier... c'est clair... Il est convenu qu'on n'en ouvrira pas la bouche devant lui... ainsi ne va pas lui parler...

MARIANNE.

Il va donc venir ?

SIMON.

Oui. Figure-toi que, par un extraordinaire qui

paraît fabuleux, il n'y a pas pour les assises qui s'ouvrent demain une seule cause criminelle! pas un vol, pas un pauvre petit assassinat! Balthazar comptait sur un complot... il y a contre-ordre, dit-on; il n'y aura pas de complot... Alors, pour le distraire, sa femme l'amène ici... c'est moi qu'elle a chargé de l'amuser, de l'égayer... je te demande comme j'ai l'esprit à ça maintenant!

On sonne.

— hein! ce serait eux, déjà! et la noce qui nous attend!

MARIANNE, ouvrant la porte de droite.

C'est monsieur Henri! Vous v'là, monsieur Henri! je vous reconnais bien, allez!

CLAUDET, entrant une valise sous le bras.

Ma bonne petite Marianne!

Il l'embrasse.

— comme te voilà grande et belle, maintenant!...

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, CLAUDET.

SIMON.

Comment! c'est toi! Et le concours? Il t'est donc arrivé un malheur?...

CLAUDET.

Du tout, mon oncle.

SIMON.

J'en vois partout...

CLAUDET.

J'ai réfléchi... à votre amitié, à votre offre généreuse de partager avec moi votre clientèle. J'ai envoyé le concours à tous les diables... Un bon déjeuner aux élèves de l'hospice... nous avons bu à votre santé, et me voilà!

SIMON.

Quelle tête! Il me dit hier qu'il ne peut pas venir!... Allons! sois le bien venu... Mais nous avons nos affaires... Un mariage... la filleule de Marianne...

A Marianne.

—Dis donc, c'est pour toujours... Vas-tu être contente d'avoir un jeune maître, un beau garçon comme ça!

MARIANNE.

Ce bon M. Henri... à qui je faisais de si bonnes galettes... Mais donnez-moi donc votre valise... votre chapeau?...

SIMON.

Allons, Marianne! à la mairie! à la mairie! nous avons tout le temps de causer après!

CLAUDET.

Faites, mon oncle!...

Ils sortent par la droite. Marianne a pris le chapeau et la valise de Claudet et les a déposés sur une table au fond.

SCÈNE CINQUIÈME.

CLAUDET seul, les regardant s'éloigner.

A merveille ! Moi qui cherchais en arrivant un moyen de les éloigner... Elle peut venir, maintenant, car elle va venir seule... J'ai relu vingt fois son billet !

Il tire une lettre de son sein.

—Son ame était émue !... En traçant ce peu de mots... sa main tremblait ! Des larmes !

Il baise la lettre à plusieurs reprises.

—Oui ! des larmes ! c'est tout ce que j'aurai jamais d'elle.... Ah ! ma vie ! mon sang ! tout ce qu'elle me demandera...

On sonne.

—C'est elle !

Il va ouvrir.

SCÈNE SIXIÈME.

CLAUDET, LÉONTINE.

CLAUDET, avec joie.

Léontine !

LÉONTINE, ôtant son chapeau.

Nous sommes seuls, n'est-ce pas? personne ne peut nous entendre... Fermez cette porte.

CLAUDET, fermant la porte.

Quel trouble ! grand Dieu !

LÉONTINE.

Henri ! vous ne m'avez pas parlé de mon frère, hier ! l'avez-vous oublié ? C'était un enfant quand vous nous avez quittés... mais vous l'aimiez bien... Aujourd'hui, c'est un jeune homme ardent, téméraire... Compromis dans les troubles des écoles, à Paris, il a été poursuivi, forcé de s'expatrier. Nous le pensions en sûreté en Angleterre, à Brighton, où il s'était réfugié et où il s'occupait de commerce... Il est ici... à deux pas de Colmar !

CLAUDET.

Grand Dieu ! et qui a pu vous instruire ?

LÉONTINE.

Lui-même ! il me l'écrit ! Lui, déjà menacé de

poursuites criminelles, il a osé rentrer en France Depuis un mois... il court nos montagnes pour ourdir les trames de ce complot, qui n'est pas abandonné... Oh! non, je le connais.... mon cœur me le dit... Henri! c'est vous que j'implore... et puisque, sans vous compromettre, je puis réclamer votre secours, consentez à le voir... qu'il repasse la frontière... Dites-lui qu'il va plonger sa famille entière dans le désespoir, dans le deuil!

CLAUDET.

Doutez-vous de mon zèle à vous servir? Votre frère! je l'aime déjà! ce doit être un bon et loyal jeune homme... Parlez! où puis-je le trouver?

LÉONTINE.

Un messager va venir vous instruire du lieu de sa retraite...

CLAUDET.

Ah! qu'il vienne, et j'y vole sans perdre un instant! Je lui parlerai, je serai éloquent! il abandonnera son projet!

LÉONTINE.

O mon Dieu! vous consentez... de suite... sans hésiter... sans vous étonner, même?...

CLAUDET.

Que vous m'ayez choisi, moi, qui donnerais ma vie pour vous épargner un chagrin!

LÉONTINE.

Mais il est une autre personne qui avait droit de l'être avant vous... et pour elle, au moins, pour moi-même... je dois vous instruire du motif qui m'a détournée d'implorer son secours. Mon mari aime tendrement ma famille; oui, croyez-le.... il l'a adoptée comme la sienne même... Mais j'ai craint que l'idée seule de ce danger ne le troublât et ne lui devînt fatale....

Claudet détourne la tête avec un geste d'incrédulité.

— Ce langage vous étonne, je le vois. Mais hier, mon Dieu! l'avez-vous donc cru sur parole, quand il se glorifiait dans la plénitude de la force et de la santé? Tant d'exaltation et d'enthousiasme ne vous ont-ils inspiré aucun soupçon?

Avec accent.

— Il est malade... horriblement malade!

CLAUDET.

Que dites-vous?

LÉONTINE.

Que la poursuite d'un crime ou l'attente d'un châtiment réclame son énergie et son courage, il s'exalte alors, il se raidit contre lui-même, il devient tel que vous l'avez vu,.. le front haut, la parole assurée, inébranlable comme une statue d'airain! Mais, aussitôt que tout redevient calme

autour de lui, que rien ne nécessite plus l'intervention de son ministère, alors il retombe dans son épuisement et sa faiblesse... l'œil terne... la voix éteinte... voûté, chancelant comme un vieillard !

CLAUDET.

Lui !

LÉONTINE.

Aujourd'hui... vous allez le voir... Vous ne le reconnaîtrez plus.

CLAUDET.

Il serait vrai ! Mon oncle, hier, m'avait parlé d'une maladie grave qu'il a faite au début de sa carrière... Il le croit guéri !

LÉONTINE.

Fasse le Ciel qu'il le soit réellement !

CLAUDET.

Mais ce danger qu'alors il a couru... mon oncle n'a pu me le dire. Quel était-il?

LÉONTINE.

Hélas ! je l'ignore aussi. Deux personnes seulement en ont eu le secret : son père et le médecin qui l'a soigné. Tous deux sont morts.

CLAUDET.

Mais lui? Balthazar?

LÉONTINE.

Il ne croit pas avoir été malade!! Le seul souvenir qu'il ait conservé de cette époque fatale... c'est qu'il a passé toute une année dans une terre reculée du Berry, avec son père, qui reposait dans la même chambre que lui et ne le quittait pas d'un instant, entouré d'objets qui lui rappelaient sans cesse la vie pure et calme de ses premières années, les jeux de son enfance, et les soins, la tendresse angélique de sa bonne mère.... Mais il croit n'avoir éprouvé, pendant ce temps, aucune souffrance, aucun malaise.

CLAUDET.

Cela est étrange!... Mais son père, au moins, a dû vous instruire...

LÉONTINE.

Jamais! Quand son fils rappelait en sa présence ce voyage au Berry, le bon vieillard levait sur lui un regard indéfinissable d'amour, de crainte et de douce pitié... ses yeux se remplissaient de larmes. Mais si je l'interrogeais, il ne me faisait que des réponses vagues qui ne m'instruisaient ni de la cause de son mal, ni des moyens que l'on avait employés pour le guérir. Il mourut; et mon mari, qui jusque-là avait religieusement respecté ses ordres, rentra aussitôt dans le parquet, malgré mes larmes et mes prières; car, je ne puis me le cacher,

cet état est au-dessus de ses forces; il l'épuise, le tue...

Lui prenant la main.

—Henri! je vous confie tous mes chagrins... J'ai senti que le seul moyen d'enchaîner votre silence, c'était de vous tout dire.

Ah! c'est mon mari! c'est le père de mon enfant! Vous vous êtes dévoué, vous aussi! Jamais une plainte, un reproche ne s'est échappé de votre bouche! Vous disiez : « C'est pour elle! » Et vous étiez fier, heureux d'assurer mon repos. mon avenir.... Quel droit aurais-je aujourd'hui d'être plus heureuse que vous, moi qui avais si souvent demandé à Dieu de partager votre sort, quel qu'il fût? Eh bien, oui! il m'a donné une destinée semblable à la vôtre... une destinée de sacrifice et de résignation.... Ne nous plaignons pas, mon ami, et si votre dévouement a été sincère, sachez comprendre et respecter le mien!

CLAUDET.

Ah! je serais le dernier des misérables, indigne de vivre, indigne de vous avoir jamais aimée, si je trahissais la confiance que vous me témoignez. Mais, puisqu'il ne ferait pas le sacrifice de sa carrière, il est nécessaire de l'étudier, de le voir souvent, de vivre avec lui!... Ah! ce n'est pas l'affaire d'un jour... mais avec le temps, en nous entendant bien, nous en viendrons à bout. Songeons d'abord au plus pressé! Votre frère!... il ne faut pas qu'il

reste un jour de plus en France. — J'entends du bruit! quelqu'un se dirige de ce côté ! L'homme que vous attendez peut-être...

Il va à la porte de droite.

LÉONTINE, se précipitant à la porte.

Non! c'est mon mari! c'est sa voix!... il est poursuivi... il a besoin de secours!...

BALTHAZAR, entrant.

Misérables ! arrêtez! que me voulez-vous? laissez-moi! laissez-moi!

Il va tomber à gauche sur une chaise. Il est pâle et accablé. Léontine est près de lui. Claudet est un peu en avant. Trois paysans entrent; Simon, au milieu d'eux, les arrête. — La nuit vient. Le théâtre commence à s'obscurcir.

SCÈNE SEPTIÈME.

LÉONTINE, BALTHAZAR, CLAUDET, SIMON, TROIS PAYSANS.

SIMON, les contenant.

Là! là! qu'est-ce que c'est que ça! des actes de violence! une émeute dans ma maison!

UN PAYSAN.

C'est lui qu'a fait périr Paturin! Nous étions tous trois à la ville! V'là un sort sur le pays, maintenant!

SIMON.

Du tout! Quelle idée! est-ce que je vous ai jamais laissés dans l'embarras? — Comment, père Picard! notre adjoint! qui devrions donner l'exemple du bon ordre! Qui est-ce qui a mis au monde les trois marmots qui grouillent à la ferme? qui est-ce qui va encore faire venir à bien le quatrième! Ça presse, père Picard;

En confidence.

— ça sera peut-être pour cette nuit!

PICARD.

Vrai!

SIMON.

Allons !... vite !...

Il sort.

Aux autres paysans.

— Et nous, mes enfans, pour cette fois, on ne dira rien ! mais par égard pour la noce, vous vous tairez ; — vous irez passer la nuit auprès de la pauvre veuve que j'ai ramenée ce matin...

Leur donnant de l'argent.

— Vous lui remettrez cela de ma part... demain, j'irai la voir, et Marianne lui portera un pot-au-feu et du linge pour son enfant...

BALTHAZAR.

Elle est pauvre ? malheureuse ?

Il tire sa bourse et la donne à Simon.

SIMON, *aux paysans.*

Il est bon au fond ! Allons ! et surtout jusqu'à demain bouche cousue.

Il sort avec eux.

SCÈNE HUITIÈME.

LÉONTINE, BALTHAZAR, CLAUDET.

Balthazar est absorbé, l'œil fixe, pâle et courbé; Léontine, les larmes aux yeux, le montre à Claudet.

LÉONTINE.

Eh bien! vous ai-je trompé?

CLAUDET, **s'approchant de Balthazar et le contemplant avec effroi.**

Quel changement!

BALTHAZAR.

Cette attaque soudaine m'a troublé, m'a ému... Quelle ignorance et quel fanatisme! C'est comme ces bourgeois! ils m'accusent maintenant, sans doute! Quand l'ordre est menacé, ils sont cruels et vindicatifs; et quand la justice a sévi, ils nous laissent responsables des châtimens qu'ils ont provoqués. Et les journaux! s'ils m'attaquent!...

Il tire plusieurs journaux de sa poche.

— je leur répondrai, je les poursuivrai!... je... Ah! je suis accablé!... anéanti!... je souffre! j'ai froid!...

LÉONTINE.

Laissez là ces journaux qui vous tourmentent!

Elle les lui prend et les jette sur la table.

— Approchez-vous de moi! mettez vos mains dans

les miennes. Vous ne m'avez pas donné de nouvelles de notre chère Henriette !... Vous a-t-elle bien embrassé pour moi en vous quittant?

BALTHAZAR.

Bonne Léontine ! c'est une existence bien triste et bien sévère que je vous ai faite !

LÉONTINE.

Ne parlez pas ainsi ! Les femmes sont si fières qu'on ait besoin d'elles ! si heureuses du bonheur qu'elles font éprouver !

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, SIMON, puis MARIANNE et PIERRE, une falourde et une chandelle à la main; MARIANNE allume les flambeaux. — Le théâtre s'éclaire.

SIMON, à Balthazar.

Ils sont partis un peu confus et repentans. Ce cher Balthazar! Ah ça!

Faisant des signes d'intelligence à Léontine.

— Il est donc convenu que nous allons nous amuser et prendre un peu de bon temps! Je vous donne ma chambre, comme d'ordinaire, la plus belle : c'est tout simple. Vous allez monter vous y reposer un instant : il y a bon feu. Pendant ce temps-là, on en fera ici, et Marianne mettra le couvert. Allons, Claudet! donne le bras à ton vieux camarade.

BALTHAZAR, prenant le bras de Claudet et s'efforçant de sourire.

Oui, comme autrefois aux heures de récréation et au temps des vacances.

Cherchant le bras de sa femme.

— Ma femme! ma bonne Léontine!

SIMON.

C'est ça! plus de soucis, plus d'affaires! et de la gaieté, morbleu! beaucoup de gaieté! Ah! ah!

A Léontine.

— Êtes-vous contente ?

LÉONTINE.

Oui, bon docteur.

BALTHAZAR, soutenu par Claudet et sa femme.

Ma foi ! le docteur a raison ! plus d'affaires ! tout au plaisir et à l'amitié.

Ils montent l'escalier du fond et disparaissent.

SCÈNE DIXIÈME.

SIMON, MARIANNE, mettant le couvert, PIERRE, arrangeant le feu; plus tard, ÉMILE.

SIMON.

J'ai beau me battre les flancs, c'est plus fort que moi... sa présence me donne la chair de poule. Dire que la justice va passer la nuit dans ma maison, que nous allons dormir côte à côte, après ce qui s'est passé !... Brr... ah ! et la noce que j'oublie, qui attend à la petite porte du jardin.

Il prend une clef à la muraille.

—Allons, Marianne, vite, du feu et le couvert.

Il sort par le fond. Marianne se dispose à sortir; un jeune homme entre vivement par la droite.

LE JEUNE HOMME, à Marianne.

C'est ici la maison du docteur Simon, n'est-ce pas ?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Son neveu Claudet est ici ? Remettez-lui cette carte à lui seul : vous entendez ? à lui seul. C'est très-pressé : j'attendrai là.

MARIANNE, le voyant s'asseoir au coin du feu.

Eh bien ! il est sans gêne.

Elle donne la carte à Pierre qui monte l'escalier du fond. Marianne met le couvert.

LE JEUNE HOMME, les pieds sur les chenets.

Un ancien carbonaro ! C'est une bonne fortune !.. Il va être fier, heureux de ce que nous avons fait ! il sera des nôtres... il se mettra à notre tête, c'est sûr !

MARIANNE, voyant descendre Pierre.

V'là M. Claudet qui vient, monsieur.

A Pierre.

— Allons faire un tour à la noce, voir comment ça se passe dans le jardin, et puis nous monterons le souper.

Ils sortent par le fond. Claudet descend l'escalier.

SCÈNE ONZIÈME.

CLAUDET, ÉMILE.

CLAUDET, *descendant précipitamment.*

Imprudent! oser venir jusqu'ici!

ÉMILE.

Quand il y a du danger je ne cède la place à personne! d'ailleurs, moi seul je pouvais vous expliquer nos plans et vous déterminer à les partager...

CLAUDET.

Les partager! et je ne suis ici que pour vous les faire abandonner!

ÉMILE.

Vous!

CLAUDET.

Silence!

Bas.

— Au nom d'un sentiment sacré... du sentiment de famille! vos amis vous comprendront, ils seront les premiers à vous approuver! votre beau-frère est là...

ÉMILE.

Lui! qui a été pour nous sans pitié... Mes frères sont ceux qui se dévouent avec moi, qui partagent

mes dangers, qui vivent de ma vie et meurent de ma mort !...

CLAUDET.

Pour votre sœur au moins, qui vous prie à genoux, qui vous demande grace pour elle, pour son enfant !

ÉMILE.

Ma bonne Léontine !.. elle est là aussi ! et je ne puis la voir !.. ah ! mon premier soin a été de la rassurer. Pour elle, j'ai plaidé la cause de son mari ; il ne sera pas poursuivi malgré l'acharnement qu'il a mis à nous condamner ! on le laissera se retirer et vivre de repos, ce qui lui convient !..

CLAUDET.

Oui ! vous êtes bon, généreux ! vous ne voudrez pas réduire votre sœur au désespoir. Toutes les chances vous sont contraires... des forces considérables ont été concentrées dans le département... songez que chaque tentative inutile décourage les cœurs faibles, compromet la cause que vous défendez ! les hommes de cœur qui se font tuer avant le temps sont autant de bras de moins pour les révolutions. Moi aussi, j'ai été carbonaro, brûlant d'agir, impatient comme vous ! je sais ce qu'il en coûte d'attendre !... mais par patriotisme on se fait une raison. On se dit : je ne ferai pas faute au pays, au moins ! je serai là quand le moment viendra !

ÉMILE.

Il est venu ! Les régimens concentrés sur Colmar nous sont dévoués ! Celui qui tient la garnison est rempli de nos amis ! Nous avons dépisté les craintes et les recherches du pouvoir... et cette nuit...

CLAUDET.

Cette nuit ?

ÉMILE.

A deux heures, nous nous réunissons armés à une lieue de Colmar... nous arborons le drapeau tricolore, nous pénétrons dans la ville !... une fois un point fixe assuré au parti, toutes les provinces se soulèvent !...

CLAUDET.

Malheureux ! le drapeau tricolore... les armes à la main ! mais c'est la mort !...

ÉMILE.

Quand il s'agit du bonheur du pays et de sa liberté... il n'y a que les lâches qui la craignent !

CLAUDET.

Ah ! la vôtre n'est pas seule en danger..... Et votre sœur ! que deviendra-t-elle ? non, je l'ai promis ! vous n'irez pas ! je m'attache à vous !!

ÉMILE.

Monsieur !! vous augmentez mes chagrins de

famille sans ébranler ma détermination. J'ai promis ! mon honneur est engagé !... Je suis venu à vous sur la foi des dangers que vous avez courus, croyant que vous seriez heureux de partager avec nous ceux que nous bravons aujourd'hui. Vous ne le pouvez pas.

S'en allant.

— Je ne vous demande rien que le secret... Adieu !

CLAUDET.

Ah ! vous êtes un digne et brave jeune homme ! vous tenez votre parole ! du cœur ! c'est bien !!... puisque vous ne pouvez céder à mes prières ... c'est moi qui vous suivrai...

ÉMILE, joyeusement.

Victoire !.

CLAUDET, vivement.

Ah ! pour vous sauver, car votre perte est inévitable !... et, une fois votre entreprise échouée, vous me laisserez tout prévoir, tout disposer pour votre fuite... je ne vous quitterai que quand vous aurez passé la frontière.

ÉMILE, gaiement.

Tout ce que vous voudrez, pourvu que vous veniez avec nous !

CLAUDET, entendant du bruit.

Silence !

Émile se dispose à sortir.

— Où vous trouverai-je? le lieu de la réunion?

ÉMILE.

Je vais prévenir quelques amis et je reviens sur mes pas. A dix heures, soyez prêt ! je vous prendrai !

Il sort par la gauche.

Marianne apporte les plats, le pain et les assiettes, du vin, des verres, et dispose tout sur la table.

CLAUDET.

Allons ! c'est moi qui suis dans le complot, maintenant !... pourvu que sa pauvre sœur ne puisse soupçonner !...

SCÈNE DOUZIÈME.

SIMON, arrivant par le fond; BALTHAZAR et LÉONTINE, descendant l'escalier; CLAUDET, allant au-devant de Léontine.

SIMON.

A table! à table! voici le souper, et vive la joie!

A Balthazar qui descend.

— Vous ne voulez pas faire d'abord un tour à la noce, n'est-ce pas? car nous avons une noce en bas, et c'est un bruit... une gaieté!

BALTHAZAR, descendant l'escalier.

Non, docteur! je ne me sens pas disposé...

SIMON.

C'est ce que je disais! soupons d'abord... de bon vin vieux... un fromage à la crême et la chansonnette au dessert...

BALTHAZAR, s'asseyant au coin du feu.

Non! je n'ai pas faim! je ne souperai pas!

SIMON, restant interdit devant lui.

Ah!!

CLAUDET, bas à Léontine.

Il est venu lui-même, ici, tout à l'heure!...

LÉONTINE.

Ciel!

CLAUDET.

Soyez sans inquiétude ! il retourne à Londres, il repasse la frontière !

LÉONTINE, avec joie.

Il se pourrait ?

CLAUDET.

Oui ! oui !

A part.

— Au fait ! un peu plus tôt, un peu plus tard, ça ne peut pas lui manquer...

SIMON, à Léontine, regardant Balthazar.

Ah çà ! que diable est-il venu faire ici, alors ? N'importe ! à table !

A Marianne.

— Allons !

Marianne et Pierre apportent le souper et le placent sur la table. — Tout le monde s'assied.

A Claudet.

Voici un civet de lièvre auquel tu ne seras pas fâché de dire deux mots... sers de cette crême à Léontine... mais d'abord, si nous buvions un coup de mon vieux jurançon... il m'en reste encore. Tu vas m'en dire des nouvelles.

A Claudet, qui a bu.

— Hein ? ça chauffe, n'est-ce pas ? Encore...

Il lui verse.

— Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

A Léontine.

— Et vous aussi.

Il lui verse.

— Et moi !

Il se verse.

—Et tout le monde !... Il faut se mettre en gaieté... ça vous ragaillardit...

LÉONTINE, *gaiement.*

Prenez garde, docteur, de conserver votre tête !..

SIMON, *avec distraction.*

Oui ! je tiens à la garder sur mes épaules... malgré tous les réquisitoires... hein ? diable... oui...

Haut.

— Eh bien ! une santé ! la santé de Balthazar.

Se reprenant.

Qu'est-ce que je dis donc ? comme s'il avait besoin de ça, lui qui se porte comme un Hercule !

Cherchant.

— La santé... la...

Gravement.

— la santé du roi, belle dame ?

BALTHAZAR, *feuilletant un journal.*

Si vous parlez toujours, docteur, je ne pourrai pas vous donner les nouvelles...

LÉONTINE, *avec inquiétude.*

Les nouvelles ?

SIMON.

Oui ! bonne idée ! il faut se tenir au courant...

il y a quelquefois dans ces gazettes de bonnes petites drôleries...

A Léontine.

— ça le distraira !

BALTHAZAR.

Il est question de la séance de votre neveu... le journal raconte tout ce qui s'y est passé... jusqu'aux moindres détails...

SIMON, s'étranglant.

Hein !

LÉONTINE, regardant Claudet.

Grand Dieu !

CLAUDET.

Inutile de nous le lire alors...

Ils entourent Balthazar et cherchent à lui enlever le journal des mains.

LÉONTINE.

Mon ami !...

BALTHAZAR, affectant le plus grand calme.

Que craignez-vous ? je veux lire ce journal !...

Avec froideur et fermeté.

— je le veux...

Léontine fait signe à Simon et à Claudet, qui se retirent lentement. Tout le monde est assis, mais on ne mange plus.

BALTHAZAR.

Ils m'observent ! ils se méfient de moi !

Haut, parcourant des yeux.

— Eh bien ! je suis tranquille !... et pourtant, ils m'injurient !... ils me déchirent !...

Lisant par fragmens.

— « Il ne suffit pas d'être fils de magistrat... » — C'est à mon père qu'ils s'attaquent !... les misérables !

Lisant.

— « On s'exalte, on pousse jusqu'à l'enthousiasme » un courage qu'on n'a pas ! » —

A part.

— Qu'on n'a pas !

Haut.

« Et au milieu de cette fièvre morale qui dévore » les années comme des jours, on se trouve tout » à coup en face d'une... erreur !...

Il achève à voix basse.

— » On acquiert la preuve que de bon et d'inoffensif que l'on était, on est venu à faire tomber » la tête d'un innocent ! » — D'un innocent? c'est impossible !

Tout le monde se lève avec effroi.

Cherchant dans le journal.

— Quelle preuve en ont-ils ? ah ! à la fin de l'article...

LÉONTINE.

Je vous le demande en grace !... laissez là ce journal !

SIMON.

C'est vrai ! pourquoi se faire mal ! se tourmenter ?

BALTHAZAR.

Non ! non ! c'est un indigne mensonge... j'en aurai raison ! je veux le lire ! je veux le confondre !...

Il parcourt des yeux le journal.

LÉONTINE, à Simon et à Claudet.

O mon Dieu ! depuis le fatal événement d'hier... je suis parvenue à éloigner de lui tous les papiers qu'il a reçus, et je tremble que quelque nouvelle...

Elle s'approche lentement ; Simon et Claudet s'approchent aussi de Balthazar avec précaution.

BALTHAZAR, lisant sur le devant de la scène.

« Une dépêche arrivée par le télégraphe... deux » heures après le supplice de Paturin... » — Et c'est par le journal que je l'apprends !

Lisant.

— « Ordre de suspendre son exécution !... »

Se parlant.

— La suspendre ! et pourquoi ?

Lisant.

— « Un nommé Patruccio.. »

Se parlant.

— Oui, il habitait Colmar... un compatriote.. du général ! il fut soupçonné d'abord... mis en juge-

ment... et acquitté... pourquoi rappeler son nom? la loi ne peut plus rien sur lui!

Lisant.

— « La police vient d'acquérir la preuve que le » nommé Patruccio est le véritable auteur de l'em- » poisonnement?... »

Se parlant.

— Lui! c'est impossible...

Lisant.

— « Il attirait Paturin chez lui... le faisait boire... » et mêlait dans ses mains, sans qu'il s'en doutât, » le poison aux médicamens. » — Quelle horreur.

Il lit bas et pousse un cri.

— Ah! plus de doute... c'est lui... c'est fait de moi!

Il se laisse tomber sur son fauteuil.

TOUS, *l'entourant.*

— Grand Dieu!

BALTHAZAR, *se relevant vivement.*

Quoi? comment? que voulez-vous?

LÉONTINE.

Ce journal, que vous annonce-t-il donc?

BALTHAZAR.

Rien... rien qui m'émeuve, je pense... Voyez! je suis calme.

Repoussant Léontine qui veut prendre le journal.

— Vous ne le lirez pas!

Il le froisse et le jette au feu.

— Mais vous me regardez... pourquoi m'entourer et quitter la table?... vous finirez par m'inquiéter sur moi-même... ma présence peut-être vous gêne?...

LÉONTINE.

Ah! vous ne le pensez pas!...

BALTHAZAR.

Eh bien! continuez donc... ne vous inquiétez pas de moi... nous sommes ici pour nous distraire!... à la campagne, entière liberté... je veux être libre aussi, moi!

Il les fixe du regard en avançant vers eux, les force de s'asseoir en silence et de reprendre le repas, puis il traverse le théâtre en proie à une agitation concentrée.

— Cet infâme empoisonneur! ce Patruccio! acquitté! absous par le jury! et que la loi ne puisse rien sur lui!... Il vivra, lui! il y aura un homme, sous le soleil, dont chaque soupir d'existence sera une raillerie amère contre la loi, contre la justice, contre la magistrature tout entière... un homme qui a sur sa tête le sang du général et celui de ce pauvre malheureux d'hier!... car c'est lui, c'est son silence qui a été cause de sa mort... Oh oui! c'est lui seul!! — Cette scène d'hier, le langage de cette femme! quel homme raisonnable pouvait y croire?.. et il était innocent, cependant! il était innocent!

Regardant Simon, Claudet et sa femme.

— Ils m'observent toujours!

Il s'approche de la table avec un visage calme et souriant.

LÉONTINE, à Claudet.

Quelque nouvelle que je ne puis deviner... l'aura saisi et troublé !...

L'apercevant.

— Allons ! docteur, un peu de gaieté... répondez à tout ce qu'il vous dira.

SIMON.

De la gaieté ! elle croit que c'est facile !... du diable si je sais ce qu'il a, mais à chaque instant il me fait des souleurs....

Le voyant s'asseoir à côté de Claudet.

— Bon ! le v'là par ici maintenant !

BALTHAZAR.

Le journaliste fait votre éloge, Claudet, et chose étrange ! lui, qui s'est vingt fois moqué du magnétisme, il déclare y croire désormais, en adopter toutes les conséquences... c'est comme votre oncle... il y croit aussi maintenant.

SIMON.

Moi !...

LÉONTINE.

Ne le contrariez pas !

BALTHAZAR.

Vous y croyez, docteur ?

SIMON.

J'y crois...

Sur un signe de Léontine.

— Eh bien oui... il y a des choses... quand on les a vues... Mais imaginer cependant que sans aucune espèce de pharmacie... on peut guérir les gens... par le moyen de...

Gestes.

CLAUDET.

Eh, mon Dieu ! ce sont d'abord des exceptions fort rares ; pour un exemple qui réussit, il y en a tant qui trompent toutes les prévisions... mais, quant au fait lui-même... est-ce donc si merveilleux ? la vue instantanée d'une personne chère, que l'on n'attendait pas... dilate le cœur... fait circuler dans tout le corps le sang et la vie avec plus d'abondance... l'attouchement d'un pestiféré donne la peste... pourquoi s'étonner que la main loyale et pure d'un ami, qui donnerait la moitié de sa vie pour sauver celui qu'il aime, puisse transmettre à un pauvre malade un peu de calme... du courage et de la santé ?...

Balthazar, qui l'écoute avec préoccupation, approche sa main peu à peu et la laisse tomber dans celle de Claudet. — Bas à Léontine.

— Le poulx n'est pas agité ! cette nouvelle était sans doute sans importance...

SIMON.

Oui, mais reste encore la grande histoire des... ça m'a paru toujours une chose fort drôle... que d'endormir quelqu'un...

Gestes de passes. — Il jette les yeux sur Balthazar, et, frappé de l'immobilité de ses traits, il l'indique du doigt et dit à voix basse.

— Ah, mon Dieu !... regardez donc !..

BALTHAZAR, préoccupé.

Quand nous étions dans le Berri... mon père me prenait chaque soir dans ses bras... il me disait : Dormez !... et je m'endormais !!

Simon, Claudet et Léontine se regardent saisis et étonnés.

SIMON, baissant la voix.

Tiens !.. il s'endormait ?..

CLAUDET, de même.

Quand il était dans le Berri ?..

LÉONTINE, bas à Claudet.

Il n'en parle jamais qu'avec répugnance... il n'y consentira pas !...

CLAUDET.

Peut-être !

Reprenant la main de Balthazar.

— J'ai vu des exemples... où la volonté seule... le son de la voix...

BALTHAZAR, revenant à lui et retirant sa main.

Hein ?

Il se lève tout-à-coup ; tout le monde se lève aussi.

LÉONTINE, invitant Simon à détourner la conversation.

Docteur ?...

SIMON, élevant la voix.

Allons ! laisse-nous tranquille !.. avec ton magnétisme..? tu ne peux plus parler que de ça !

A Balthazar.

— Il en deviendra monomane...

BALTHAZAR, se levant.

Monomane!..

Marianne et Pierre enlèvent ce qui est sur la table et la rangent de côté.

BALTHAZAR, amenant Simon près de la rampe.

— On ne les a pas tous guéris, les monomanes!...

SIMON.

Ne parlons pas de ça!

BALTHAZAR, le retenant à part.

Si fait!.. cet homme d'hier? il était monomane! vous l'avez dit!

SIMON.

On se fait des idées...

BALTHAZAR.

Il l'était! j'en suis sûr!

SIMON, à part.

Diable!... ils me laissent là tout seul... qu'est-ce qu'il va me dire maintenant?...

BALTHAZAR.

Mais comment cette maladie terrible lui est-elle venue, docteur?

SIMON.

Dame!.. il ne sortait pas de vos cours d'assi-

ses... au milieu de tous ces procès criminels... tout le monde n'a pas une tête.... ça commence toujours par une idée fixe.

BALTHAZAR.

Une idée fixe... oui.

A lui-même.

— Le misérable se rira de moi !

Haut à Simon.

— Une idée fixe !.. je sais très-bien ! mais le moment... l'instant précis où ce pauvre homme s'est cru l'auteur de tous ces crimes ?... où il a dit : C'est moi !... j'ai tué !... j'ai volé !...

SIMON.

Dame ! ça valait encore mieux que s'il l'avait fait, n'est-ce pas ?

BALTHAZAR.

Quoi ! sa maladie pouvait aller jusque-là ? il aurait pu répandre le sang... assassiner ?...

SIMON.

Certainement... je le dis dans mon mémoire... il y a des monomanes qui jasent ; d'autres... qui agissent !

BALTHAZAR, *vivement.*

Ah ! je vous remercie... vous diminuez mes regrets, docteur ! je suis moins malheureux que je ne pensais !..

SIMON.

Après ça... ça vous prend comme toutes les maladies; quand la disposition y est, il suffit d'une étincelle pour mette le feu aux poudres : un saisissement ! une commotion !

Grand bruit de voix sur la route à droite.

— Qu'est-ce que c'est? un accident, je suis sûr !

MARIANNE, entrant.

Un homme qu'a roulé avec son cheval dans le grand fossé qu'est sur le bord de la route.

SIMON.

Là ! tous les jours il arrive des malheurs! j'ai beau écrire au sous-préfet... le sous-préfet écrit au préfet... le préfet au ministre... le ministre répond quand il y pense; et en attendant tout le département aura eu le temps de s'y casser le cou !...

A Marianne.

— C'est peut-être grave?

MARIANNE.

Vlà qu'on l'apporte presque évanoui !

Entre un homme vêtu simplement, soutenu par des paysans.

SIMON.

Fais-le conduire dans une chambre... la chambre bleue...

Indiquant celle de gauche.

— Là.

A Claudet.

— Allons! mon garçon, te voilà un client... il t'appartient de droit, celui-là! entre en fonctions, et distingue-toi!

BALTHAZAR.

Vous disiez, docteur, un saisissement?...

SIMON.

Quoi? ah oui!... une secousse, une forte commotion qui détermine la révolution, et alors...

Il va au devant de l'étranger qui arrive soutenu par plusieurs paysans; Marianne va chercher la bouilloire à la cheminée; Claudet donne ses soins à l'étranger; Léontine s'est rapprochée du groupe.

BALTHAZAR, se trouvant tout à coup seul devant l'étranger que l'on soutient et qui reste un instant affaibli sans pouvoir marcher.

— Ah!!...

Il tombe assis.

— Patruccio! ce n'est pas une vision! je devais le retrouver devant moi! là!! face à face! — Que veut-il? d'où vient-il?...

Claudet dirige lentement l'étranger et ceux qui le soutiennent vers la chambre de droite. Balthazar recule devant lui, en silence. L'étranger disparaît par la porte de gauche.

BALTHAZAR, sur le devant de la scène.

Mais le Ciel se charge de le poursuivre... Cette chute... elle lui sera fatale... il en mourra peut-être... oh oui! il en mourra!

LÉONTINE, à Claudet qui rentre.

Eh bien?

CLAUDET.

Ce ne sera rien ! il reprend déjà connaissance !

BALTHAZAR, à part.

Rien !

Sa physionomie exprime une préoccupation sombre.

CLAUDET, aux paysans.

Vous pouvez vous retirer, mes amis.

Les paysans sortent.

A son oncle.

— Mais il parle de repartir dans un instant... je ne pense pas que ce soit très-prudent !...

SIMON.

Eh bien ! qu'il passe la nuit ici... Tu es sûr qu'il n'y a ni fractures ni contusions ?...

CLAUDET.

Aucune !

Cherchant dans la pharmacie dont il ouvre plusieurs tiroirs.

— Il suffira d'une nuit de calme, de repos... et demain il sera aussi bien portant qu'avant l'accident !...

Il rentre dans la chambre de gauche.

SIMON.

Il a de l'assurance... de l'aplomb !... je suis content de lui !

MARIANNE, sortant de la chambre de gauche.

Oui, monsieur !... votre cheval sera prêt... je vous avertirai dans un quart d'heure !

Elle achève le ménage et prépare les bougeoirs.

LÉONTINE, à son mari.

Eh bien! mon ami, à quoi rêvez-vous donc?

BALTHAZAR, revenant à lui.

Moi!!... j'ai tout entendu... parfaitement!.. cet homme ne court aucun danger, n'est-ce pas?

LÉONTINE.

Oui! voyez le pouvoir merveilleux d'un docteur! un peu de sommeil, dit-il, il n'y paraîtra plus!

CLAUDET, sortant de la chambre où est l'étranger, à son oncle.

Maintenant, il faut le laisser reposer... il consent enfin à rester quelques instans.

Il dépose sa trousse sur la table, l'ouvre et met en ordre les instrumens.

BALTHAZAR.

A quoi notre cher Claudet est-il donc occupé là?

CLAUDET.

Je prépare ma trousse pour accompagner demain mon oncle dans ses courses... et soit dit sans vous déranger... je ne serai pas fâché de me coucher de bonne heure...

Regardant la pendule.

— Neuf heures et demie... il ne peut être loin maintenant!

BALTHAZAR, regardant la trousse.

Singuliers instrumens! vous les faites servir à

prolonger la vie des hommes, vous !... Eux ! ils en feraient des instrumens de meurtre... Ah ! cette vue me fait mal !

Claudet a fermé sa trousse et la laisse sur la table.

CLAUDET, à Marianne.

Allons, allons! dépêchons!

LÉONTINE, bas à Simon en montrant son mari.

Eh bien, docteur?

SIMON, de même.

Rien d'effrayant; c'est toujours la même chose; de l'exercice, des distractions... et puisqu'il n'y a pas une cause pour les assises... pourquoi ne prendrait-il pas ses vacances quinze jours plus tôt?

LÉONTINE.

C'est arrangé déjà... maman vient nous prendre ici demain, avec ma chère petite Henriette... et elle nous emmène dans le Bearn Vous viendrez nous joindre, n'est-ce pas? vous nous amenerez encore votre neveu, comme autrefois...

SIMON.

Nous verrons ça! il faut d'abord que je l'installe.

CLAUDET, haut.

Ah ça! mon oncle, je ne sais pas si l'on est chez vous dans l'habitude de faire de la nuit le jour... mais je vous déclare que je suis fatigué...

A Marianne.

Allons, allons! dépêchons!

Marianne allume les bougeois.

BALTHAZAR.

Comment! déjà?

CLAUDET.

Il le faut! diable! et les malades qui nous feront peut-être reveiller au milieu de la nuit!

A Marianne.

— Allons, allons!

BALTHAZAR.

Je n'aurais pas voulu vous quitter si tôt...

Se pressant au milieu d'eux.

— Je ne sais pourquoi... mes bons amis... mais cette séparation me coûte... elle me fait mal!..

SIMON.

Nous nous retrouverons demain de bon matin... Bon soir! bon soir!..

BALTHAZAR, absorbé.

Oui demain!... de bon matin!...

SIMON, à Marianne.

Suis-les; vois s'ils n'ont besoin de rien.

Marianne monte avec eux.

Léontine emmène Balthazar, qui monte avec elle l'escalier, mais avec distraction et en fixant la porte de gauche. La scène entre Claudet et Simon continue. Balthazar est resté seul sur l'escalier, l'œil fixé sur la chambre de droite; sa femme revient un instant après le chercher. Ils disparaissent.

SCÈNE TREIZIÈME.

SIMON, CLAUDET.

SIMON.

Et bien, qu'est-ce que tu dis de tout ça ?

CLAUDET.

Ah ! cela me parait grave ! tout à l'heure j'étudiais son regard et le jeu des muscles de son visage... j'écoutais les mouvemens convulsifs de sa respiration... c'est un homme chez qui la fatigue et des émotions au-dessus de ses forces... ont peut-être épuisé et ruiné tous les élémens de la vie...

SIMON.

Lui ! voilà bien ces jeunes gens de Paris ! ça tranche... ça vous couche tout de suite un homme sur le carreau...

CLAUDET.

Vous me demandez mon avis ?

SIMON.

Il n'y a pas de doute. Je te demande ton avis... j'étais bien aise de savoir... mais ton avis n'a pas le sens commun ; tu verras quil va dormir comme un sourd et que demain il se levera bien portant et dispos... plus gaillard que toi et moi...

Prenant son bougeoir.

— Ne me parlez pas de ces malades d'imagination, ces constitutions à vapeurs, à spasmes, à hallucinations... ces gens qui n'ont rien et qui souffrent de tout; un jour frais et vigoureux... le lendemain, débiles et rachitiques... on n'y comprend rien... on se perd là-dedans... et il y a de quoi devenir maniaque comme eux... mais une bonne fluxion de poitrine... une bonne fièvre bilieuse... une excellente coqueluche... Ah ! parlez-moi de ça... Je me plonge là-dedans avec délices... je peux dire prenez-moi un grain de quinine, une once de gomme... et à jour fixe prédire la guérison...
— Voilà des maladies précieuses et respectables...
— Tu ris ! Eh bien, mon cher, je t'en souhaite de pareilles... pas à toi, bien entendu... mais à tes malades...

Écoutant.

— Hein ! ils ont établi la danse dans la grange... bien... je l'aurai tout près... je n'en suis pas fâché, après toutes ces diables d'histoires... ça m'empêchera de faire de mauvais rêves.

Il se dispose à sortir.

ÉMILE, en costume de gendarme, passant par la fenêtre.

Il n'y a plus personne ?

SIMON, revenant.

Hein?

CLAUDET.

Malheureux !

Émile disparaît.

A son oncle.

—Je vous disais bon soir, mon oncle.

SIMON.

A demain, à demain, mon garçon.

Il sort par la porte de droite d'avant-scène.

ÉMILE, sautant dans la chambre.

Il est parti n'est-ce pas? depuis un quart d'heure je me tenais aux barreaux de l'échelle qui ma servi fort heureusement à monter jusqu'ici.

CLAUDET.

Et pourquoi ce costume?

ÉMILE.

Il nous servira de sauve-garde. Je savais qu'une brigade de gendarmerie passait la nuit dans les environs... et j'ai leur mot d'ordre.

Marianne descend l'escalier du fond; Claudet l'aperçoit.

CLAUDET, poussant Émile dans l'alcôve.

Soyez muet, ne vous montrez pas.

MARIANNE, descendant l'escalier.

Cher amour de petite femme! est-elle heureuse! elle dort déjà la tête appuyée sur ses petites mains!...

Elle se dirige vers la chambre où repose l'étranger.

— Mais je peux maintenant avertir notre voyageur que son cheval est sellé en bas depuis un quart d'heure...

CLAUDET, *devant la porte de gauche.*

Du tout! il passe la nuit ici... c'est convenu avec mon oncle.

MARIANNE, *voulant entrer.*

Oui... mais lui qui m'a bien recommandé de l'avertir.

CLAUDET.

Il dort.

MARIANNE.

Il dort! déjà! mais s'il se réveille?..

CLAUDET.

Il ne se réveillera pas... je te dis qu'il ne se réveillera pas!

MARIANNE.

Comme vous me dites ça, mon Dieu! il n'y a pas besoin de se mettre en révolution... est-ce que c'est quelqu'un de suspect?...

CLAUDET.

Du tout! mais va-t'en! Allons, ma petite Marianne, nous sommes de bons amis! bon soir! débride son cheval et dors tranquille... je prends tout sur moi!

Il la pousse vers la porte de droite.

MARIANNE, *prenant sa lanterne.*

Mais comme vous êtes pressé, donc! Bonsoir, monsieur Henri...

CLAUDET, *fermant la porte sur elle.*

Bon soir! bon soir!...

SCÈNE QUATORZIÈME.

ÉMILE, CLAUDET.

ÉMILE, se dirigeant vers la fenêtre.

Allons, ne perdons pas un instant.

CLAUDET, allant regarder par la porte de gauche.

Il le faut cependant... et tant que je ne serai pas sûr !...

ÉMILE, le suivant et regardant aussi à travers la serrure.

Que regardez-vous ? est-ce qu'il y a quelqu'un... Ciel ! je ne me trompe pas !... Patruccio...

Portant la main à son poignard.

— Le misérable !

CLAUDET.

Arrêtez ! c'est un sentiment généreux qui vous a mis les armes à la main... ne les rougissez pas par un meurtre inutile. Je l'avais reconnu, et, comme médecin, je l'ai traité en conscience... il va dormir d'un sommeil tranquille... douze heure au moins... le voyez-vous... il étend les bras... il tombe dans un fauteuil... il ferme les yeux... il dort ! partons !

ÉMILE.

Ciel ! l'échelle a été enlevée !..

CLAUDET.

Diable! quelqu'un peut-être se tient en embuscade.

ÉMILE.

Non!... une ombre... elle s'éloigne... et disparaît.

CLAUDET.

Eh bien! à la grace de Dieu...

Émile saute.

ÉMILE, d'en bas.

Venez-vous?

CLAUDET.

Me voici!...

Il éteint la lumière et saute par la fenêtre.

Le théâtre s'obscurcit. On entend la musique de la danse qui a lieu au fond, sous les croisées qui sont éclairées par le dehors. Bientôt, à travers l'air de danse, se fait entendre une musique sombre et terrible. La porte de la chambre de Balthazar s'ouvre; il paraît en chemise, en pantalon et en pantoufles; il descend lentement. Ses yeux sont fixes, sa démarche incertaine, ses membres contractés. Il s'approche de la trousse, l'ouvre, y prend un instrument, s'appsoche de la chambre de l'étranger, ouvre la porte et entre. Un instant après, il ressort, la porte, remet l'instrument dans la trousse, s'approche de la toilette, se lave les mains, les essuie avec une serviette et remonte l'escalier. — La toile tombe.

FIN DU SECOND ACTE.

III.

PERSONNAGES.

BALTHAZAR.
LÉONTINE.
SIMON.
CLAUDET.
UN BRIGADIER.
POPLIQUET.
JÉROME.
UN JUGE D'INSTRUCTION.

ACTE TROISIÈME.

Même décors qu'au deuxième acte. Au lever du rideau, il fait encore nuit. Le théâtre commence à s'éclairer à la fin de la deuxième scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, SIMON.

On sonne à la porte de droite.

MARIANNE, en dehors.

On y va ! mon Dieu !...

Elle entre. — A Simon à travers la porte.

— C'est le valet de ferme de madame Picard !

SIMON, de sa chambre.

C'est bon... je l'ai entendu... je m'habille !

MARIANNE, au garçon de ferme qui entre.

— Le v'là !.. le v'là qui s'habille... il va venir...

Le voyant grelotter et prenant une bouteille.

— Pauvre garçon ! il ne fait pas chaud !

SIMON, entrant en robe de chambre.

C'est ça ! donne-lui un verre de cacis... C'est donc pour tout de suite ?

MARIANNE, pendant qu'il boit.

Il dit que, si vous ne venez pas, ça se fera sans vous.

SIMON.

Sans moi! ah ben! par exemple... un citoyen arriver dans la commune sans ma permission!... le temps de passer un habit...

MARIANNE.

Du tout! comme vous êtes!

SIMON, croisant sa robe de chambre.

Au fait! c'est à deux pas... mon bonnet fourré!... ma trousse!... là! tu ne l'as pas descendue!... je te l'ai dit hier : n'oublie pas mes affaires!

Marianne va pour monter chez Balthazar; Simon l'arrête.

— Allons, ne vas-tu pas les réveiller maintenant! Claudet avait la sienne.

S'avançant vers l'alcove.

— Hé! mon neveu! mon bon Claudet!!... il dort comme un sourd!

En cherchant à tâtons, il rencontre la trousse de Claudet.

— Tiens! juste!! allons, ne le réveille pas... c'est inutile.

Il met la trousse dans la poche de sa robe de chambre.

MARIANNE.

Empaquetez-vous bien, not'maître! là! les pattes sur vos oreilles! prenez mon fichu!...

Elle le lui arrange en cache-nez.

— Avez-vous passé une bonne nuit ?

SIMON.

Abominable ! horrible ! une foule d'histoires qui se croisaient... des figures atroces... et moi, au milieu de tout ça... j'étais sur la sellette, ma bonne ! c'est mon ami Balthazar qui m'accusait. Oui ! ça en viendra là ! tu le verras ! ils m'accuseront ! ils me condamneront ! ils me feront mourir sur l'échafaud !

Écoutant.

—Hein !... un bruit de chevaux.—Prends soin de toi aussi... prends garde au froid. — Allons, mon garçon !

(*Il sort avec le garçon de ferme.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

MARIANNE, seule.

Adieu ! not' maître ! je vous tiendrai le café chaud avec les rôties !... Le jour ne vient pas encore... avec ça que nous avons de l'ouvrage aujourd'hui !... Faut que le ménage soit fait de bonne heure.

Elle pose sa lanterne sur la table de droite, prend un balai et balaie le devant de la cheminée.

— C'est drôle que M. Henri avait hier soir un air... juste comme ce que racontait la vieille Geneviève de ce bon M. Simon quand, du vivant de sa pauvre mère... il devait aller la nuit... en catimini... visiter un sentiment... et qu'il lui disait le lendemain : motus ! Geneviève ! je suis sensément allé voir un malade ! Dame ! ce brave homme... il a eu son temps aussi ! il n'a pas toujours été poudré à frimas.

Rangeant les meubles et cherchant.

— Et ses habits ! où-ce que M. Henri a mis ses habits ? — La fenêtre ouverte ! tiens !

Elle entrouvre doucement les rideaux. On voit que le lit n'est pas défait.

— Là ! juste comme le père Simon ! Ah ben ! à peine arrivé ! en v'là une conduite... Mais pour qui ça peut-il être qu'il court les champs par ce froid-là ?

Voyant la toilette en désordre.

— Il s'est bichonné !.. pauvre chérubin !

Elle range la toilette, verse la cuvette par la fenêtre de gauche, y passe de l'eau, jette la serviette dans le placard de droite qu'elle ferme, et met à la place une serviette blanche.

— La petite veuve du notaire peut-être... qu'est revenue hier soir aussi de Colmar et qu'a fait c't'été un voyage à Paris... une veuve de notaire... ça espère toujours que ça finira par un contrat... Ah ! M. Henri !

Regardant la porte de gauche.

— Et l'autre, qu'il m'a dit de laisser dormir tranquille !.. Aussi, quand il m'a renvoyée... je me disais... il y a quelque chose.

Allant à la porte de gauche.

— Mais v'là le petit jour... tout est rangé... je puis le réveiller maintenant... et lui donner son cheval.

Elle frappe.

— Il ne répond pas!

Appelant.

— Monsieur ! monsieur !

Silence.

— Eh ben! est-ce qu'il a été courir à la belle étoile aussi celui-là !

On entend du bruit dans le lointain. — Plusieurs voix :

Hoé ! la maison !

Elle va ouvrir la porte de la rue.

— C'est peut-être M. Henri... non... des gen-

darmes... la brigade de service qui va à Colmar... Si pendant qu'ils sont là... l'homme d'hier, que personne ne connaissait... M. Henri qui ne revient pas...

Appelant.

— Monsieur le gendarme! monsieur le gendarme!

SCÈNE TROISIÈME.

MARIANNE, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER, entrant avec un gendarme.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARIANNE.

Dites donc, Monsieur le gendarme... nous avons eu quelqu'un hier... un homme qui a passé la nuit ici...

LE BRIGADIER.

Eh ben?

MARIANNE.

Eh ben? quoi qu'il était c't homme, et à présent que j'l'appelle, pourquoi qu'il ne répond pas?

LE BRIGADIER.

Il ne répond pas! attendez... Monsieur! ohé! ouvrez donc!

Il ébranle la porte.

—Eh mais! on peut entrer...

Il ouvre et pousse un cri.

— Ah!

MARIANNE, approchant.

Qu'est-ce que c'est?

LE BRIGADIER, fermant la porte.

M. l'avocat général est ici, n'est-ce pas ?

On entend Simon fredonner dans la coulisse

MARIANNE.

Sans doute M. Balthazar.

LE BRIGADIER.

Courez l'éveiller...

SCÈNE QUATRIÈME.

MARIANNE, LE BRIGADIER, SIMON.

SIMON, entrant, à lui-même, au fond.

La force armée chez moi !

MARIANNE.

Mais quoi qu'il y a donc de si effrayant dans c'te chambre?

LE BRIGADIER.

Un cadavre... déjà refroidi... baigné dans son sang...

SIMON et MARIANNE.

Ah, mon Dieu !

SIMON, arrivant du fond.

Comment? cet homme d'hier...

Au brigadier.

—Un accident... une chute de cheval... Nous l'avions recueilli... et je puis protester que tous les soins... tous les secours... Le malheureux... Mon Dieu ! au moment où je me réjouissais.

A Marianne

—Ça s'est passé le mieux du monde... Encore un garçon... un gros poupard !

Au brigadier.

—Et chez moi... monsieur !... chez moi... un pareil malheur !...

Changeant de ton.

—Qu'en concluez-vous ?

LE BRIGADIER.

Pour le moment, je n'en puis rien conclure.... sinon qu'il faut faire des recherches... rassembler tous les indices...

SIMON, s'agitant et se troublant.

Qu'en concluez-vous ? je veux le savoir ! Allons ! j'aurai du courage... je saurai me monter à la hauteur des circonstances cruelles... car je ne me fais pas illusion... je lis dans votre pensée... déjà vous cherchez un coupable... Il vous en faut un absolument... Mais je défendrai ma vie, monsieur ! bien certainement, je la défendrai !

MARIANNE.

Qu'est-ce que vous dites donc, not' maître ?

LE BRIGADIER.

Ce trouble m'étonne, en vérité... Mais ce n'est pas devant moi que vous aurez à en rendre compte.

SIMON, reprenant sa tranquillité.

A la bonne heure, monsieur, du moment que vous m'assurez que je n'ai rien à craindre, que je m'alarme à tort....

LE BRIGADIER, faisant signe à Marianne.

J'ai donné l'ordre de réveiller M. l'avocat-général!

SIMON.

Balthazar? Je ne veux pas le voir!... S'il se mêle de tout ça, c'est fait de nous!

LE BRIGADIER, à Marianne qui monte l'escalier.

Allez! allez!

MARIANNE, montant l'escalier.

Ah, not' maître, c'est le seul moyen de venir à votre secours!

SIMON, à Marianne.

N'y va pas, malheureuse!

A lui-même.

—Elle n'entend rien!

Au brigadier, avec force.

—Monsieur!!!

LE BRIGADIER, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

SIMON, prenant un ton très-doux.

Monsieur! je veux dire, que puisqu'un magistrat judiciaire va se rendre sur le lieu même du crime... ma présence est pour le moins inutile... J'ai des raisons particulières...

Cherchant à s'en aller.

—Trouvez bon, je vous prie...

LE BRIGADIER, l'arrêtant.

Vous ne le pouvez pas, monsieur.

SIMON, à lui-même.

Je suis prisonnier!

LE BRIGADIER.

Eh non, monsieur!... mais il faut que toutes les personnes qui ont passé la nuit dans cette maison répondent aux questions qui leur seront adressées....

SIMON, s'échauffant.

Des questions!... pour vous prendre en dessous, en travers... de tous les côtés!... Pour vous environner d'une multitude d'embûches... et vous précipiter, la tête la première, dans un gouffre... Oh! je connais ces questions-là, monsieur! On ne me fera pas de questions...

LE BRIGADIER.

Vous ne pouvez cependant pas vous refuser...

SIMON, exaspéré.

Non, monsieur! non! Et à mon âge... à la fin de ma carrière... si l'on me réduit au désespoir... si l'on me pousse à bout... eh bien! je déclare qu'on ne m'arrachera pas un mot! Je ne dirai rien!

LE BRIGADIER.

Rien?

SIMON.

Rien.

LE BRIGADIER, à part.

Il sait quelque chose... c'est clair...

SIMON, à part.

De cette manière-là, au moins, je suis sûr de ne pas me compromettre.

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, MARIANNE et LÉONTINE descendant l'escalier, un instant après BALTHAZAR.

MARIANNE.

Le v'là! v'là M. Balthazar.... Il était à s'habiller bien tranquillement; mais quand il a su qu'il y avait un homme de mort... il s'est dressé tout debout... Oh! il n'est plus malade du tout... allez! et il vient vous défendre.

SIMON.

Tu seras cause d'un grand malheur, Marianne.

LÉONTINE, près de Simon.

Quel événement, docteur? et quelle crainte avez-vous?

SIMON, assis et entouré de Léontine et Marianne.

Mes pauvres enfans! vous êtes l'innocence même... Vous ne connaissez pas toutes leurs inventions! Ils ont une foule de manières de vous faire dire tout ce qu'ils veulent... et pour peu qu'on s'embrouille.... D'abord, je n'ai plus ma tête.... l'idée d'un pareil malheur... Non... je me défendrai mal... je ne pourrai jamais m'expliquer...

BALTHAZAR, du haut de l'escalier, d'une voix forte.

Un homme assassiné !...

Il descend l'escalier.

SIMON.

Là ! le voilà ! je suis perdu !

BALTHAZAR, arrivant, au brigadier.

Dans ce village, dites-vous ? Où le crime s'est-il passé ?... conduisez-moi !

Il prend son chapeau sur une chaise et se dispose à sortir.

LE BRIGADIER, l'arrêtant.

C'est ici même, dans cette maison.

BALTHAZAR.

Dans cette maison ?

LE BRIGADIER.

Le cadavre est là !

Il ouvre la porte.

BALTHAZAR, s'approchant.

Là ! est-il possible !...

Il regarde et détourne la tête avec horreur.

— Près de moi ! près de ma chambre ! et je n'ai rien entendu ! Non ! un sommeil profond... calme... tranquille... pour la première fois de ma vie...

Avec force.

— Ah ! Dieu est juste, au moins... mais cette justice qu'il a permise, c'est par un nouveau crime que les hommes l'ont faite... La mort de ce mal-

heureux n'en est pas moins un assassinat... Et cette fois la loi ne sera pas en défaut!.... Le meurtrier sera puni!!

Au brigadier.

—Hâtez-vous! à Colmar! Qu'un juge d'instruction se transporte ici avec son greffier... Toutes les autorités, dans une circonstance pareille, doivent s'empresser d'unir leurs efforts.

LE BRIGADIER, s'en allant.

Je crains que M. le maire de cette commune ne soit le premier à refuser son concours...

SIMON.

Qu'on ne me touche pas!

LE BRIGADIER, à Balthazar.

Vous l'entendez; la précipitation seule de ses refus n'indique-t-elle pas que des révélations utiles...

SIMON, à part.

Là! j'ai des révélations à faire, maintenant. Ils ne me laisseront plus un moment de repos!

BALTHAZAR.

L'émotion... le trouble, sans doute.

Au brigadier.

—Allez!

Le brigadier sort par la gauche.

LÉONTINE, à Simon.

Mais ce silence opiniâtre peut vous compromettre.

MARIANNE, pleurant.

Not' pauvre maître!

BALTHAZAR, revenant.

Docteur, un peu de sang-froid... de courage...

SIMON, se cramponnant à sa chaise.

Je ne dirai rien! rien! j'y suis résolu! Je ne suis plus maire... je donne ma démission! Prenez ma vie! tuez-moi tout de suite!

SCÈNE SIXIÈME.

Les mêmes, LE BRIGADIER, rentrant, puis un Juge d'instruction et son Greffier.

LE BRIGADIER, rentrant.

Nous n'avons pas été loin pour trouver M. le juge d'instruction. Il venait lui-même. Mais voilà une fameuse nouvelle, maintenant ! Un complot qui a éclaté.

TOUS.

Un complot !

LE BRIGADIER.

Les rebelles sont entrés dans Colmar, mais on les a repoussés... Ils cherchent à gagner la frontière... On s'est battu ce matin dans la montagne... J'ai ordre de fouiller le petit bois de La Hart...

Il sort.

BALTHAZAR, à lui-même.

Ce complot n'était donc pas une chimère !

Frappé d'une idée.

—Et si l'assassinat de cette nuit se liait à l'attaque des rebelles... peut-être !

Un juge d'instruction entre avec son greffier.

LE JUGE, *à Balthazar, lui remettant un papier.*

Voici les ordres particuliers que M. le procureur général vous transmet.

BALTHAZAR.

Bien, monsieur. Entrez ici. Vous savez déjà quel événement déplorable réclame votre ministère. Visitez les portes, les fenêtres... dressez un inventaire exact des papiers de cet homme, un procès-verbal du cadavre! Allez!...

Le juge et son greffier entrant à gauche, — Décachetant la lettre et lisant.

—Le procureur-général s'est transporté à la frontière... il me prie de le remplacer dans ce canton et de retarder mon départ pour le Béarn...

LÉONTINE.

Le retarder!

BALTHAZAR.

Vous suivrez toujours votre mère, Léontine.

LÉONTINE.

Partir seule!

BALTHAZAR.

Il le faut... Plus tard je vous rejoindrai.

Allant à Simon.

—Mais songeons d'abord à consoler ce pauvre docteur, qui ne peut se taire, s'il a recueilli des renseignemens que la justice ait intérêt de connaître.

Interrompant Simon qui va parler.

—Songez que la moindre erreur porte un déses-

poir éternel dans l'ame des juges... que celui qui la fait commettre par son silence en est seul responsable... et peut le premier en être victime.

SIMON, se levant.

Hélas! le Ciel m'est témoin que je ne redoute que cela.

BALTHAZAR.

Eh bien! faut-il s'effrayer du soin que les magistrats prennent pour s'éclairer? Vous serez interrogé... mais tout le monde le sera! Marianne qui est là... votre neveu Claudet!...

SIMON.

Mon neveu! où diable est-il? Quand j'ai besoin de lui, qu'il devrait être là pour m'assister, m'encourager...

BALTHAZAR.

Il faut l'éveiller sur-le-champ.

SIMON.

L'éveiller!... il devrait l'être depuis long-temps avec le bruit qu'on a fait...

BALTHAZAR.

Il couchait ici! le lit n'est pas défait! Eh bien! c'est qu'il se sera levé de bonne heure, sans doute.

Interrogeant des yeux tout le monde.

—Il sera sorti... Il faut l'appeler... le chercher... Vous ne l'avez pas vu, docteur? ni vous, Léontine?

A Marianne.

—Ni vous non plus?

SIMON.

Allons! ne va-t-il pas le soupçonner, maintenant!

BALTHAZAR.

Le soupçonner?

LÉONTINE.

Grand Dieu!

A part.

—Et s'il m'avait trompée, hier... Ce complot... Si mon frère l'avait entraîné!....

BALTHAZAR, près de Simon.

Le soupçonner! de quoi? de s'être levé de bonne heure? car c'est bien ce matin qu'il est sorti?

A Marianne.

—A quelle heure l'avez-vous quitté? que vous a-t-il dit? Ce lit n'était pas défait quand vous êtes entrée?

LÉONTINE.

Que dit-il?

A Balthazar.

—Mon ami!

SIMON, à Marianne.

Ne réponds rien!

BALTHAZAR.

Songez-y ! votre silence peut le compromettre !

MARIANNE.

Ah ! je dirai tout !

BALTHAZAR.

Eh bien ! parlez ! parlez donc !

TOUS, voyant entrer Claudet par la droite.

Ah !

BALTHAZAR, les arrêtant.

Pas un signe ! pas un mot !

Marianne se réfugie près de Simon. Claudet s'avance. Balthazar le conduit sur la droite de manière à ce qu'il soit isolé.

SCÈNE SEPTIÈME.

MARIANNE, SIMON, LÉONTINE, BALTHAZAR, CLAUDET.

CLAUDET, tranquillement.

Qu'y a-t-il donc? vous faites un bruit! ça ressemblait à une dispute!...

BALTHAZAR.

C'est que nous nous inquiétions... Votre oncle lui-même... ne pas vous trouver ici... Marianne allait nous expliquer...

CLAUDET, vivement.

Elle ne vous a rien dit? Mon Dieu! il n'y a pas de quoi faire un mystère.

A son oncle.

—Hier soir, un malade vous a fait demander, mon oncle; Marianne m'a prévenu...., Je n'étais pas couché... je n'ai pas voulu qu'on vous éveillât!...

MARIANNE, répondant à ses signes.

Oui! M. Henri n'a pas voulu...

A part.

— Un malade! juste comme le père Simon!...

SIMON.

Un malade!

BALTHAZAR, l'observant.

Et il vous a fallu toute la nuit ?

CLAUDET.

C'est à trois lieues d'ici.

BALTHAZAR, vivement.

Sur la route d'Allemagne?

CLAUDET, de même.

Non, celle du nord.

SIMON.

J'y suis! à Sarrebourg?

CLAUDET.

Juste!

SIMON.

Le gros Vincent?

CLAUDET.

Lui-même!

SIMON.

Je l'aurais parié! Quand ce gaillard-là fait son eau de-vie de grains, il se met dans des états.... Mais tu ne te doutais pas, mon pauvre garçon, que pendant ce temps-là...

CLAUDET, s'approchant.

Comment?

BALTHAZAR, les séparant, à Claudet.

Vous êtes bien ému?...

CLAUDET.

Quand on a passé la nuit entière près d'un homme en danger de mort....

LÉONTINE, la main sur son cœur.

Ah! mon Dieu!

SIMON, s'approchant.

Bah! ç'a a été jusque là?

BALTHAZAR, le contenant, à Claudet.

Un homme que vous connaissiez à peine?

LÉONTINE, s'approchant.

Les médecins s'intéressent si vite! La personne dont il parle... a sans doute une sœur, un frère... une famille... et l'idée seule d'un malheur qui l'eût plongée dans la désolation...

CLAUDET.

Oui, j'ai pensé à sa famille... et Dieu m'est témoin que je n'ai rien épargné pour le sauver.

LÉONTINE.

Eh bien?

SIMON.

Ne vous effrayez donc pas... il n'y a pas le moindre danger.

CLAUDET.

Comme vous dites, mon oncle, mes efforts ont été couronnés de succès... il est sauvé!!

LÉONTINE, à part.

Sauvé ! je respire !

BALTHAZAR, à part.

Absent toute la nuit... il n'a rien vu... rien entendu !... aucune apparence que son témoignage...

Balthazar va au-devant du brigadier qui entre par la droite, et lui montre du fond Claudet en parlant bas.

SIMON.

Grace au Ciel, nous sommes tranquilles de ce côté-là !... Mais il est bon cependant de le prévenir...

Il passe avec Marianne, par derrière, à la gauche de Claudet.

LÉONTINE, s'approchant de Claudet.

Vous me trompiez hier ! Où l'avez-vous laissé ?

CLAUDET.

A un quart de lieue au-delà de la frontière !

LÉONTINE.

Bien sûr ? Cette fois, je pourrai partir tranquille !

CLAUDET.

Oui... oui...

LÉONTINE.

Et c'est à vous que je le dois !

CLAUDET.

Ah ! ce regard de bonheur et de tendresse me paie assez, Léontine.

LÉONTINE.

Mais vous qui l'avez sauvé, ne courez-vous aucun danger ?

CLAUDET.

Aucun, soyez sans crainte...

SIMON, arrivant à la gauche de Claudet.

Soyez sans crainte... Il faut se méfier au contraire... tu ne sais donc pas, mon cher, que tandis que tu courais les champs...

LE BRIGADIER, s'avançant, à Claudet.

Monsieur! je vous arrête!

CLAUDET.

Moi!

SIMON.

Là! juste!

LÉONTINE.

Lui! grand Dieu!

MARIANNE.

M. Henri!

LÉONTINE, à son mari.

Que lui voulez-vous?... ce n'est pas possible!

SIMON.

Ils vont l'accuser!... c'est clair!... le condamner! mais je parlerai! je dirai tout!

BALTHAZAR.

Pas un mot, docteur! il y va de la vie!

SIMON.

De la vie!

BALTHAZAR, aux gendarmes du fond.

Emmenez-le!

SIMON, entraîné avec Marianne, et montant l'escalier.

Je ne m'en irai pas! laissez-moi!... Il est perdu! Claudet! mon ami! ne dis rien! ne te trouble pas! tu ne sais pas ce qui est arrivé! ma maison est un coupe-gorge... j'en mourrai!

MARIANNE, montant l'escalier.

Not' pauvre maître!

SIMON, de même.

Ils nous feront tous mourir, ma bonne!...

Ils disparaissent par la porte de l'escalier.

SCÈNE HUITIÈME.

LÉONTINE, BALTHAZAR, LE BRIGADIER, CLAUDET.

LÉONTINE, à Balthazar.

Enfin, que lui veut-on?

BALTHAZAR.

Je respecte vos souvenirs d'enfance; et moi-même, je ne puis me défendre d'une émotion... Ceci est au-dessus de vos forces! retirez-vous, Léontine; suivez le docteur.

LÉONTINE.

Non! je veux rester! j'aurai du courage.

LE BRIGADIER.

Ses amis n'en ont pas besoin. En arrêtant monsieur, je ne crois pas le mettre en danger...

BALTHAZAR.

Parlez.

LE BRIGADIER.

Tout à l'heure, en arrivant au bois de La Hart, nous aperçûmes dans les rochers un des rebelles... un jeune homme qui n'avait pu suivre les autres... sans doute... il était blessé.

LÉONTINE, regardant Claudet.

Blessé !

LE BRIGADIER.

Il portait un habit de gendarme tout déchiré et plein de poussière... un mauvais chapeau bourgeois avec une cocarde tricolore... Nous allions nous en emparer et le faire prisonnier. — Quand monsieur, qui le soutenait et l'aidait à marcher...

LÉONTINE, à part.

C'était lui !

LE BRIGADIER.

Le prit sur ses épaules et s'enfonça dans le bois. Un de mes gens que j'avais envoyé en avant revint me dire un instant après qu'il en était sorti seul.

BALTHAZAR et LÉONTINE.

Seul !

LE BRIGADIER.

Sûr dès-lors que le jeune homme y était resté caché, j'ai placé des sentinelles à toutes les issues... nous avons battu le bois dans tous les sens. J'ai visité plusieurs chaumières, une vieille tour et les abords d'une glacière en ruines, dont les décombres et une multitude de broussailles ferment l'entrée... Mais jusqu'à présent nos recherches ont été vaines.

BALTHAZAR, au brigadier.

Continuez-les, cependant !...

Frappé d'une idée.

— Ah ! !

Montrant Claudet.

— Il a tressailli quand on a parlé de cette glacière en ruines !

Claudet fait un léger mouvement. — Au brigadier.

— Pénétrez dans la glacière, monsieur ! qu'on en déblaie l'entrée !...

CLAUDET, à Balthazar, en l'arrêtant.

Je veux vous parler, à vous seul ! retardez d'un instant le départ de cet homme !...

BALTHAZAR.

Me parler ! Ce jeune homme serait-il réellement caché...

Emmenant le brigadier près de la fenêtre de gauche.

— Tenez-vous sur le perron, et attendez mon signal...

La scène continue sur l'avant-scène entre Léontine et Claudet, pendant que Balthazar congédie le brigadier par la porte de droite.

LÉONTINE, à Claudet.

Cette glacière ?

CLAUDET.

Sa blessure n'est rien. Il attend le passage de votre mère... votre mari peut seul le sauver...

LÉONTINE, avec effroi.

Mon mari !

CLAUDET.

Le voilà plein de force et de santé!..

LÉONTINE, très-troublée.

Oui!.. mon frère! n'est-ce pas le sien?..— Ah!! je n'en aurai jamais la force... je me sens mourir...

Elle s'assied.

CLAUDET.

Son frère!... Elle n'ose pas!

BALTHAZAR, près de Claudet.

Eh bien! que me voulez-vous? me voici!...

Léontine se lève.

CLAUDET, l'interrogeant des yeux.

Je voulais vous parler de ce malheureux poursuivi cette nuit...

BALTHAZAR.

Un rebelle! il a compromis le repos public! le salut de l'état!... il a bravé les lois!.. la magistrature tout entière!.. Eh bien! nous verrons quel sera son maintien et son courage quand il comparaîtra devant elle!

CLAUDET.

Ah! ne le désirez pas... si vous vous rencontriez face à face... votre cœur en serait brisé...

BALTHAZAR.

Je le connais?...

LÉONTINE, en larmes.

Hélas ! que trop !...

BALTHAZAR.

Vous aussi ! quel est-il donc ?

LÉONTINE, faisant effort sur elle-même.

Ce jeune homme...

CLAUDET.

Ce jeune homme... appartient à une des premières familles de la cour de Colmar !

BALTHAZAR.

Lui !

CLAUDET.

Parent d'un magistrat qui allait être forcé de sévir contre lui ou de se déshonorer... j'ai volé à son secours...

BALTHAZAR.

Le parent d'un magistrat de Colmar !... parlez bas !... O mon Dieu ! je n'aurai pas été le seul à craindre de pareilles angoisses.... Si vous saviez..... moi aussi j'ai redouté de voir dans ma propre famille... son frère... il était poursuivi... loin de nous, il est vrai ; mais, je pensais à ce que c'eût été, s'il m'avait fallu moi-même porter la parole !! et il y a quelqu'un près de moi qui souffre aujourd'hui le même supplice !

CLAUDET.

Non ! car il ignore tout !

BALTHAZAR.

Il ignore...

CLAUDET.

On a voulu lui épargner jusqu'à la crainte d'un si grand malheur... on a voulu faire disparaître ce jeune homme... sans le lui dire, avant même qu'il soupçonnât les dangers qu'il avait courus...

BALTHAZAR.

Et c'est vous qui avez senti cela ! vous lui avez sauvé la vie ! bon, généreux Claudet ! tous les magistrats vous béniront ! quel que soit celui qui vous doit un pareil service, je vous remercie en son nom !

Il lui saute au cou.

LÉONTINE, *avec joie.*

Il le sauvera.

BALTHAZAR, *dans ses bras.*

Ce malheureux est donc en sûreté !... il est sorti du bois, n'est-ce pas ? il a passé maintenant la frontière ?...

CLAUDET.

Pas encore...

BALTHAZAR, *reculant.*

Il n'est pas sauvé ?

CLAUDET.

Non ! mais il peut l'être....

BALTHAZAR.

Et par qui? comment? qu'attendez-vous de moi? l'évasion d'un coupable?... voulez-vous qu'on dise qu'il y a deux justices... pour les malheureux, les bagnes, l'échafaud... et pour les gens riches, pour les fils de famille... pour nos amis, nos parens... l'impunité!... Non, monsieur, non! Il n'y a qu'une justice, une seule, la même pour tous.

CLAUDET.

Ah! c'est moi, cette nuit, qui me charge de tout!.. seulement rétractez l'ordre que vous venez de donner.

BALTHAZAR.

Comment?

CLAUDET.

Rétractez cet ordre! rétractez-le!

BALTHAZAR, triomphant.

Il est dans la glacière! j'en étais sûr! Et ils me disent malade! non! j'ai le coup-d'œil prompt encore... l'esprit souple et exercé!...

Le brigadier entr'ouvre la porte de droite. Balthazar se précipite au-devant de lui.

— A la glacière, monsieur!

Balthazar dit quelques mots au brigadier qui sort.

LÉONTINE, avec force, à Claudet.

Ah! je vais le nommer...

A Balthazar.

— Arrêtez...

Elle jette les yeux sur la grande fenêtre du fond. Une voiture s'y est arrêtée ; sur le siége de derrière est Émile enveloppé d'une capote de domestique. Léontine pousse un cri, le montre à Claudet et tombe à genoux les mains jointes.

— C'est lui !

CLAUDET.

Émile ! sous ces habits !

LÉONTINE.

Il nous fait signe ! il est sauvé !

CLAUDET, voyant revenir Balthazar, à Léontine.

Silence ! emmenez-le ! partez vite !

BALTHAZAR, relevant Léontine.

Je vous avais avertie... vous vous intéressez à tous les malheureux, et vos prières me fatiguent... elles me font mal !.. remettez-vous ! n'insistez plus !..

LÉONTINE, essuyant ses larmes.

Si je vous ai fait du mal, pardonnez-le-moi ! je ne vous demanderai plus rien ! mais je prierai Dieu, qui n'abandonne pas les malheureux.

PIERRE.

Une voiture qui vient d'entrer dans la cour, c'est la mère de madame !

Le greffier apporte un papier à Balthazar.

LÉONTINE.

Des chevaux à l'instant !

Pierre sort.

— Ma mère est souffrante... qu'elle ne soupçonne même pas les événemens de cette nuit et le triste devoir qui vous retient loin de nous.

BALTHAZAR, feuilletant le procès-verbal qu'on lui a remis.

Allez près d'elle!... je ne pourrai la voir qu'un instant.

LÉONTINE.

Pourquoi vous déranger? je l'embrasserai pour vous... ne viendrez-vous pas nous joindre bientôt?

BALTHAZAR.

Oui! bientôt!

LÉONTINE, revenant du fond.

Mon ami! Claudet ne court aucun danger, vous m'en répondez!...

BALTHAZAR.

Aucun! il sera interrogé seulement... et en attendant...

A un gendarme.

— conduisez monsieur, seul, dans une chambre!

PIERRE, rentrant.

Madame, il n'y a pas de chevaux à la poste; M. le commandant de la division militaire, qui avait hâte de se rendre à Colmar, a pris ceux qui ont amené madame votre mère.

BALTHAZAR.

Eh bien ! il faut courir dans les fermes ! que le domestique de votre mère s'en occupe !

LÉONTINE, à Pierre.

Oui, venez ! nous en trouverons !

Claudet et Léonine se font un signe d'adieu au fond et sortent, l'un par la porte de l'extérieur, l'autre par celle de la chambre où a couché Simon.

SCÈNE NEUVIÈME.

BALTHAZAR, seul.

Enfin, je suis seul ! et tout entier à cet assassinat ! Je ne sais si c'est parce qu'il a été commis là... sous mes yeux... mais cet assassinat s'empare de toutes mes pensées... mon honneur y est engagé... le meurtrier s'est joué de moi... je sens que je ne prendrai pas de repos qu'il ne soit connu. Voyons !

Il s'assied et parcourt le procès-verbal qu'on lui a remis.

— Une arme tranchante... la forme de couteau effilé... la victime a été frappée dans son sommeil, d'un seul coup !

Se parlant.

— Mais quel intérêt ! ce crime doit se lier au complot !

Il lit.

— Non ! rien ne l'indique... pas de papiers... le portefeuille a disparu... c'est un meurtre isolé, suivi de vol... Une seule issue ! la fenêtre !.. elle était fermée... aucune trace d'effraction ni de fuite !

Se parlant.

— L'assassin a donc passé par ici... il aura profité de l'absence de Claudet... Pourquoi s'est-i

absenté ! il l'aurait vu ! il l'aurait entendu...

Se levant.

—N'importe ! il ne m'échappera pas... je le découvrirai, et il n'y aura pas de pitié pour lui.

Jérome entre par la droite.

— Que me veut-on ?

JÉROME.

C'est mon cousin le garde-champêtre du pays qui veut parler à M. l'avocat général au sujet du meurtre de cette nuit, dont le bruit s'est déjà repandu dans le village.

Sur un signe de Balthazar.

— Allons, entrez ! mon cousin !

SCÈNE DIXIÈME.

BALTHAZAR, POPLIQUET, entre Jérôme et un autre gendarme.

POPLIQUET.

Mon magistrat, je viens dénoncer le meurtrier!

BALTHAZAR, assis.

Vous le connaissez?

POPLIQUET.

Oh oui! que je le connais... Je viens en protester devant la justice et je ne suis pas fâché que ces messieurs soient ici présens à la chose, mon magistrat! j'étais tà faire ma ronde en bas de c'te croisée.. v'la deux particuliers qui me tombent de dessus les épaules... je crie au voleur! je veux courir après... Brr! ils étaient déjà au diable... mais tandis qu'ils couraient. J'ai zéu le temps d'les reconnaître...

BALTHAZAR.

Vous les avez reconnus!

POPLIQUET.

Oui, mon juge.

Baissant la voix.

— Y en a déjà qui disent que c'thomme qu'a été fait périr zinhumainement c'est les libéraux qu'a fait le coup... les anciens... quoi! les bons! les

Plus bas.

— C'est les gendarmes qu'a tout fait !

BALTHAZAR.

Que dites-vous?

POPLIQUET.

Oui, mon juge, aussi vrai que je suis t'un magistrat zirréprochable... c'est les gendarmes!

BALTHAZAR.

Mais quel indice avez-vous ?

POPLIQUET.

Une indice conséquente.

Il tire de dessous sa redingote un chapeau de gendarme.

— La v'la !

BALTHAZAR.

Un des hommes que vous avez vus portait ce chapeau ?

POPLIQUET.

J'en lève la main ! en courant, je l'ai vu tomber... c'est les gendarmes, mon juge !

BALTHAZAR, prenant le chapeau et le donnant à Jérome.

Défoncez la coiffe de ce chapeau!

POPLIQUET, se frottant les mains.

Queu dégelée ! vont-ils être abîmés, ces conscrits de malheur !

La coiffe défoncée, des cocardes tricolores sortent du chapeau et tombent sur la table.

— Du tricolore ! Dieu de Dieu ! grand Napoléon ! c'étaient les bons ! un carnaval de déguisement, quoi ! J'ai zété vite... je me suis t'enferré ! quoi que j'vas dire zaprésent !

Il se promène, les mains derrière le dos, en fredonnant.

BALTHAZAR.

Ce jeune homme en habit de gendarme que Claudet a tenté de sauver... Le chapeau... seul manquait au costume... le brigadier l'a remarqué ! Il sera donc venu chercher Claudet ici ? Ils seront descendus par la fenêtre pour ne pas éveiller les soupçons... ce renseignement n'est pas sans intérêt.

Il fait signe au gendarme de ramener Popliquet qui s'est éloigné en fredonnant et en regardant de côté et d'autre. — A Popliquet.

— A quelle heure ces deux jeunes gens sont-ils descendus ?

POPLIQUET, *d'un air assuré.*

Ces deux jeunes gens ?

BALTHAZAR.

Oui, les gendarmes que vous avez vus descendre.

POPLIQUET.

L' plus souvent ! j'ai pas vu de gendarme !

BALTHAZAR.

Vous n'avez pas vu ?... il y en avait un au moins... celui dont vous avez pris le chapeau... quelle heure était-il ?

POPLIQUET.

Ah!... y a z'un chapeau?

Le regardant.

— J'connais pas!

BALTHAZAR.

Vous ne le connaissez pas! vous venez de l'apporter à l'instant!

POPLIQUET.

Moi! j'ai zapporté! Dieu de Dieu! Je respecte mon juge... j'en lève la main! aussi vrai que j'suis t'un magistrat...

BALTHAZAR.

Ecoutez-moi! vous avez été militaire. La vue de ces couleurs vous trouble peut-être et vous fait craindre de compromettre d'anciens camarades... mais la loi vous fait un devoir de dire ce que vous avez vu... comme garde-champêtre, vous êtes assermenté!

POPLIQUET.

J'vous dis... j'connais pas! j'en lève la main!

BALTHAZAR.

Très-bien!

Aux gendarmes.

— Retenez-le au secret jusqu'à ce que le juge d'instruction procède à son interrogatoire et lui lise la peine contre les faux témoins.

POPLIQUET.

Les faux témoins ! Ils vont m'empoigner ! Conscrits! la main sur un ancien ! ô, mon empereur... je suis t'un magistrat.

JÉROME.

Allons ! cousin ! marchez ! marchez donc !

Les gendarmes l'entraînent et sortent avec lui par la porte.

SCÈNE ONZIÈME.

BALTHAZAR, LE JUGE.

BALTHAZAR, allant au juge d'instruction, qui sort avec son greffier de la chambre de droite.

Eh bien ?

LE JUGE.

Voici une lettre inachevée qui prouve que la police avait chargé ce malheureux d'épier les démarches des conspirateurs.

BALTHAZAR, prenant le papier.

Un employé de la police ! Et ce jeune homme, qui a pénétré jusqu'ici sous des habits de gendarme .. Oui, monsieur, un des rebelles... Son chapeau a été trouvé au pied de cette fenêtre...

Le greffier le prend.

—Interrogez maintenant le docteur Henri Claudet, qui a tenté de sauver ce jeune homme, qui est parti avec lui. — Vous trouverez ici le vieux docteur et sa servante, que vous interrogerez après.

A un gendarme.

— Amenez-les.

Au juge, indiquant la porte de droite.

— C'est ici...

Le juge entre à droite avec son greffier ; le gendarme monte l'escalier

SCÈNE DOUZIÈME.

BALTHAZAR, seul, lisant.

Tous les détails du complot!... l'heure!... le lieu de l'attaque... il comptait faire parvenir ce rapport par l'estafette de service au cabaret de La Hart... si ces renseignemens étaient arrivés à temps, aucun des conspirateurs n'aurait échappé. L'écriture devient à peine lisible. « Le sommeil me gagne... J'aurais dû repousser le breuvage qu'un jeune homme vient de me présenter. Son regard plusieurs fois m'avait inspiré de la défiance... j'ai cru le reconnaître... »

Parlant.

— Plus rien... il s'est endormi... mais ce jeune homme qui l'a soigné, c'est Claudet... Ce sommeil qui le surprend tout à coup... ces regards... ce breuvage... Quelle pensée... Claudet, l'honneur, la vertu même!... Non; il aura laissé son ami... seul... un instant... un des rebelles... il aurait assassiné un espion sans remords... et si Claudet l'avait laissé seul un instant... il ne fallait qu'un instant... c'est lui... c'est bien lui... c'est l'assassin.

SCÈNE TREIZIÈME.

BALTHAZAR, LE BRIGADIER, un paquet à la main, plus tard SIMON et MARIANNE.

BALTHAZAR.

Eh bien! où est-il?

LE BRIGADIER.

On a pénétré dans la glacière... on l'a fouillée en tous sens... personne... On n'a trouvé que l'habit qu'il portait et qu'il aura quitté pour fuir plus aisément.

BALTHAZAR.

L'assassin m'est échappé!

LE BRIGADIER.

L'assassin!

BALTHAZAR.

Courez... qu'on arrête les diligences... qu'on visite les passeports... ce jeune homme ne peut être loin... donnez l'alarme à tous les postes... tous vos hommes en campagne! à cheval, monsieur, à cheval!

Il le pousse par la porte de droite et disparaît un instant avec lui. — Simon et Marianne descendent l'escalier. — Le gendarme qui a été le chercher, sort.

SIMON.

Oui, ma bonne, l'idée seule que c'est mon ne-

veu qui est en danger... et puis ce que Balthazar m'a dit... ça m'a fait une révolution... j'ai complétement changé de système... je veux parler maintenant...

BALTHAZAR.

C'est bien! c'est bien, docteur... Qu'avez-vous à dire?

SIMON.

Toutes les choses, comme elles se sont passées... Je m'étais couché hier soir bien tranquillement; j'ai dormi tout d'un trait jusqu'au matin, où la fermière m'a fait éveiller... j'y ai été... je suis revenu.... sans me douter de la moindre chose... et c'est en rentrant seulement que j'ai appris...

BALTHAZAR.

Ah ça! mais vous ne savez donc rien, docteur?

SIMON.

Absolument rien!

BALTHAZAR.

Eh! vous nous faites attendre cela depuis deux heures! c'était bien la peine de faire tant de difficultés!... Approchez, Marianne.

SIMON, à Marianne.

Eh bien! tu vois!.. Allons, n'aie pas peur! si tu as aussi des renseignemens... fais comme moi,

conte ta petite histoire... et ce sera une affaire faite...

MARIANNE.

Vous croyez, not' maître !

BALTHAZAR, se retournant.

En effet, vous nous aviez trompés ce matin : affirmer qu'hier soir un malade avait fait demander le docteur...

MARIANNE.

M. Henri le disait...

SIMON, à Balthazar.

C'était pour qu'on ne sût pas qu'il était allé... A propos... le gendarme nous a tout conté... un trait magnifique !... il n'en fait jamais d'autres... et qu'est devenu ce jeune homme qu'il a sauvé ?...

BALTHAZAR, passant entre eux deux.

Chut, docteur !

A Marianne.

— Vous avez assisté aux soins qui ont été donnés à ce malheureux, à son arrivée ici ?...

MARIANNE.

Faut-il répondre, not' maître ?

SIMON.

Quelle question ! tu sais qu'il est là, qu'on le soupçonne, et quand tu peux le tirer d'embarras...

BALTHAZAR, à Marianne.

Qu'a fait Claudet auprès du malade ?...

MARIANNE.

Il lui a pris la main..:

SIMON, se parlant.

Pour lui tâter le pouls...

MARIANNE.

Et il lui a présenté une potion...

SIMON, de même.

Une potion calmante... c'est clair... un lait d'amandes... un loch... quelques grains d'opium.

Il va machinalement à la pharmacie.

BALTHAZAR, le suivant, à part.

Que dit-il?

SIMON.

Là! il a tout laissé dans un désordre... mes drogues sens dessus dessous... mes tiroirs ouverts!..

Il va pour les fermer.

BALTHAZAR, le retenant.

Laissez! laissez docteur!

Montrant une case ouverte.

— C'est ici que vous mettez l'opium?

SIMON.

Parbleu! il a vu ça tout de suite, lui! il a un tact.

Même mouvement pour le fermer.



BALTHAZAR, le retenant toujours.

Laissez ! il faut que cela reste ainsi !... Et pourriez-vous dire la quantité qu'il a employée ?

SIMON.

Parfaitement ! c'est préparé par paquets de deux grains !.. Attendez ! il en manque un... c'est ça... la dose ordinaire quand on veut obtenir un sommeil calme et profond... Après ça... le pauvre diable a eu plus tard des raisons majeures de... mais un médecin n'est pas responsable... je proclame le traitement très-convenable... je signe l'ordonnance.

BALTHAZAR.

Ainsi, vous croyez que le sommeil a dû suivre immédiatement ce breuvage ?

SIMON.

Sans aucun doute.

BALTHAZAR.

Quand nous avons laissé Claudet seul ici, le malade était bien près d'être endormi ?

SIMON.

Il l'était peut-être déjà !...

MARIANNE, s'avançant.

C'est donc ça, qu'en descendant de chez madame, j'ai trouvé M. Henri qui n'était pas couché... je lui ai dit que j'allais avertir ce monsieur,

comme il m'en avait priée dès que son cheval serait sellé !... il m'arrêta ! « Il dort, me dit-il. » — Mais s'il se réveille ? ... Alors il me répéta deux fois... « Sois tranquille... il ne se réveillera pas ! » Mais d'un ton qui me fit peur d'abord...

BALTHAZAR.

Pour le malade ?

MARIANNE.

Non ! pour M. Henri qui n'avait pas l'air tranquille... il était agité... aussi ce matin, avant le jour, je me mis à l'ouvrage... j'entrouvris les rideaux, et je ne le trouvai pas... Je ne fus pas inquiète... je me dis... il reviendra ce matin, comme M. Simon, du temps de la vieille Geneviève... La toilette était en désordre... je fis le ménage... je nettoyai tout... j'enlevai la serviette... et j'en mis une blanche à la place.

BALTHAZAR.

Il ne faisait pas jour ? vous n'avez rien aperçu qui pût vous surprendre... vous effrayer?... ce linge que vous avez enlevé... où est-il ?

MARIANNE, montrant le placard de droite.

Là !

SIMON, à Marianne, pendant que Balthazar se dirige vers le fond.

Quand je le disais !... ça va de soi-même sur des roulettes... Ce pauvre Claudet !... ils l'auraient tenu enfermé ! nous n'en aurions pas vu la

fin.... tandis que maintenant que tout est arrangé, que nous nous sommes entendus...

Balthazar ouvre le cabinet et pousse un cri étouffé.

— Hein! est-ce que ça va lui reprendre?... Il lui manque quelque chose... tu n'auras pas tout dit... cherche, ma bonne!... Que de choses il faut, mon Dieu! pour faire un innocent!... et dire qu'on ne peut pas deviner....

BALTHAZAR, revenant sur l'avant-scène, cachant une serviette entre ses mains.

Du sang! je suis sur la trace!! ce breuvage... ces mots répétés hier à Marianne... sa fuite... Car il fuyait... c'était un carbonaro... et à Paris.. dans une auberge... il avait déjà menacé d'assassinat... Quel souvenir!.. Patruccio! oui! c'est le même homme!! L'aubergiste viendra! je l'assignerai...

Changement de ton.

— O mon Dieu! jusqu'où la passion et l'égarement peuvent-ils entraîner! Le malheureux! un ami d'enfance! il est perdu!

Il essuie une larme.

— Mais la loi! la loi! le monde me regarde, et ce sang crie vengeance!! Ce sang! comment l'a-t-il versé? où est l'instrument du crime? quelles armes?...

Haut.

— Cette trousse qu'hier encore j'ai vue, là, entre ses mains...

SIMON, avec un cri de joie.

Je l'ai! la voici!... la trousse de mon neveu,

que j'ai prise ce matin sur cette table... ce qui était bien inutile, car je ne l'ai pas même ouverte...

Il la lui donne.

BALTHAZAR, l'ouvrant.

Une preuve de plus!.. j'en étais sûr!...

SIMON.

Allons! il n'a pas l'air mécontent!... je crois, pour le coup, l'affaire en bon train!...

Allant à la fenêtre du fond.

— Tiens! des chevaux dans la cour... la mère de Léontine part déjà!.. Là! Baptiste sur le siége... il me tourne le dos... je le reconnais parfaitement... J'avais obtenu hier qu'il ne fût pas du voyage... une coqueluche invétérée... On lui a mis double carrick!.. ça ne suffit pas! Je veux lui tâter le pouls!

Il veut sortir.

BALTHAZAR, l'arrêtant.

Non, docteur! vous voyez que moi-même je ne prends pas congé de ces dames...



SCÈNE QUATORZIÈME.

LES MÊMES, LE JUGE D'INSTRUCTION et son GREFFIER; au fond, CLAUDET et UN GENDARME.

BALTHAZAR, allant au-devant du juge d'instruction et faisant signe au greffier d'écrire.

Venez ici, messieurs, et recevez la déclaration de deux témoins qui affirment que cette trousse, marquée des initiales H. C., appartient au docteur Henri Claudet... qu'il l'avait avec lui hier au soir... dans cette salle... au moment où tout le monde s'est retiré et l'a laissé seul.... que ce matin elle a été trouvée ici même, par le docteur Simon, qui me l'a remise sans l'ouvrir... Faites signer les témoins...

SIMON.

Allons, une dernière formalité... bâclons ça vite...

Le greffier, assis à la table, a écrit à mesure que Balthazar parlait; il lit bas à Simon et à Marianne leur déclaration, et les fait signer. Ce jeu muet doit être terminé à la fin du monologue de Balthazar.

BALTHAZAR, sur le devant de la scène, les yeux fixés sur Claudet.

Il n'a pas frémi! son visage n'a pas changé de couleur! O mon Dieu! à le voir ainsi calme, confiant, tranquille, qui pourrait jamais croire... Eh bien! voilà comme ils sont tous pourtant, j'en ai

tant vu ! mais lui ! lui ! voilà son regard d'autrefois.

Se serrant la poitrine.

— Ah ! fausse pitié ! je ne croyais plus en avoir... je m'en rendrai maître... oh, oui ! je l'étoufferai...

SIMON, prenant la plume des mains du greffier.

Mon paraphe...

Il la passe à Marianne.

— Mets ta croix là... à côté !.. — Grace au Ciel... nous pouvons nous donner maintenant la main comme de bons amis... et aller chacun à nos petites affaires...

LE JUGE.

D'après son interrogatoire, rien ne s'oppose à ce que monsieur votre neveu aille en liberté. J'attends ce que monsieur l'avocat-général ordonnera de lui...

BALTHAZAR.

Dans les prisons de la ville, monsieur !

LE JUGE.

Dans les prisons !

CLAUDET.

Moi !

MARIANNE.

M. Henri !

SIMON.

Comment ! c'est impossible !... il y a méprise, bien certainement !

CLAUDET, à son oncle.

Sans doute... mon oncle.

A Balthazar.

— De quel châtiment la loi punit-elle celui dont le seul crime est d'avoir sauvé la vie d'un homme.

BALTHAZAR.

La loi, monsieur ! la loi porte un châtiment terrible contre les assassins !

TOUS.

Les assassins !!

BALTHAZAR, entraînant Claudet à la porte de droite.

Il y a là un homme sans vie... endormi à l'aide d'un breuvage... égorgé dans son sommeil... un homme qui avait surpris toutes les dispositions du complot... pas un conjuré n'échappait s'il avait vécu !

Mettant sous ses yeux la trousse et la serviette ensanglantée.

— Tenez ! contemplez l'instrument du crime !... voyez ce sang ! ce sang crie contre vous...

SIMON.

Mais c'est une vision ! un cauchemar ! je n'en reviens pas !...

CLAUDET, voyant la trousse.

Grands dieux !

BALTHAZAR.

Vous vous troublez, enfin ! vous êtes ému !...

CLAUDET.

L'horreur ! le saisissement ! Cet homme !... assassiné !... et c'est moi, moi que vous accusez ! mais je n'étais pas seul quand j'ai quitté cette maison...

BALTHAZAR, avec espoir qu'il va nommer le jeune homme.

Oui ! un jeune homme était avec vous...

Il fait signe au greffier qui écrit.

CLAUDET.

Il l'a vu comme moi tomber de sommeil sur un fauteuil... il l'a vu s'endormir... il était là... je ne l'ai plus quitté... il me défendra... il protestera de mon innocence !...

BALTHAZAR.

Lui !... il est bien loin déjà...

CLAUDET, se précipitant au fond.

Bien loin !

Tous les yeux se tournent vers Claudet. Le gendarme est prêt à sortir par la porte de droite. Claudet, qui a compris ce mouvement, redescend le théâtre.

Qu'allais-je faire !...

Regardant par la fenêtre.

— Le faire arrêter sous leurs yeux !... moi, qui ai juré de le sauver !...

SIMON.

Mais parle donc !.. finissons en !... tu vois que nous sommes tous au martyre...

CLAUDET, hésitant.

Oui... mon oncle! oui... je vais... je...

LE BRIGADIER, dans la cour.

Mesdames!... vos passeports!

LÉONTINE, dans la cour.

Deux femmes... un enfant... et un domestique.

CLAUDET, contemplant Balthazar.

Non!.. il ne ferait pas grace... c'est le perdre... c'est frapper de mort sa mère et sa sœur!.. Léontine!! ah! plutôt perdre la vie, et que le seul bonheur qui lui reste soit mon ouvrage...

LE BRIGADIER, dans la cour.

Tout est en règle! vous pouvez partir!

TOUS, entourant Claudet.

Eh bien, parlez!

BALTHAZAR.

Ce jeune homme?

CLAUDET.

Je ne dirai rien!

La voiture roule.

SIMON.

Là! comme moi tout à l'heure!.. c'est de la démence! c'est de la frénésie!

Voyant le signe que fait Balthazar au gendarme d'emmener Claudet.

— Hein? l'emmener!...

A Balthazar.

— Non ! non ! vous aurez pitié de lui... vous, son ami !..

BALTHAZAR.

Je ne suis plus son ami !.. je suis son accusateur !

Simon et Marianne poussent un cri et s'élancent dans les bras de Claudet que l'on emmène par la porte de droite. — La toile tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

IV.

IV.

PERSONNAGES.

BALTHAZAR.
SIMON.
LÉONTINE.
CLAUDET.
MARIANNE.
LE PRÉSIDENT DES ASSISES.
UN AVOCAT.
UN HUISSIER.
LE CHEF DU JURY.
CONSEILLERS.
JURÉS.
PEUPLE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la salle de la Cour d'Assises de Colmar. Au fond, les siéges du président, des juges et de l'avocat-général sur une estrade, à laquelle conduisent deux petits escaliers de deux ou trois marches, pratiqués de chaque côté du bureau du ministère public. A gauche, les jurés sur des gradins. A droite, le banc des accusés. Au fond, entre l'estrade de la cour et le banc des accusés, une large porte à double battant, donnant sur une galerie où se tient le public. Une barrière environne le tribunal, ne laissant une ouverture qu'à l'angle qui fait face au public. Sur l'avant-scène, intérieurement et à l'extrémité de la barrière, est le siége du greffier et sa table. Au pied du tribunal est une autre table sur laquelle sont les pièces de conviction, le chapeau et l'habit de gendarme, les vêtemens de Patruccio, la trousse ensanglantée, etc. Portes à gauche pour les jurés et pour la Cour; à droite, porte pour l'accusé.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT et DEUX CONSEILLERS au fond; BALTHAZAR sur son siége; à gauche, les DOUZE JURÉS, sur deux bancs; à droite, CLAUDET, sur le banc des prévenus; UN GENDARME à côté de lui; au-dessous de lui, PLUSIEURS AVOCATS et SIMON. Au milieu, POPLIQUET, debout, en dehors la barrière.

LE PRÉSIDENT, à Popliquet.

Avant d'interroger de nouveau le témoin, je dois le prévenir que vingt personnes ont déjà déposé que, vers les onze heures du soir, il a reparu

au milieu de la noce, en montrant un chapeau de gendarme, en indiquant le lieu où il l'avait trouvé, et en racontant la fuite de deux jeunes gens qui venaient, disait-il, d'accomplir une mauvaise action. Maintenant que vous êtes averti, je vous adresserai une dernière fois la question que je vous ai faite, en vous laissant la responsabilité de votre silence, si vous persistez à le garder. Avez-vous, ou non, trouvé un chapeau de gendarme au pied de la fenêtre qui vient de vous être indiquée?

POPLIQUET.

Dame! il se peut qu'il y ait un chapeau.... On est honnête quoique fautive.... Je respecte mon juge! mais le prévenu est innocent : j'en lève un bras qu'a z'été fatal aux Égyptiens, aux Autrichiens.... et à tous les tonnerres.... ce qu'est pas t'à dire rien de répreñsibe contre la chose bien-aimée dont j'vénère le busc!... J'suis t'un magistrat z'irréprochable!... Le prévenu est innocent!

LE PRÉSIDENT, au témoin.

Vous pouvez vous retirer.

A haute voix.

— L'audience est suspendue pendant une demi-heure.

SIMON.

Là! ils suspendent l'audience là-dessus! Mais laissez donc le temps qu'on s'explique!.... L'ac-

cusé n'a pas seulement dit un mot depuis ce matin.

Se tournant vers son neveu.

—Allons, Claudet! mon pauvre enfant! dis-leur quelque chose.

LE PRÉSIDENT.

L'accusé veut-il prendre la parole?

CLAUDET, *se levant.*

Je ne puis que répéter la déclaration que j'ai déjà faite plusieurs fois! Quand j'ai quitté la maison de mon oncle, Patruccio tombait de sommeil sur un fauteuil. La personne qui est venue me chercher l'a vu marcher dans sa chambre et s'endormir; et, depuis ce moment, elle ne m'a pas quitté. Elle seule pourrait donc porter témoignage de ma loyauté et de mon honneur, puisque j'en suis réduit à les voir mettre en doute; et certes, le nom de celui qui me défendrait serait une autorité suffisante auprès de celui qui m'accuse; mais il ne pourrait paraître devant vous sans se perdre. Fasse le ciel qu'il ait pu s'échapper! qu'il ignore le danger que je cours, et que sa vie soit sauvée, même au prix de la mienne!

SIMON.

Toujours la même chose! c'est d'un entêtement!... Tu aurais tout aussi bien fait de te taire, va!

Le voyant emmener par les gendarmes.

—Adieu, adieu! mon bon Claudet! je t'irai voir un instant avant que l'audience ne reprenne!

On fait sortir le public par la porte du fond. Les jurés, le président, les conseillers, Balthazar, les greffiers et huissiers, sortent par les portes de droite ; les avocats, un instant après, sortent par le fond.

SIMON, amenant ses avocats sur le devant de la scène.

Ah ça ! mes jeunes amis, les défenseurs de la veuve et de l'orphelin... et des oncles aussi... ne nous faisons pas illusion.... Pour combien de jours en avons-nous encore, avant qu'on ne commence les plaidoiries? hein? une dizaine de jours, pas plus, n'est-ce pas?

L'AVOCAT de Claudel, à un autre.

Ce pauvre M. Simon! il ne se doute même pas que les débats sont clos!

A Simon.

— Mais puisqu'il faut vous parler avec franchise...

SIMON, l'interrompant.

Nous en avons pour moins que ça ! je m'y attendais. Les affaires marchent si vite!... Alors, mes enfans, il faut songer à ce que je vous ai dit hier.... il faut absolument trouver un moyen de l'empêcher de prendre la parole!

L'AVOCAT.

Empêcher l'avocat-général de parler ! mais quel moyen?

SIMON.

Dame ! des avocats ! il me semble que ça doit avoir des moyens pour tout, d'abord!

L'AVOCAT.

Il n'y en a pas pour une chose semblable. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de lui répondre de notre mieux, croyez-le!

SIMON.

J'entends bien. A cet égard-là, je ne doute pas assurément.... Mais je me dis cependant que si vous aviez un moyen de l'empêcher de parler.... Enfin, vous n'en avez pas. Allez vous reposer, mes enfans, nous en avons tous besoin.... Pendant ce temps-là... je rêverai à ça tout seul.

Les avocats s'éloignent lentement. — A lui-même.

—Ils ont bonne volonté! mais c'est jeune encore; çà n'a pas beaucoup d'expérience.... Ne pas trouver un moyen!...

A Marianne qui arrive par la gauche.

—Ah! et les journaux?

MARIANNE.

V'là celui ousque vous avez écrit un artique, not' maître... et puis v'là vos mémoires, et celui de l'imprimeur, montant à 463 francs.

SIMON, *feuilletant le journal.*

Qu'ils me prennent tout ce que j'ai, mais qu'ils me rendent mon neveu!... Fais passer le mémoire à MM. les jurés, aux juges... donne-s-en à tout le monde.

Regardant le journal.

—Ah, mon Dieu! ma bonne, nous avons mal ré-

digé ça, hier au soir!... Le moyen qu'un homme se présente jamais là-dessus!

Lisant le journal

—« Un jeune homme prévenu de rébellion à main » armée, qui s'est soustrait, par la fuite, aux re» cherches de la justice, et à qui mon neveu vou» drait sauver la vie, en risquant témérairement » ses jours, est prié de se présenter.... » Il ne viendra jamais, c'est clair!... Quand on n'a pas l'habitude.... Depuis qu'ils m'ont fait sortir de mon caractère, rien ne me réussit : il ne peut plus m'arriver que des malheurs!

MARIANNE.

Du tout, not' maître! ne vous désespérez donc pas! je venais vous annoncer une bonne nouvelle! Madame Léontine est arrivée de c'te nuit.

SIMON.

Léontine! elle viendrait me consoler!

MARIANNE, *montrant la gauche.*

Elle est là! elle attend qu'il n'y ait plus personne!

SIMON, *allant vers le fond.*

Là? Mais qu'elle vienne donc! qu'elle vienne!

Léontine entre et se jette dans les bras du docteur. Marianne sort par le fond, emportant les mémoires. Les portes se ferment.

SCÈNE DEUXIÈME.

LÉONTINE, SIMON.

SIMON.

Chère enfant!

LÉONTINE.

Je n'en reviens pas encore! votre neveu accusé! du meurtre qui fut commis dans la nuit de mon départ!

SIMON.

Oui! Et le plus terrible, c'est qu'il pourrait se justifier, confondre ses accusateurs... et il ne le veut pas.... Un jeune conspirateur qu'il a sauvé, à ce qu'il paraît...

LÉONTINE.

Que dites-vous?

SIMON, continuant.

Et qui, s'il était là, prouverait qu'ils ne se sont pas quittés de la nuit.... Mais il se dit que le faire venir, c'est le mettre en danger.... Dame! je vous demande cependant, quand il s'agit de la vie!....

LÉONTINE.

Et il n'a pas voulu le nommer?

SIMON.

Pas pour un diable !

LÉONTINE.

O généreux Henri !

À Simon.

— Ce jeune homme, c'était mon frère !

SIMON.

Votre frère !

LÉONTINE.

Il avait quitté l'Angleterre ; il était rentré en France... je le savais là, près de moi, en danger de mort.... C'est votre neveu qui l'a sauvé, sans qu'il fût reconnu. Je l'ai emmené avec moi dans le Béarn.

SIMON.

Dans le Béarn ! au diable !... Eh bien, où est-il maintenant ?

LÉONTINE.

Il est passé en Espagne.

SIMON.

En Espagne ! plus loin encore !...

LÉONTINE.

Mais, je puis parler ! mon mari ignore tout !

SIMON.

Lui parler, ma pauvre enfant... je l'ai tenté

vingt fois... des séances de quatre heures, pleurant, me traînant à ses pieds; il battait la campagne. — « Un crime commis à côté de ma chambre! sous mes yeux!.. le meurtrier s'est joué de moi! et celui-là m'échapperait encore! non! non! le vrai coupable, je le découvrirai! je le connaîtrai! »

LÉONTINE.

O mon Dieu! comment peut-il parler ainsi?

Avec larmes, prenant les deux mains du docteur.

— Mais il le connaît!

SIMON.

Lui! comment!

LÉONTINE.

Un mystère horrible! épouvantable! dont seule j'ai le secret et que je venais vous confier.. à vous, mon ami... j'avais besoin de vos conseils!.. Mais vous me promettez de n'en faire usage qu'avec la plus grande prudence... pour sauver votre neveu et pour décider mon mari à me suivre... Que je l'emmène, qu'il ne reste pas un jour de plus ici... c'est mon dernier espoir, c'est notre salut à tous!

SIMON.

Parlez! parlez, ma chère enfant!

LÉONTINE.

Arrivée hier très-tard, j'avais embrassé mon mari qui travaillait au milieu de ses dossiers, je

m'étais couchée. Je n'avais été ramenée si promptement que par l'inquiétude que me causait l'état de sa santé. Il ne m'avait fait aucune question sur la rapidité de mon retour, et, sans que je puisse dire pourquoi, cela m'avait affectée douloureusement. Cette disposition se prolongea dans mon sommeil : les songes vagues qui se renouvelaient devant moi étaient tristes, funestes... tout à coup je sens comme un poids affreux qui m'étouffe... je ne pouvais plus respirer... il me semblait que j'allais mourir !... La douleur me fit ouvrir les yeux. Mon mari était près de moi, tranquille... il jouait avec mes cheveux passés autour de mon cou... Ah! mon ami! lui dis-je, je suis lasse et j'ai besoin de sommeil... je rêvais que vous me faisiez mal ! — Il sourit étrangement, ne me répondit pas, et s'éloigna. — Je ne dormis plus, alors, et, un instant après, je l'entendis dans un cabinet sombre, ouvrant une armoire où sont restés des flacons qui ont servi, il y a deux ans, lors de l'empoisonnemene du général Guielmi, aux expériences que mon mari fit faire chez lui... Je l'appelai : il ne répondit rien encore... Inquiète, j'allais me lever, quand il reparut... Il s'approcha du berceau vide de notre enfant... J'ai laissé ma petite Henriette près de ma mère, dans le Béarn... il entr'ouvrit les rideaux : c'est alors seulement que je remarquai que son regard était fixe, ses membres contractés...— Vous sentez-vous souffrant, mon ami, lui dis-je, que vous ne vous couchez pas encore à

cette heure de la nuit? — « *Qui me parle?* répondit-il. » — Mais, c'est moi! votre bonne Léontine! — « *Oui!* reprit-il avec un accent singulier : *vous êtes venue... pour le sauver!* » — Sauver! et qui donc? — « *Claudet!* » — Henri? — « *Il est accusé!* » — Accusé! et de quoi? — « *D'un assassinat! C'est moi qui l'accuse; mais il n'est pas coupable... il ne l'est pas, je le sais bien!* » — Grand Dieu! et pourquoi l'accusez-vous, s'il n'est pas coupable? — Au cri que je poussai, son regard cessa d'être fixe, et il me demanda quelle heure il était.

SIMON.

Est-il possible! — Il est somnambule! c'est évident!... Il se sera levé chez moi, la nuit de l'assassinat... il aura vu peut-être le coquin monter par la fenêtre qui était ouverte; il peut le nommer! il faut qu'il le nomme! dans son intérêt même... pour lui sauver des remords éternels... Je cours lui parler!

LÉONTINE, l'arrêtant.

Mon ami! — je ne vous ai pas tout dit! pourquoi vous rien cacher maintenant... à vous! le meilleur des hommes..... vous qui m'avez chérie comme votre enfant...

Avec accent.

— J'ai fait un serment au lit de mort de son père!

SIMON.

Son père!...

LÉONTINE.

Il avait tout prévu!

Lui donnant une lettre.

— Tenez!

SIMON.

Un écrit cacheté!

Lisant la suscription.

— « Si, malgré mes prières et mes larmes, mon fils avait repris ses travaux du parquet, et qu'il marchât la nuit... qu'il vous parlât dans son sommeil... Léontine! brisez cette enveloppe et remettez-lui l'écrit qu'il renferme... » Plus de doute! ce mal terrible qui l'a déjà menacé... son père le lui révèle, il en croira plutôt la parole de son père....

LÉONTINE, reprenant sa lettre.

Et cela sera sans danger pour lui, n'est-ce pas?

Elle brise l'enveloppe.

SIMON.

Pour sa guérison même... il faut qu'il connaisse son mal... d'ailleurs je serai là, prêt à lui porter secours... Venez, cherchons-le... nous n'avons pas un instant à perdre avant la reprise de l'audience.

LÉONTINE, l'arrêtant.

C'est lui!... laissez-nous seuls!... je vous le conduirai quand il sera préparé à vous entendre.

Elle l'accompagne jusqu'à la porte, en lui faisant signe de ne pas faire de bruit. Simon sort.

SCÈNE TROISIÈME.

BALTHAZAR, LÉONTINE.

BALTHAZAR, à un huissier.

C'est bien, j'attendrai ici la reprise de l'audience.

L'huissier disparaît et ferme la porte. — S'approchant de son bureau où il dépose des papiers.

— Que de retards! de lenteurs! Cela refroidit le zèle et le courage des jurés... mon père ne les aimait pas!

LÉONTINE, d'une voix douce.

Votre père, mon ami!

BALTHAZAR.

Vous ici! — Il disait que ce n'est pas la place d'une femme, Léontine!

LÉONTINE.

Et pourtant c'est lui qui m'envoie vers vous! — Je vous apporte la dernière parole qu'il écrivit de son lit de mort! sa dernière volonté!

BALTHAZAR.

La dernière volonté de mon père! il en existe une et je l'ignorais!.. donnez! je suis impatient! j'ai droit de l'être!

LÉONTINE, avec tendresse, avant de la lui donner.

Mon ami! si vous vous sentiez frappé douloureusement par ce que vous allez apprendre..... si vous deviez en concevoir des inquiétudes, une crainte qui ne s'est pas encore présentée à votre esprit... exagérée, chimérique sans doute!.. ah! c'est dans mes bras, sur mon sein, que vous viendrez chercher du courage, de la patience!... Il n'est pas de souffrance que l'on ne guérisse à force de soins et de tendresse... et l'amour d'une femme triomphe de tout!

BALTHAZAR.

Je ne vous comprends pas! vous me parlez de patience, de courage! que peut-il m'apprendre? que me demande-t-il? quel que soit le sacrifice que mon père m'impose, je jure par sa sainte mémoire qu'il s'accomplira!

LÉONTINE, suivant ses mouvemens.

Mon Dieu! vous l'entendez! vous me rendez l'espoir! vous avez pitié de moi!

BALTHAZAR lit; son visage prend un caractère sombre d'étonnement et de fureur; puis, il frappe tout à coup sur l'écrit, en s'écriant:

C'est un faux!

LÉONTINE.

Grand Dieu! la main de votre père!

Elle se jette dans ses bras.

— Mon ami! revenez à vous!

BALTHAZAR, les yeux fixés sur l'écrit.

Oui! oui! c'est son écriture!.. Mon sommeil, dit-il!! vaine terreur! crainte folle! cela n'est pas! cela ne peut pas être! et il veut!... jamais!!

LÉONTINE, tremblante.

Mon Dieu! que vous demande-t-il donc?

BALTHAZAR, les yeux fixés sur l'écrit.

Le sacrifice de ma carrière! de mon avenir! il faudrait tout quitter... partir à l'instant!...

LÉONTINE.

Partir!

BALTHAZAR.

Les rigueurs de mes fonctions... c'est lui maintenant qui les redoute!... Suis-je donc devenu cruel? sanguinaire? suis-je méchant?

LÉONTINE.

Ah! croyez-en mon amour! vous êtes bon, tendre, bienveillant! C'est ainsi que je vous aime! mais vous n'avez pas cessé de l'être. Est-ce que mon cœur et mes yeux ne vous le disent pas? Ne voyez dans cet écrit que la liberté de vivre enfin en famille... plus d'ennuis, de fatigues! tout à votre enfant, à ma tendresse, au bonheur!

BALTHAZAR, de même.

Mon sommeil!! mais je ne sens rien! c'est impossible!

LÉONTINE, voulant l'entraîner.

Avant de quitter ces lieux... il vous reste un devoir à remplir... le bon docteur est là !

BALTHAZAR, comme s'éveillant.

Le docteur !!

LÉONTINE.

Il veut vous parler !... pour moi... pour vous-même... consentez à le voir... rendez-lui son neveu !... venez ! venez près de lui !!

BALTHAZAR, toujours les yeux fixés sur l'écrit.

Je ne le peux pas ! c'est impossible ! cette parole est d'un insensé ! je la brise ! je l'anéantis !!

Il déchire la lettre et la foule aux pieds.

LÉONTINE.

Ah !!

Elle tombe à genoux sans connaissance.

BALTHAZAR, allant à la porte de droite.

Du secours ! quelqu'un !

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, MARIANNE, SIMON.

BALTHAZAR, à Marianne.

Je vous la confie!... veillez à ce qu'elle soit transportée chez elle! qu'elle n'en sorte pas! qu'elle m'attende! Prévenez le médecin! une voiture! vite! vite! allez!

MARIANNE.

Ah! pauvre chère dame! que lui est-il donc arrivé?

Elle l'emporte, et sort avec elle par le fond.

SIMON, arrivant.

Évanouie!... et ce regard... cette pâleur!...

L'HUISSIER, à Balthazar.

La Cour demande si monsieur l'avocat-général est prêt à porter la parole.

BALTHAZAR, détournant les yeux de sa femme qui disparaît par la gauche.

La parole? oui, monsieur... je suis à mon poste!... dites que j'attendais!

L'huissier rentre dans la chambre des délibérations.

SIMON.

Balthazar! Balthazar! je veux vous parler!!

BALTHAZAR, sans se retourner.

Ne m'approchez pas! ne me touchez pas! je vous

sentais venir derrière moi ! vos regards et vos mains me font mal !

SIMON.

Mais pour vous, malheureux! il y va de votre honneur... de votre existence...

BALTHAZAR.

Je sais ce que vous voulez ! je lis dans votre pensée, comme à travers un cristal !... sur votre tête... il y a une auréole de feu ! je la vois !.. je ne la crains pas !..

La cour et le public rentrent.

SIMON, cherchant.

Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il a, mon Dieu !.. et que s'est-il donc passé !... Et tout le monde qui rentre ! que faire à présent ? comment le décider à m'entendre !.....

Tout le monde est en place comme au début de l'acte.

LE PRÉSIDENT.

L'audience est reprise. La parole est à M. l'avocat-général.

SIMON, à ses avocats.

Il va parler! lui! après ce qu'il sait, ce qu'il a vu!

Balthazar se lève.

Permettez ! permettez !.. tous les témoignages n'ont pas été entendus ! moi, d'abord, je n'ai pas été interrogé.

LE PRÉSIDENT.

La parole ne vous a jamais été refusée ; et toutes les fois que vous l'avez demandée...

SIMON.

Eh bien ! je la demande encore. Je veux parler : j'ai une révélation à faire. Je demande le huis-clos.

LE PRÉSIDENT.

Comment, le huis-clos ?

SIMON.

Oui ! que tout le monde se retire ! c'est mon idée : je parlerai quand il n'y aura plus personne !

LE PRÉSIDENT, aux huissiers.

Faites retirer le public !

Sortie du public.

CLAUDET.

Mon oncle ! pourquoi retarder ce qui est inévitable ? C'est un dernier espoir de plus auquel il faudra renoncer !

SIMON.

Toi aussi ? tu veux !...

Au président.

— Je demande que l'accusé sorte aussi ! qu'on emmène mon neveu ! il me troublerait.

Marchant sur le devant de la scène.

— Comment ! un pauvre brave homme, réduit à

son bon sens et à son cœur, ne pourra pas défendre son neveu ! le fils de sa sœur ! — Eh bien, non ! je me moque du ridicule... je parlerai ! j'aurai du courage ! je les braverai tous en face !...

Jetant les yeux sur les personnes restées dans la salle.

— Oh mon Dieu ! ils sont encore bien du monde !...

LE PRÉSIDENT.

Parlez, monsieur Simon !...

SIMON.

Je vais parler... je vais m'expliquer !... Ce que j'ai à dire est horrible... mais on m'y force... et bien certainement... ah ! mon Dieu ! je n'y suis plus... je ne sais comment rassembler mes idées...

TOUS.

Eh bien ?

SIMON.

M'y voilà ! j'y arrive, mon Dieu ! encore faut-il donner le temps de se retourner !

BALTHAZAR.

La cour n'a déjà eu que trop de patience pour des détails pour le moins inutiles au fond de la cause.

SIMON, *s'emportant.*

Inutiles, monsieur ? c'est vous qui jugez cela inutile ! vous !! vous !

Il approche d'un pas vers le siége de Balthazar.

BALTHAZAR, se levant.

N'approchez pas! n'approchez pas! La loi vous fait un devoir de ne pas franchir cette enceinte, et vous ne pouvez parler que du banc des avocats!

Simon recule avec crainte. — Balthazar se tourne vers le président. Avec force.

— Je répète que de pareils détails ne méritaient pas que l'on suspendît la publicité de l'audience!... J'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'une révélation extraordinaire, une déposition : un nouveau témoin à entendre...

SIMON, exaspéré.

Un témoin! c'est lui qui le demande!

BALTHAZAR.

Du moment qu'il ne s'agit que d'un moyen de défense ordinaire, je requiers que les portes soient rouvertes et le public admis de nouveau aux débats!

Le président fait signe aux huissiers de faire rouvrir les portes.

SIMON.

Il a juré de me pousser à bout!... Vous le voulez! n'est-ce pas? vous le voulez! c'est vous qui m'y forcez! Eh bien! oui! il y a un témoin... un témoin qui a vu le crime! qui a vu l'assassin! un témoin qui va le nommer... qui va déposer... et ce témoin... c'est vous!

BALTHAZAR, se levant.

Moi!

TOUS, se levant.

Que dit-il?

Simon a remonté la scène jusqu'aux degrés du tribunal. Il domine Balthazar qui quitte son siége et recule devant lui jusque sur le devant de la scène auprès du siége du greffier.

SIMON, le poursuivant.

Oui, vous! qui vous levez la nuit, qui marchez endormi... vous qui allez dormir...

Étendant les bras.

— Dormez! dormez!

BALTHAZAR.

Ah!

Il chancelle et tombe assis sur le siége du greffier; ses yeux se ferment; son visage est calme et immobile. A partir de ce moment, tout le monde parle à demi-voix.

TOUS.

Grand Dieu!

Tout le monde accourt autour de Balthazar.

LE PRÉSIDENT, se précipitant de son siége à travers la foule.

Arrêtez! éloignez-vous! éloignez-vous!... quel événement, grand Dieu!

SIMON.

Il dort!

LE PRÉSIDENT.

Il dort?

SIMON.

Regardez!... Il va parler! il va justifier mon pauvre Claudet!

A Balthazar.

— Il est innocent, n'est-ce pas?... il est innocent?

BALTHAZAR, endormi, d'une voix entrecoupée.

Oui, oui! Claudet est innocent!

Chacun a quitté sa place. Le président et les juges sont descendus du tribunal; les avocats et les jurés, de leurs bancs.

TOUS, s'approchant en cercle, à voix basse.

Eh bien, le coupable?

BALTHAZAR.

C'est moi!!

TOUS.

Vous?

BALTHAZAR.

Oui, moi!! Je me suis levé... j'ai fouillé dans la trousse...

Avançant les bras.

— J'ai frappé... j'ai lavé mes mains... je les ai essuyées... et je suis remonté... Claudet est innocent!!

Mouvement d'horreur et de consternation.

SIMON.

Qu'ai-je entendu?

Le président donne, à voix basse, un ordre à un huissier qui sort.

TOUS, avec horreur.

Le malheureux!

LE CHEF du jury, au président.

Le jury peut-il passer dans la salle des délibérations ?

LE PRÉSIDENT, allant à son siége.

Il suffira de signer les questions qui sont rédigées.

Il les donne à un huissier qui les passe au jury. Le chef du jury les signe. — Un autre huissier sort et va chercher Claudet. Pendant ce temps, Balthazar a pris une plume et écrit,

SIMON.

Il écrit les yeux fermés !...

SCÈNE CINQUIÈME.

LE PRÉSIDENT et LES CONSEILLERS au tribunal, SIMON et PLUSIEURS AVOCATS autour de BALTHAZAR écrivant au pupitre, sur l'avant-scène; DES JURÉS sont assis sur leurs bancs; d'autres entourent et masquent Balthazar; CLAUDET, accompagné d'un gendarme.

L'HUISSIER, rentrant.

Voici l'accusé!

Claudet entre accompagné d'un gendarme.

LE PRÉSIDENT, à Claudet.

Monsieur! une circonstance imprévue vient d'anéantir l'accusation dirigée contre vous, vous pouvez vous retirer. — L'audience est levée.

Le président quitte son siége et vient près de Simon.

CLAUDET.

Acquitté!

SIMON, à voix basse.

Oui! oui! acquitté.

BALTHAZAR, masqué par le groupe.

Claudet! Claudet! pardonne-moi le mal que je t'ai fait!...

CLAUDET.

Quelle voix!.. c'est lui!... Balthazar! il m'aurait sauvé!

SIMON.

Oui, c'est lui ! il t'a sauvé... mais va-t'en ! va trouver Léontine... nous te rejoindrons.

CLAUDET.

Mais comment ? expliquez-moi...

SIMON.

Rien ! va-t'en ! entraînez-le !

Tout le monde lui fait signe de sortir. Le gendarme l'entraîne. Il disparaît.

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, excepté CLAUDET.

Le président s'approche de Simon qui tient dans ses mains le papier écrit par Balthazar.

LE PRÉSIDENT, à Simon.

J'ai envoyé une note au télégraphe, pour qu'il nous transmît à l'instant les ordres du garde des sceaux... Eh bien, docteur?

SIMON.

Eh bien... cette étrange maladie que son père avait cachée avec tant de mystère, la voilà connue enfin. Fasse le ciel maintenant que le mal n'augmente pas, qu'il ne fasse pas de progrès.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

SIMON, prenant le papier.

Voyons ce qu'il écrit!... tous ses aveux qu'il répète!... Lui laisser lire ça,... il va en être accablé!... Il s'éveille!

BALTHAZAR, s'éveillant comme en sursaut.

Ah!!

Son regard cesse d'être fixe; il le promène sur tout ce qui l'entoure. On se presse autour de lui.

— Où suis-je? qu'est-il arrivé? pourquoi m'entourer? pourquoi me regarder ainsi? que voulez-vous?... Partout la tristesse, la consternation!... leurs fronts s'inclinent! ils s'éloignent en silence!

Le président a fait signe à tout le monde de se retirer. Tous s'éloignent lentement, et sortent en silence.

BALTHAZAR, au président.

Pourquoi s'en vont-ils? l'accusé n'est pas encore condamné!...

SIMON.

Il est acquitté, mon ami!

BALTHAZAR, se levant.

Acquitté! c'est impossible! je n'ai pas parlé! l'arrêt est nul! rappelez-le! qu'il vienne! je suis prêt!

SIMON.

Calmez-vous!

BALTHAZAR.

Je veux parler! je veux qu'on le condamne! on ne me l'arrachera pas! je vais! je cours!...

LE PRÉSIDENT ET SIMON.

Arrêtez!!!

LE PRÉSIDENT, à Simon.

Impossible de l'éviter! Pour lui-même, docteur! pour sa guérison! la fureur va le tuer...

SIMON, contenant Balthazar d'un regard.

Balthazar! vous avez parlé dans votre sommeil, et ce que vous avez dit devant tous... vous l'avez écrit!...

Balthazar, atterré prend l'écrit, regarde tour à tour le président et Simon. Tous deux s'empressent autour de lui. — La toile tombe.

V.

PERSONNAGES.

BALTHAZAR.
LÉONTINE.
SIMON.
CLAUDET.
MARIANNE.
LE PRÉSIDENT.
UN OFFICIER DE LIGNE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la chambre de Léontine; une alcôve, et à côté un berceau d'enfant à rideaux; meubles modernes. Sur l'avant-scène, un sofa formant lit de repos, sur lequel Léontine est étendue; portes au fond et de côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDET, LÉONTINE, à demi couchée sur le sofa.

LÉONTINE.

Libre ! acquitté ! et ce n'est pas un rêve ! une illusion !... il semble que l'on me rappelle du tombeau ! Ce que vous avez souffert pendant ces quinze jours, — moi, hier, je l'ai éprouvé en une seule fois, un coup affreux, horrible !... et quand j'accourais à votre secours... voir mon dernier espoir se briser !.. Oh ! mais parlons de vous !.. Comment pouviez-vous vous expliquer ses poursuites? à quoi pensiez-vous dans la prison ?

CLAUDET.

A le guérir.

LÉONTINE.

Mon ami!

CLAUDET.

Le spectacle de votre patience, de votre résignation avait triomphé de cette haine sourde que je nourrissais en arrivant pour tout ce qui vous avait ravie à ma tendresse, je ne pouvais pas haïr long-temps ce que vous aimez; et, plus heureux maintenant que lorsque nous nous sommes quittés, je puis, sans vous tromper... vous donner de l'espoir.

LÉONTINE.

Il serait possible!

CLAUDET.

Oui, rien que le cri qui lui est échappé... ce cri partait du cœur! des larmes devaient mouiller ses yeux! des sentimens doux et purs sont rentrés dans son cœur!.. Ah! quel que soit le miracle qui ait opéré une pareille révolution, je ne doute plus qu'il ne retrouve maintenant le caractère et les émotions de sa jeunesse... Moi seul je sais tout ce qu'il était, tout ce que vous pouvez retrouver en lui de tendresse et de bonté!... Le voici!

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, BALTHAZAR et SIMON.

Balthazar entre, soutenu par Simon. Ils marchent lentement, et ne voient pas encore Léontine et Claudet.

LÉONTINE, se levant.

Son regard est doux et calme!.. Il cause avec le docteur... il sourit...

Regardant Claudet.

— Vous aussi!.. c'est de joie, de bonheur, n'est-ce pas, mon ami? vous pouvez oublier ce qu'il a fait? vous ne le repoussez pas?..

CLAUDET.

Moi! grand Dieu!

LÉONTINE, voyant son mari qui regarde Claudet et hésite.

Mais... il n'osera maintenant faire le premier pas!.. la honte! l'embarras!..

CLAUDET, s'avançant vers lui.

Ah! mes bras lui sont ouverts!

BALTHAZAR, s'y précipitant.

Claudet! Claudet!.. j'ai pu te poursuivre! t'accuser!

CLAUDET.

Tais-toi! tais-toi!

BALTHAZAR.

Mais tu ne sais pas! tu ignores encore!..

CLAUDET.

Je te retrouve, cela me suffit... toujours comme autrefois, comme au bon temps de notre jeunesse!

BALTHAZAR.

Ah! c'est à moi d'implorer grace et pitié!

SIMON, à Balthazar.

Allons! c'est bien!

Bas.

— Mais taisons-nous! elle est là.

BALTHAZAR, sans voir Léontine.

Qui donc?

LÉONTINE.

Quelqu'un qui a bien envie de vous embrasser aussi!

BALTHAZAR, dans les bras de sa femme.

Ma bonne Léontine!..

Il pleure, et cache son visage dans son sein.

SIMON, à demi-voix.

Je vous le ramène... il quitte le parquet.. pour toujours... c'est décidé!..

LÉONTINE.

Grand Dieu! et c'est vous, docteur, qui avez obtenu...?

SIMON.

Oui, c'est moi ! moi ! Et votre frère... il peut rentrer maintenant... nous avons trouvé en bas la lettre du ministre... il l'avait demandé depuis long-temps.

LÉONTINE.

Mon frère ! ô mon Dieu ! tous les bonheurs m'arrivent à la fois !...

SIMON.

Silence ! pas de questions ! nous vous dirons tout.

LÉONTINE.

Ah ! je ne veux rien demander... je ne veux rien savoir... Après tant d'agitations et de chagrins, voir le bonheur si près de moi ! retrouver tout ce que j'aime !... et c'est vous qui l'avez sauvé, qui me l'avez rendu !...

SIMON.

Oui, le sauver ! vous le rendre ! c'est mon plus cher désir !... Mais laissez-nous ; il faut du calme, du repos... Pas d'étonnement, pas de cris !.. Nous avons besoin de rester tous deux seuls un instant.

A son neveu.

— Tu iras m'attendre en bas... j'ai à te parler.

LÉONTINE.

Et il reviendra, n'est-ce pas ! et vous aussi, vous

resterez... Nous prendrons le thé, nous passerons la soirée en famille... Je vais donner des ordres.

SIMON, avec distraction.

C'est ça! donnez des ordres, retirez-vous dans votre appartement, n'en sortez pas.

LÉONTINE, inquiète.

Comment?

SIMON.

Ah! vous m'avez dit que vous ne feriez pas de questions... Dans un instant j'irai vous instruire de tout... j'ai à vous parler longuement. Ainsi, enfermez-vous, et n'ouvrez qu'à moi! qu'à moi, vous entendez!...

LÉONTINE.

Oui... oui... bon docteur... mais ne soyez pas long-temps...

SIMON, la congédiant.

Dans un moment...

Léontine sort par la gauche, en contemplant son mari avec tendresse et bonheur. — Claudet sort par le fond, en répondant au signe que Simon lui fait de l'attendre.

SCÈNE TROISIÈME.

BALTHAZAR, SIMON.

Balthazar est assis, silencieux et préoccupé.

SIMON, le contemplant.

C'est le premier pas qui est le plus difficile... Il ne peut rester ici, sans mettre tout le monde en danger... il faut qu'il parte! et je ne peux cependant pas lui dire... Allons! de la gaieté! de l'espoir! c'est souvent la moitié de la guérison!

Il s'approche de Balthazar. — D'une voix basse et douce.

— Eh bien! mon bon ami! nous sommes seuls.

BALTHAZAR.

Oui! j'ai tenu ma promesse, je me suis contenu : à vous de tenir la vôtre... Voyons, ne me cachez rien... la main sur votre cœur, puis-je guérir?

SIMON.

Quelle question, mon cher ami! Je vous l'ai déjà dit, ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

BALTHAZAR.

Avoir tué un homme... dans mon sommeil!

SIMON.

Un coquin, un scélérat!

BALTHAZAR.

Oui! mais l'avoir tué!... sans m'en douter!... Savez-vous que cela est effrayant!... Et qui me répondra que c'est le seul!... que ce sera le dernier?

SIMON.

Les circonstances mêmes qui ont provoqué ce fatal événement... circonstances irrésistibles... car tout autre à votre place...

BALTHAZAR.

Vous croyez!

SIMON.

Moi-même, je suis sûr que je n'y aurais pas manqué; et puis... c'est d'une bizarrerie, d'une étrangeté!... Ces choses-là n'ont pas lieu deux fois en mille ans... Ça ne s'est jamais vu d'abord!

BALTHAZAR.

Et comment nommez-vous cette maladie, docteur?

SIMON.

Mais, ça n'a pas même de nom, mon ami! et, à proprement parler, ce n'est pas une maladie. Vous n'êtes pas malade.

Lui prenant la main.

— Je n'ai rien à vous ordonner... rien du tout... seulement du repos... des distractions.... un voyage...

BALTHAZAR.

Un voyage! oui : il me tarde d'être loin de ces lieux... Je partirai avec ma femme et mon enfant que je ferai revenir du Béarn...

SIMON.

Non! non! pas d'enfant! pas de femme!... Ah! si vous croyez que c'est un voyage ennuyeux... l'éternel voiturin! nous sommes loin de compte... J'entends un voyage d'amateur, de la fatigue, du mouvement, la poste nuit et jour, et ventre à terre... puis des courses à dos de mulet, des montagnes, des précipices à se casser le cou! et surtout pas de contrainte... une vie de garçon! Après ça, ce que j'en dis... vous entendez... je n'ai rien à vous ordonner... vous n'êtes pas malade... vous n'en ferez qu'à votre fantaisie... mais je suis sûr que si vous consultez un ami... mon Dieu! le premier venu... et tenez! voilà le président! ce cher président!...

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT, arrivant.

Le télégraphe nous a transmis la réponse du garde-des-sceaux; il autorise le départ sans bruit, sans éclat...

BALTHAZAR.

Président, ce n'est pas trop légal.

SIMON, passant entre eux deux.

Ce n'est pas votre affaire!.. Si c'est le bon plaisir de son excellence...

BALTHAZAR.

Eh bien! demain donc.

LE PRÉSIDENT, bas à Simon.

Il n'a qu'une heure. Pour éviter le scandale et la récrimination des journaux, ce soir-même on viendra l'arrêter.

SIMON.

Ce soir!

BALTHAZAR.

Hein? Quoi? Ce soir?

SIMON.

Il dit qu'il vaudrait mieux partir ce soir... et je suis de son avis... Après toutes ces secousses, toute cette agitation... un peu d'exercice cette nuit...

BALTHAZAR.

Mais ma femme qui n'est pas prévenue, et qui ne fait que d'arriver...

LE PRÉSIDENT, regardant Simon.

Votre femme!... vous n'emmenez pas votre femme sans doute?...

SIMON.

Là! Je ne lui fais pas dire! cela saute aux yeux... il n'y a personne qui ne soit de cet avis-là. D'abord, que dit le proverbe? Qu'une femme n'est qu'un embarras en voyage. Oui! ce sont des soins, des attentions!... Justement vous n'êtes pas malade... elle vous fatiguerait, elle vous tourmenterait... A votre place, je me dirais : J'ai là sous la main le vieux père Simon!...

BALTHAZAR.

Vous, docteur?

SIMON.

Et pourquoi pas? j'aime à courir le monde comme un autre! et puis mon neveu...

BALTHAZAR

Votre neveu! mais consentira-t-il?

SCÈNE CINQUIÈME.

BALTHAZAR, assis; MARIANNE, un instant; puis LÉONTINE.

MARIANNE.

Quand not' maître me dit ça, c'est toujours signe qu'il y a quelque chose qui cloche.

Elle passe devant lui.

— Il ne me voit pas! Je regardais tout à l'heure par la porte... C'est-il un homme exagéré, mon Dieu! lui qui, ce matin encore, voulait faire périr ce pauvre M. Henri, v'là qu'il embrasse tout le monde maintenant!

Léontine entre.

LÉONTINE.

Mon Dieu! le docteur est parti... il m'a oubliée et je suis si inquiète!

A Marianne qui lui fait signe de ne pas faire du bruit.

— Est-ce qu'il dort?

MARIANNE.

Non, mais c'est tout comme, et not' maître m'a dit de ne pas le quitter.

LÉONTINE.

Bon docteur! il n'a pas voulu qu'il fût seul,

un instant ! il pense à tout, excepté à moi ! Maintenant me voilà... tu peux te retirer, je te remercie.

MARIANNE.

Vous ne le quitterez pas, n'est-ce pas, madame ? M. Simon me l'avait bien recommandé.

LÉONTINE.

Non, non ; ne crains rien !

Marianne sort. — Léontine approche doucement.

BALTHAZAR.

Sans ma femme ! sans mon enfant ! c'est singulier ! ! tous deux, ils ont insisté !... ils avaient un motif... Mais... il n'est pas raisonnable... je ne peux pas me passer de ma femme et de mon enfant !... Si je quitte le parquet, si j'abandonne ma carrière, c'est pour vivre en famille ! plus d'affaires ; comment m'occuper ? qui me distraira ?... Non ! non ! je n'y consens pas ! je ne sais quel besoin j'ai maintenant de me trouver près d'elle, de la voir !... de lui parler !...

Ses mains se raidissent et se crispent.

— Ah ! ma femme ! ma femme !

Léontine, qui s'est approchée doucement et sans être vue, s'assied devant lui, sur le sofa.

LÉONTINE.

Me voici, mon ami !

BALTHAZAR, avec joie.

Ah ! je pensais à vous !...

LÉONTINE, l'embrassant sur le front.

Le docteur va revenir... avec son neveu; j'ai dit que l'on servît le thé ici.

BALTHAZAR.

Oui... mais, ma pauvre Léontine, vous en serez pour vos frais de soirée... car il veut me faire partir... à l'instant... et sans vous!...

LÉONTINE.

Partir sans moi! croit-il que j'y consente?

BALTHAZAR.

Tu n'y consens pas, c'est bien! Nous bataillerons... nous nous entendrons... pour le faire revenir.

LÉONTINE.

Certainement, je serais trop malheureuse!... Et ma pauvre petite Henriette, loin de toi... que deviendrait-elle?

BALTHAZAR.

Mon enfant!... oui! il m'a dit aussi sans mon enfant!

LÉONTINE.

Sans ton enfant! et pourquoi cela? quelle idée a-t-il donc?

BALTHAZAR.

C'est ce que je lui ai dit... ce que je lui ai de-

mandé... Il prétexte... la fatigue... la longueur du voyage... car il sera long... très-long!

Frappé d'une idée.

— Et s'il l'emportait cependant! que nous dussions nous séparer... aujourd'hui... pour longtemps...

LÉONTINE.

Que dis-tu?

BALTHAZAR.

J'aurais droit d'exiger une entière confiance...

LÉONTINE.

Ah! ne parle pas de ton départ! As-tu besoin de cela? ma confiance, n'y as-tu pas droit toujours? et maintenant surtout!... Je suis si heureuse! Que veux-tu que je te dise, voyons? je ne veux avoir rien de caché pour toi... je veux que tu lises dans mes yeux, que tu devines aux battemens de mon cœur tout ce que je pense... tout ce que j'éprouve!

Elle se place devant lui, et met la main sur son cœur.

— Que j'aime à te voir ainsi! le regard doux et tendre! le sourire sur les lèvres!... heureux... bon... et caressant!

BALTHAZAR.

Ah! ce sourire te surprend! est-ce que je n'étais pas bon et tendre pour toi?

LÉONTINE.

Oh! oui, sans doute... je ne me plaignais pas... et cependant...

BALTHAZAR.

Tu m'as promis une entière franchise... et j'en ai besoin pour toi... pour moi-même... Cette lettre de mon père!...

LÉONTINE, effrayée.

Mon ami!

BALTHAZAR.

Ne crains rien!... elle est gravée là maintenant en caractères ineffaçables : mais elle m'annonce que ma santé... je ne le soupçonnais pas... Tu comprends... cela est étrange... j'ai intérêt de tout savoir. Qu'avais-tu remarqué? étais-je triste, rêveur, distrait?... Mon amour, est-ce que tu ne l'avais pas tout entier.... toi, et notre chère enfant?... Pourquoi mon père te recommande-t-il?... Ah! qu'est-ce qu'il t'a recommandé? Oui! mon sommeil... il redoutait que je ne parlasse dans mon sommeil... Je t'ai donc parlé? réponds, réponds-moi!

LÉONTINE.

Mon ami... calme-toi!... si tu te tourmentes... je me troublerai aussi, moi! et je ne pourrai plus te répondre... tu me fais tant de questions!

BALTHAZAR.

Oui! je serai patient... je t'écoute.

LÉONTINE.

Eh bien! ton amour, mon ami, je n'en ai jamais

douté... mais les momens que tu passais en famille étaient si courts...Toute la journée tu étais à l'audience, ou bien seul, enfermé dans ton cabinet!... Et cette préoccupation continuelle, cette indifférence, qui n'était qu'apparente, pour notre vie commune... m'attristaient et me tourmentaient malgré moi.

BALTHAZAR, la regardant.

Ah!...

LÉONTINE.

Sans doute, une pauvre jeune femme qui a donné son cœur et sa vie... quand son ménage est devenu le but de toutes ses pensées... de tous ses rêves... Eh bien!... si ce n'est pas la même chose pour le mari... elle s'inquiète alors... elle s'accuse... Oui, je l'ai fait! quand, près de moi, vous gardiez le silence... que je voyais un nuage de tristesse sur votre front... je me faisais des reproches... C'est que je ne l'aime pas encore assez, me disais-je... C'est qu'il a découvert en moi... quelque chose qu'il me cache et qui lui déplaît...

BALTHAZAR.

Toi, mon amie! ma femme!

LÉONTINE.

Oh! je l'ai craint d'abord; mais bientôt je me suis aperçue que la cause de ma peine ne venait pas de moi... je découvris que tu avais une autre passion dans le cœur.

BALTHAZAR.

Une autre passion!

LÉONTINE.

Ta profession... tes travaux du parquet.

BALTHAZAR, se levant, et d'un air sombre.

Ne dis pas de mal de mes travaux du parquet, Léontine! tu ne sais pas ce que cette passion-là avait de charmes!

LÉONTINE.

Quand tu revenais triste, mécontent, j'en voulais à ceux qui t'avaient causé du chagrin... D'autres jours... tu étais joyeux, triomphant.... Oh! j'enviais ceux qui te causaient cette joie! Je me demandais ce qu'ils faisaient pour cela... J'aurais voulu, pour tout au monde, être à leur place!

BALTHAZAR.

Ne le désire pas! ne le désire jamais!

LÉONTINE.

Eh bien, si!... le passé me fait envie!... Une femme est jalouse de tout ce qui lui a ravi la tendresse de son mari.

BALTHAZAR.

Assez! tu ne sais pas ce que tu me rappelles! Tu ne sais pas ce que tu demandes!

LÉONTINE, avec abandon.

Je sais que je t'aime... et que si, pour te rendre heureux, il fallait faire le sacrifice de ma vie... eh bien! j'aurais ce courage-là... je mourrais avec joie!

BALTHAZAR, fixant ses yeux sur elle.

Tu mourrais avec joie!! Ah!!

Il la contemple un instant, et se dirige en silence vers la porte du fond.

LÉONTINE.

Que desires-tu?

BALTHAZAR, fermant la porte du fond.

Je ne veux pas qu'on vienne nous interrompre...

Il revient du fond.

Tu mourrais avec joie!

L'attirant près de lui sur le sofa.

—Viens te mettre là! plus près!... La mort! elle viendra un jour pour tous!... Nous devons tous mourir, Léontine!

En pressant sa tête dans ses mains, ses cheveux se défont et tombent en deux nattes. Il les prend, d'un air sombre et préoccupé.

—De quoi parlions-nous?

LÉONTINE.

J'ai été bien bavarde.. puisque je te l'ai fait oublier... Tu voulais savoir si je n'avais rien remarqué en toi qui pût nous inquiéter sur ta santé!... Non... des momens d'accablement, de faiblesse... voilà tout; jusqu'à cette nuit, cependant, où tu m'as bien effrayée.

BALTHAZAR, *s'arrêtant.*

Ah! cette nuit!... qu'ai-je fait?

La nuit vient. Le théâtre s'obscurcit.

LÉONTINE.

Tu marchais... je t'appelais... tu ne répondais pas!... Et, tu sais ce cabinet, que l'on n'avait pas ouvert depuis long-temps... eh bien! tu y es entré... et cela m'a tant inquiétée, que ce matin... tu ne m'en voudras pas? j'ai pris sur moi de faire disparaître tous ces flacons que je ne connais pas, mais dont la couleur seule et les noms m'épouvantent! Il n'y a plus rien!

BALTHAZAR, *jouant toujours avec ses cheveux et les nouant autour de son cou.*

Et qu'ai-je fait encore?

LÉONTINE.

Tu as été au berceau de notre enfant... tu as entr'ouvert les rideaux... ta main, sans doute, cherchait celle de notre petite Henriette... tu savais bien pourtant que je l'avais laissée près de ma mère.

BALTHAZAR, *avec un mouvement de monomanie.*

Mais toi! toi! je savais bien que tu étais là! Pourquoi ne suis-je pas venu vers toi?

LÉONTINE.

Tu es venu, mon ami... et dans un moment où je faisais un rêve bien terrible... On en voulait à ma vie... la mort était là!...

BALTHAZAR, avec un délire croissant.

La mort! Pourquoi parler toujours de la mort? on la fait venir quand on l'appelle!... Tous ceux que j'ai condamnés m'environnent... ils me menacent... ils veulent me poursuivre... dans tout ce que j'aime?... Et ce qu'ils ne peuvent faire par eux-mêmes, cela est horrible! il y a des hommes en qui ils soufflent leur méchanceté!... Oui! il y en a!... Malgré eux... leurs mains se crispent... leurs bras se raidissent... et pourtant ils ne le veulent pas... Ils ne le veulent pas!... Ils prient Dieu que cela n'ait pas lieu!!

Il fait nuit.

LÉONTINE.

Eh bien?

BALTHAZAR.

De quoi parlions-nous?

LÉONTINE.

De mon rêve.

BALTHAZAR, se levant.

Oui!... c'était la nuit... comme maintenant!... tu allais mourir!... quelqu'un s'approchait et te menaçait!

LÉONTINE.

En ouvrant les yeux... je t'ai vu près de moi.

BALTHAZAR, s'approchant.

Ah!... j'étais là... j'y suis encore!!

LÉONTINE.

Alors, je n'ai plus eu peur... je défiais la mort! j'avais un moyen de la repousser...

BALTHAZAR, avec une exaltation sourde.

Un moyen!... c'est impossible!... il n'y en a pas!! Comment voudrais-tu résister? un homme est plus fort que toi... un homme qui a respiré le crime avec l'air dont il s'est nourri... un homme qui a reçu le baptême du meurtre, et dont toutes les forces se raidissent et se décuplent à l'idée du sang!... Mais où pourrais-tu fuir? où te cacher?

Il s'avance vers elle, en ouvrant les bras comme pour l'étouffer; elle s'y précipite.

LÉONTINE.

Ah! dans tes bras!... c'est là que j'aurais cherché mon refuge! Il aurait vu mes caresses, mon amour, ce méchant qui me menaçait... Des larmes seraient tombées de ses yeux!... il m'aurait fait grace... il ne m'aurait pas tuée!...

Elle l'embrasse à plusieurs reprises.

BALTHAZAR, tombant sur le sofa et étouffant ses sanglots.

Va-t'en! va-t'en!

LÉONTINE.

Mon Dieu! tu me repousses! qu'ai-je fait?

BALTHAZAR.

Je ne te repousse pas! non! mais la nuit est venue... j'ai peur!

LÉONTINE, avec tendresse et souriant.

Vous avez peur près de moi?

BALTHAZAR, se levant.

Oui, près de toi! près de toi j'ai peur!!... Des lumières!...

Léontine sonne.

—Du jour! du jour!... Ils ne viendront pas!

LÉONTINE, effrayée.

Calme-toi, mon ami!

Balthazar se contraint, tourne la tête vers elle, et lui sourit.

—J'y vais; car maintenant je veux être comme une fée attentive! Toutes tes pensées seront devinées, et, sur un signe, tes moindres désirs seront accomplis!

L'embrassant.

—Allons! n'aie pas peur!

BALTHAZAR, la suivant au fond.

Va! va!

Léontine sort par le fond.

SCÈNE SIXIÈME.

BALTHAZAR, seul.

Oh! mais qui me défendra donc maintenant contre moi-même?... Et ce qu'elle a dit... cette nuit... oui, je suis venu... là... là!

Il froisse dans ses mains les rideaux du lit de sa femme.

—Et ici!

Il s'approche du berceau.

—J'ai entr'ouvert les rideaux!... mon bras s'est plongé....

Il avance sa main à travers les rideaux, et retire du berceau une petite fiole. — La regardant avec horreur.

—Le fer... le feu ne seraient pas plus prompts!... et je l'avais apportée... à mon enfant!! à mon enfant... Ah! il me trompe! je suis perdu! je ne guérirai jamais!

Courant çà et là.

—Où me cacher? où fuir?... Fuir!! Et les as-tu jamais laissé fuir, les assassins?

Il se saisit à la gorge, et se traîne jusque sur l'avant-scène.

—Te voilà avec ton juge, qui n'a eu de pitié pour personne, et qui, si le bourreau manque, sert lui-même de bourreau!!... La mort! la mort aux assassins!!...

Il brise la fiole entre ses dents, et l'avale.

—Maintenant... je puis me cacher... m'enfermer... qu'ils ne me voient pas mourir !...

Il fait un pas vers le fond La porte s'ouvre ; il s'arrête interdit devant Claudet et Simon.

—Ah !!

SCÈNE SEPTIÈME.

BALTHAZAR, CLAUDET, SIMON. (Un domestique les suit, portant des flambeaux qu'il pose sur le guéridon de droite. Il se retire.)

CLAUDET, se précipitant en silence vers Balthazar, et le prenant dans ses bras.

Tu as pensé à moi! tu as bien fait! je t'en remercie!

SIMON.

Nous partons tous les trois!

CLAUDET.

Et nous ne te quittons plus...

BALTHAZAR.

Malheureux! ne plus me quitter!...

Les amenant sur l'avant-scène.

—Et si je vous tuais?

SIMON.

Des médecins!... la bonne plaisanterie!... ce serait le monde renversé!... Mais il faut prévenir Léontine... Descendez dans la cour pour abréger les adieux... Ce brave Balthazar!... L'idée de courir la poste ensemble, ça me rajeunit... Vite! vite! allez!

Il sort par la gauche.

BALTHAZAR.

Partir !...

CLAUDET, le tenant toujours embrassé.

Pour revenir fort, plein de santé !

BALTHAZAR.

Plein de santé !

CLAUDET.

Près de ta femme et de ton enfant !

BALTHAZAR.

Ma femme !... Ecoute ! je sais ton secret aussi... ton oncle m'a tout dit.... Tu as aimé Léontine... et, pour l'amour d'elle, tu aimeras son enfant ! Jure-moi de le bien aimer ! de lui servir de père !

CLAUDET.

Pourquoi te le jurer ?... Tu guériras !

BALTHAZAR.

Oui ! tu veux me guérir... bon... noble ! et je t'ai méconnu !... Mais si je devais mourir ! si tu voyais sur mon front la marque infaillible de la mort ?

CLAUDET.

Alors, je te ferai le serment que tu demandes, mais pas avant ! viens !

LÉONTINE, *dans la coulisse.*

Non! je n'y consentirai pas! non! docteur!

BALTHAZAR, *faisant un dernier effort pour s'éloigner.*

C'est elle! elle va me voir! elle devinera!!

Il tombe sans force sur le sofa.

SCÈNE HUITIÈME ET DERNIÈR

LES MÊMES, LÉONTINE, SIMON, puis UN PELOTON, commandé par UN OFFICIER.

LÉONTINE, au docteur.

Maintenant moins que jamais!... Je suis sa femme! je veux partir avec lui... je le veux!...

A Balthazar.

—Ah! vous me l'avez promis! vous l'avez dit! nous ne nous séparerons plus!

Le contemplant.

—Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle! Vous sentez-vous plus souffrant?

BALTHAZAR, cherchant à l'écarter.

Non... je...

CLAUDET, qui le considère attentivement.

Grand Dieu!...

BALTHAZAR, se levant avec effort, bas à Claudet.

Tais-toi! tais-toi!.... c'est sans remède!

CLAUDET.

Il n'y en a pas qui soit sans remède! il n'y en a pas, malheureux!

SIMON.

Quoi donc?

LÉONTINE.

Vous m'effrayez!

BALTHAZAR, regardant Claudet.

Ah! il va parler!...

Il se précipite dans la chambre de gauche, et s'y enferme.

CLAUDET.

Il est empoisonné!

LÉONTINE, se précipitant à la porte.

Il va mourir!! Ouvrez-moi!... Ah! c'est votre femme! Grace! pour moi... pour votre enfant! Du secours, mon Dieu! La clef! la clef!

SIMON et CLAUDET, qui cherchent à forcer la porte.

La porte est fermée en dedans...

LÉONTINE.

Mais il faut la briser!

Simon et Claudet sortent. Léontine brise le cordon de sonnette, puis elle revient à la porte.

—Il ne répond rien!

Se jetant à genoux.

—Laissez-moi vous sauver! Vivez, vivez pour moi!

Écoutant.

—O mon Dieu! il veut mourir!... Eh bien! nous ne vous sauverons pas! nous ne vous porterons pas de secours! mais ne repoussez pas mes caresses!... Que je porte à ma fille vos derniers embrassemens!

Claudet rentre avec une pince; il est suivi de Simon. Au moment où ils arrivent près de la chambre de Balthazar, on entend à l'extérieur un bruit de crosses de fusil. La porte du fond s'ouvre et laisse voir un détachement de la ligne. Léontine s'élance vers l'officier.

Ah! brisez cette porte! Mon mari!... mon mari!... Il est là!

L'OFFICIER.

Nous venons l'arrêter, madame!

LÉONTINE, SIMON, CLAUDET.

L'arrêter!

La porte de gauche s'ouvre. Balthazar s'élance en chancelant. Léontine pousse un cri et se jette dans ses bras.

LÉONTINE.

Ah! tu ne veux pas mourir? Tu vivras! tu vivras! n'est-ce pas?

BALTHAZAR, à Claudet.

Regarde-moi!... Ton serment! ton serment!

CLAUDET, atterré.

Je le jure!!

SIMON.

Malheureux! qu'avez-vous fait?

BALTHAZAR.

J'ai fait justice!...

Il tombe et meurt. Léontine veut se jeter sur son corps; Claudet et Simon la retiennent. — La toile tombe.

FIN.

